This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

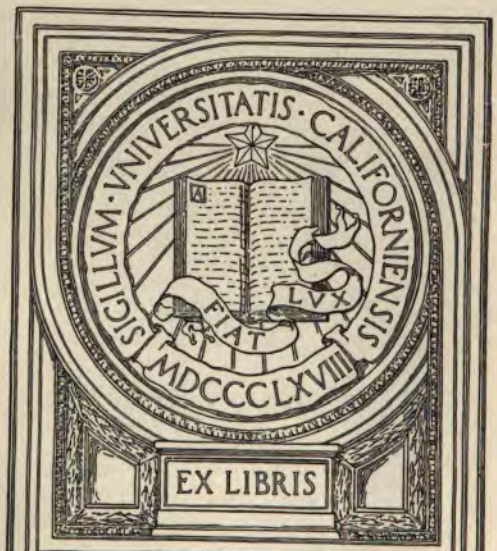
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 313 408


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

810r
7
1879

Rabelais, François

Rabelais Médecin

AVEC

NOTES ET COMMENTAIRES

PAR

LE Dr FELIX BREMOND

Gargantua

Portrait à l'eau-forte, Fac-simile de l'écriture de Rabelais.
Figures anatomiques

PARIS
LIBRAIRIE DE Mme Ve PAIRAULT
55, rue de Lafayette, 55

1879

IMPRIMÉ P
43, rue du

Rabelais Médecin

Paris. — Typ. Tolmer et Cie, rue du Four-Saint-Germain, 43.

DISCARDED

UNIV. OF CALIFORNIA

Imp. J. BESTAULT, 41 r. de Seine, Paris.

Rabelais, François

Rabelais Médecin

AVEC

NOTES ET COMMENTAIRES

PAR

LE Dr FELIX BREMOND

★

Gargantua

Portrait à l'eau-forte. Fac-simile de l'écriture de Rabelais
Figures anatomiques

PARIS

LIBRAIRIE DE Mme Ve PAIRAULT
55, rue de Lafayette, 55

1879

UNIV. OF CALIFORNIA

Notice Biographique

Le médecin moraliste Rabelais, qui aima mieux rire que pleurer sur les vices de son temps, naquit à Chinon, dans l'auberge de la *Lamproie*, en 1483 selon les uns, en 1495 selon les autres. La première de ces deux dates est celle que nous admettons le plus volontiers : nous dirons plus loin pourquoi.

Il commença ses études, à l'âge de dix ans, chez les bénédictins de l'abbaye de Seuilly, et les continua au couvent de la Baumette, près d'Angers, où il fut le condisciple des frères du Bellay.

Celui qui devait, d'une main ferme, plonger l'arme puissante du ridicule au flanc du géant papal ne fit, ô ironie du sort et des volontés paternelles ! qu'un saut du couvent de la Baumette à celui de Fontenay-le-Comte. Il était élève dans le premier, il devint novice dans le second et y prit l'habit de l'ordre des cordeliers : il passa successivement par tous les degrés du sacerdoce, et, à vingt-cinq ans, il était ordonné prêtre.

Pendant que ses compagnons à robe grise faisaient leurs délices d'une messe bien chantée,

M16696

d'une matine rondement sonnée, d'une quête fructueusement prêchée, le jeune frère mineur ne s'attachait que modérément à cette partie essentielle de la règle de saint François, son patron. Il s'y attacha si peu, il remplaça si souvent la lecture de la Bible par celle de Plaute, on lui vit si souvent en main les auteurs profanes de la Grèce et de Rome au lieu des pieuses élucubrations de Scot, qu'il devint odieux à la communauté. Une perquisition faite dans sa cellule ayant amené la découverte de livres épouvantables — il s'y trouvait l'*Histoire uaturelle* de Pline et quelques écrits d'Erasme — Rabelais dut prendre la fuite et se cacher dans une maison amie.

Quand l'orage monacal fut un peu calmé, le franciscain, qui avait eu le tort d'être trop amoureux de la science, obtint de Clément VII un indult qui l'autorisait à passer dans l'ordre de Saint-Benoit, à l'abbaye de Maillezais, avec le titre de chanoine régulier. Il n'usa pas longtemps de cette permission. On le vit bientôt, vêtu de l'habit de prêtre séculier, courir le monde, des herbes à la main, s'arrêtant quelque peu dans les églises, faisant de longues stations au chevet des malades.

L'hospitalité du bon évêque Geoffroy d'Estissac, son ancien camarade d'études à la Baumette, l'arrêta quelque temps au château de Ligugé. Dans la charmante retraite de ce prélat grand seigneur et lettré, Rabelais songea à mettre de l'ordre dans ses travaux. Ses études

avaient, jusqu'alors, embrassé l'universalité des sciences humaines ; à Ligugé elles se tournèrent spécialement du côté des choses de la nature.

« Ainsi, dit Colletet, par la force de son esprit et par ses longs travaux, il s'acquit cette polymathie que peu d'hommes ont possédée, car il est certain qu'il fut très-savant humaniste et très-profond philosophe, théologien, mathématicien, médecin, jurisconsulte, musicien, géomètre, astronome, voire même peintre et poëte tout ensemble. Mais comme la science des choses naturelles était celle qui revenait le plus à son humeur, il résolut de s'y appliquer entièrement, et, à cet effet, il s'en alla droit à Montpellier. »

Eugène Noël raconte en ces termes l'arrivée de Rabelais à Montpellier :

«... Il avait suivi la foule dans une salle où avait lieu une discussion sur la botanique,... sa réputation l'avait devancé à l'école, personne n'ignorait son prodigieux savoir,... le doyen l'engagea à prendre part à la discussion... Rabelais s'excuse, on insiste ; on le pousse vers la chaire, il y monte : alors il parle des plantes avec tant de charme, d'éloquence et de clarté, et présente la plupart des questions sous un aspect si nouveau, que les applaudissements éclatent de toutes les parties de la salle et que l'auditoire en masse, docteurs, élèves et public, accompagne maître François jusqu'au lieu de sa demeure. »

La notice biographique de Louis Barré ajoute :

« Dans la discussion de cette thèse de botanique, il obtint un succès d'acclamation qui lui

valut le grade de bachelier, *lequel lui fut conféré régulièrement un mois après.* »

Les archives de la Faculté de médecine de Montpellier ne mentionnent rien de pareil. Elles font voir simplement que Rabelais fut immatriculé, comme élève de l'École, le 17 septembre 1530. Voici en quels termes cette inscription est conçue :

Ego Franciscus Rabelœsus Chinonensis diocesis Turonensis, huc adpuli, studiorum medicinæ gratia, delegique mihi in patrem egregium dominum Joannem Scurronum, doctorem regentemque in hac alma Universitate. Polliceor autem me omnia observatorum, quœ in prœdicta medicinœ Facultate statuuntur, et observari solent ab iis qui nomen bonà fide dedere, Juramento, ut moris est, præstito; adscripsique nomen meum manu propria, die decima septima mensis septembris, anno Domini millesimo quingentesimo trigesimo.

F. Rabelæsus.

Une main étrangère a ajouté en marge :

Solvit tres libras.

Les inscriptions coûtent plus cher aujourd'hui.

Quelle que soit l'incertitude qui règne au sujet du baccalauréat de Rabelais, toujours est-il que le nouvel élève put jouir d'une faveur bien grande pour l'obtention de ce grade. Le *Livre des procureurs* mentionne, à la date du 1er décem-

bre 1530 (et non *novembre*), le payement, par Rabelais, d'un écu d'or pour son titre de bachelier.

Maître François avait donc fait, en une cinquantaine de jours, le chemin que les étudiants ordinaires ne parcouraient qu'en trois ans. Il est hors de doute que cette dispense lui fut accordée en raison de son savoir reconnu et de son érudition immense; mais, dans la suite, il dut se soumettre à la règle commune.

M. Germain, professeur d'histoire à la Faculté de Montpellier, s'est livré à des recherches qui lui ont permis de faire connaître aux amoureux des choses du passé tout ce qu'il y a de précis dans la vie de Rabelais à l'École; le docteur Gordon, le savant bibliothécaire de la Faculté de médecine de Montpellier, a pieusement recueilli tous les documents qui marquent le séjour, ou plutôt le passage, du père de *Gargantua* dans le monde de l'enseignement officiel : ces deux auteurs nous apprennent qu'une fois reçu, le nouveau bachelier ne pouvait prétendre à la licence et au doctorat qu'après avoir fait, pendant trois mois, des leçons publiques appelées *les cours*. Ces cours, Rabelais les fit. Il expliqua, devant un nombreux auditoire, les *aphorismes* d'Hippocrate et l'*art médical* de Galien.

Les cours terminés, les étudiants étaient admis à se présenter aux quatre examens *per intentionem adipiscendi licentiam*. « Il fallait, dit M. Germain (1), soutenir quatre thèses sucessivement,

(1) Germain, *La Renaissance à Montpellier*; in Mém. de la Soc arch. de Montpellier, 1871.

de deux en deux jours, sur un sujet donné la veille, et chacune de ces épreuves durait au moins une heure. Au bout de huit jours, on soutenait deux autres thèses appelées *points rigoureux*. Le premier point roulait sur une maladie et le second sur un aphorisme d'Hippocrate, tirés au sort vingt-quatre heures seulement avant la soutenance. En conséquence, le postulant *piquait* dans deux livres, dans l'un chez le chancelier, dans l'autre chez le doyen. Cet acte durait de midi à quatre heures à la chapelle Saint-Michel de l'église Notre-Dame-des-Tables. Une fois admis, le candidat allait au palais épiscopal, dans la huitaine, recevoir la licence des mains de l'évêque ou de son vicaire général, en présence de deux professeurs délégués par la Faculté. »

Ces divers examens, Rabelais les subit. Le docteur Gordon n'a point trouvé, il est vrai, l'acte de licence dans les registres de la Faculté de médecine; mais cette absence tient évidemment — nous partageons sa manière de voir à ce sujet — à ce que les thèses de licence en médecine étaient ordinairement soutenues dans une église, et le grade de licencié conféré au domicile du prélat. A défaut de l'acte de licence, notre savant confrère a reproduit dans son ouvrage (1) la mention du payement des droits. Elle figure au *registre des matricules* de l'École de Montpellier et porte la date du 3 avril 1537.

Le doctorat ou *acte de triomphe* pouvait suivre

(1) D. R. Gordon, *F. Rabelais à la Faculté de médecine de Montpellier*. Montpellier, 1876.

de près la licence. Rabelais y fut promu le mois suivant. Le 22 mai 1537, il coiffait le bonnet de drap noir à houppe cramoisie, marque de son nouveau grade, et mentionnait son entrée officielle dans le corps médical par quelques lignes manuscrites sur le *Cahier des actes de l'Université*. Nous en donnons le fac-simile à la page suivante.

Ego Franciscus Rabelesus diocesis Turonen. suscepi gradum doctoratus sub. D. Antonio Grypho in practica medicine facultate die vigesima secunda mensis Maij. Anno domini millesimo quingentesimo trigesimo septimo.

Rabelesus

Si l'on se rappelle que Rabelais arriva de Ligugé à Montpellier en 1530, et si l'on rapproche de cette date celle de son doctorat, on sera amené à conclure qu'il fut, pendant sept ans environ, étudiant de la Faculté.

La conclusion ainsi déduite est vraie, à ces détails près, que, pendant les années 1532, 1533, 1534 et 1535, il passa une bonne partie de son temps à Lyon; qu'en 1536 il vint à Paris, et que l'an 1537 le trouva à Rome remplissant les fonctions multiples de lecteur, de bibliothécaire, d'économe et de médecin attaché à la personne de son ami l'évêque Jean du Bellay, ambassadeur de François Ier auprès du Saint-Siége.

S'il fallait en croire M. Delabouisse-Rochefort, Lyon, Paris et Rome ne formeraient pas la liste complète des villes dans lesquelles notre étudiant mûr s'offrit des vacances. Castres aurait eu aussi l'honneur de posséder quelque temps l'écrivain illustre dont la statue occupe en ce moment la France intelligente tout entière.

Dans les « *Antiquités de Castres*, de Pierre Borel, médecin du roy, an 1649 », M. Delabouisse-Rochefort a lu :

« Il ne faut pas oublier à mettre entre les personnes qui honorent Castres, François Rabelais, médecin, qui y a composé une partie de ses œuvres et y a exercé la médecine. »

Dans un autre livre : « *l'Anacharsis français* » (1830, tome III), M. Delabouisse-Rochefort a pu voir :

« Ce plaisant Rabelais, qui médisait de

Saint-Féréol, composa une grande partie de ses œuvres à Castres. »

De ces deux passages, M. Delabouisse-Rochefort a conclu ceci :

« De 1525 à 1531 (pourquoi ces dates?) il y a sept ans dont Rabelais a pu consacrer à Castres la plus grande partie. Borel le soutient et personne ne le lui conteste. Objecta-t-on que Borel disant que Rabelais exerça la médecine à Castres il n'aurait pu y habiter de 1525 à 1531, puisqu'il ne fut reçu docteur à Montpellier qu'à la fin de cette époque? mais cette difficulté tombe d'elle-même, puisque, dans son couvent, Rabelais avait étudié la médecine pour son plaisir et pour son instruction et qu'il la pratiqua longtemps avant de la professer. Il ne se fit agréger à la Faculté de Montpellier que de surérogation et pour se voir attaché à un corps illustre. Allant habiter cette ville, il ne voulait pas avoir contre lui les membres d'une école aussi célèbre, qui auraient pu lui nuire, par prévention et par rivalité. Ainsi, je le répète, Borel est une autorité suffisante. Puisqu'on ne trouve pas la possibilité de lui répondre non, la question est résolue et c'est oui. »

Nous sommes mieux renseignés sur le séjour de Rabelais à Lyon et à Paris.

Le 4 mai 1825, à la séance publique de l'administration des hôpitaux du chef-lieu du Rhône, le docteur Pointe, professeur d'hygiène à l'École de Lyon, lut une notice historique sur les médecins du grand Hôtel-Dieu, dans laquelle il disait de Rabelais :

« Il avait quarante ans lorsqu'il conçut le projet d'étudier l'art de guérir; il suivit les exercices de la célèbre École de Montpellier et fut reçu docteur de cette Faculté. Rabelais vint ensuite à Lyon (c'est *avant* qu'il *faudrait dire*), et, en 1532, il fut nommé médecin du grand Hôtel-Dieu. Mais il y retrouva une règle à laquelle son caractère ne put se plier et y apporta des habitudes que ne pouvait tolérer l'ordre indispensable à une maison hospitalière. Aussi, après s'être absenté deux jours sans congé (il était probablement allé faire une apparition forcée à Montpellier), fut-il, en 1534, remplacé par décision des consuls... Rabelais réunissait toutes les qualités qui font l'homme d'esprit; ses manières étaient prévenantes, son extérieur agréable. De tels avantages devaient le conduire à de grands succès dans le monde; ses livres et ses saillies ajoutèrent à cette espèce de prestige et lui acquirent bientôt une réputation que le temps n'a point affaiblie. Son nom est resté en vénération dans l'École de Montpellier et les cérémonies du doctorat en perpétuent le souvenir. Qu'il nous soit permis, messieurs, de lui adresser notre premier hommage, puisqu'il est le premier des médecins de cet hôpital qui aient inscrit leur nom dans les fastes de la science. »

Pour compléter ce qui a trait au séjour de Rabelais à Lyon, disons qu'il ne se contenta pas de remplir les fonctions de médecin à l'hôpital, il y fit encore des cours et des livres.

L'anatomie était, du temps de Rabelais, une

science toute nouvelle, la dissection trouva en lui un chaud partisan, comme le témoigne une pièce de vers latins d'Étienne Dolet, dans laquelle l'auteur (qui fut brûlé vif, on sait pour quoi) fait parler un pendu ayant eu l'honneur d'être disséqué dans l'amphithéâtre de Lyon, par Rabelais en personne. On comprendra l'importance que devait avoir cette dissection publique, aux yeux des contemporains de maître François, quand on saura qu'en 1376 la Faculté de Montpellier en était encore à se féliciter d'avoir obtenu de Louis d'Anjou *un cadavre de criminel par chaque année* pour faire des démonstrations. A la fin du quatorzième siècle, l'Ecole de Montpellier était plus riche, elle pouvait disséquer deux cadavres par an. Elle n'en disséquait pas une demi-douzaine cent ans plus tard.

Un grand nombre de commentateurs et avec eux le docteur Pointe, dont nous citions tantôt les paroles, prétendent que Rabelais publia à Lyon *une traduction latine* de quelques parties d'Hippocrate et de Galien. Ces auteurs se trompent. La traduction prétendue n'est qu'une réimpression. A ceux qui en douteraient nous conseillons de lire la dédicace de cet ouvrage dont voici le titre exact : *Aphorismorum Hippocratis sectiones septem, ex Franc. Rabelæsi recognitione, quibus ex Ant. Musæ commentariis adjecimus et octavam et quædam alia, quæ sequens indicabit pagella.* Ils y verront que Rabelais s'est contenté de rétablir certains passages tronqués et d'exclure quelques interpolations.

Il fit œuvre d'éditeur intelligent pour les *Aphorismes*, comme il donna ses soins à un grand nombre d'autres publications de Sébastien Gryphe, François Juste, Claude Noury, sur la médecine aussi bien que sur l'archéologie ou la jurisprudence. « Il ne reculait même pas, dit Rathery (1), devant la composition d'almanachs, dont quelques-uns seulement ont été conservés, mais dont la série complète paraît s'être étendue de 1533 à 1550.

Avant de partir pour Rome, Rabelais vint à Paris. Que venait-il y faire? Tout simplement serrer la main à son ami du Bellay et passer quelques heures en la librairie Saint-Victor. A propos de ce voyage nous ne nous croyons pas obligé de faire assister nos lecteurs à l'entrevue, mentionnée dans tous les ana, du chancelier Duprat avec le défenseur polyglotte des priviléges de la Faculté de Montpellier. Nous renvoyons ceux qui croient encore que Rabelais fut chargé de plaider la cause de l'Université auprès du ministre de François Ier aux notes d'Astruc sur ce sujet. Elles leur démontreront bien clairement que Rabelais n'avait pas à aller à Paris, demander le rétablissement de quelque chose qui n'avait jamais été aboli.

Rabelais séjourna en Italie à trois reprises différentes. Il s'y rendit pour la dernière fois en 1547, dans les circonstances que nous allons indiquer.

(1) Rathery. *Notice biogr.* 1875.

L'immortel roman de *Pantagruel* avait vu le jour. De cet ouvrage fou « d'un sage qui a préparé la destruction de nos sottises », la quatrième partie venait d'être subrepticement publiée à Lyon; elle avait soulevé dans le monde clérical un tel déchaînement de passions haineuses, que l'auteur, ne se sentant plus protégé par le privilége que le défunt roi François Ier avait accordé au tiers livre, avait cru prudent de mettre la frontière entre lui et la rage des dévots. Il était à Metz, isolé, éloigné de tout foyer d'instruction, privé de ressources pécuniaires, vivant de quelques rares secours que lui faisait passer le cardinal du Bellay; il ne pouvait supporter un pareil exil. Il traversa donc la France au risque de subir le sort de Dolet et revint à Rome.

Il devait y gagner les bonnes grâces du nouveau monarque.

« Un fils », dit L. Barré, «venait de naître à Henri II. Le cardinal et le seigneur d'Urfé, ambassadeur de France, s'étant entendus pour célébrer cette naissance par des fêtes, chargèrent Rabelais de rédiger le programme d'une *sciomachie*, ou combat simulé, dans lequel furent introduites de délicates flatteries à l'adresse de la belle Diane de Poitiers, alors maîtresse de Henri, après avoir été celle de François, père de Henri; laquelle Diane n'était pourtant de rien dans la naissance en question, et aurait dû être mise à part en tout ce qui concernait la couche légitime. Mœurs de cour, matière de bréviaire, comme dit frère Jean. Passons! Une bassesse obtint aussitôt ce qu'on

eût refusé à la science et aux lettres, à savoir : un nouveau privilége; le rappel de Rabelais en France, où il semblait n'avoir plus rien à craindre désormais ni des Sorbonistes ni des Protestants, également acharnés contre lui ; et enfin la cure de Meudon, où, sur la résignation de son prédécesseur Richard Berthe, il fut installé par le vicaire général de l'évêque de Paris. L'acte de cette installation existe encore et porte la date du 8 janvier 1550; il faut lire, dans le nouveau style, 1551, parce qu'alors l'année commençait à Pâques. »

A Meudon, comme ailleurs, Rabelais pratiqua la médecine. Un curé, qui fut son successeur, Antoine Leroy, a écrit :

« Qu'il étoit fort exact à enseigner son peuple; qu'il se plaisoit à enseigner le plain-chant; que sa maison estoit à tout le monde, *excepté aux femmes;* qu'il rassembloit souvent les sçavants pour s'entretenir avec eux; que les misérables trouvoient des secours dans sa bourse; qu'il estoit d'une si grande intégrité que jamais on ne le trouva manquant de parole; que sa *connoissance dans la médecine le rendit doublement utile à sa paroisse.* »

Ce même Antoine Leroy, qui était fier d'endoctriner ses ouailles du haut de la chaire dans laquelle Rabelais avait prêché, nous a conservé une inscription, visible de son temps sur la porte du presbytère, qui prouve que maître François n'oublia jamais son titre de médecin. La voici :

Cordiger et Medicus dein Rector et intus obivi:
Si nomen quæris, te mea scripta docent.

Quelques auteurs ont prétendu que ce distique constituait une épitaphe. Il en a assez la tournure, mais pourtant le curé qui l'a recueillie a cru devoir avouer, en la faisant connaître, qu'aucune tradition locale ne venait confirmer le fait de la mort de Rabelais à Meudon. D'après Colletet, le prêtre-docteur sortit de la vie pendant un voyage qu'il était venu faire dans la capitale. « Il mourut, dit-il, non point à Meudon, comme l'a dit Scévole de Sainte-Marthe et comme la plupart des écrivains le croyent, mais à Paris, en la rue des Jardins, sur la paroisse de Saint-Paul, au cymetière duquel il fust enterré, et proche d'un grand arbre, que l'on voyoit encore il y a quelques années... Que sa fin ait esté telle que je l'ay ditte, nous en avons un illustre garant en la personne de messire Jacques Fay d'Epesse, conseiller du roy et son ambassadeur en Hollande, qui m'a dit plusieurs fois de sa bouche propre que Rabelais estoit mort ainsy dans le sein de l'Église, et enterré comme il l'avoit appris du président d'Epesse, son père, qui estoit un des grands amis de ce docte deffunct. Ce que Guy Patin, célèbre docteur de la Faculté de médecine de Paris, m'a quelquefois confirmé encore, puisque ce célèbre ambassadeur luy dit la mesme chose. »

Qu'il soit mort à Paris ou à Meudon, Rabelais cessa de vivre le 9 avril 1553, à l'âge de soixante-dix ans, comme cela est rapporté dans

le *Thrésor chronologique* du R. P. feuillant Pierre de Saint-Romuald : il était donc né en 1483 (et non en 1495) et avait plus de cinquante ans au moment de son doctorat.

Ces dates paraissent à Rathery difficiles à admettre.

Ce critique, dont l'opinion vaut la peine d'être discutée, répugne à l'idée d'un étudiant à barbe grise, jouant avec de jeunes et joyeux compagnons, sur un théâtre de Montpellier, la *Farce de la femme mute*.

D'où nous vient, cependant, la mention d'un tel divertissement ? — De l'œuvre même de Rabelais, de ce livre dans lequel il est dit que RIRE EST LE PROPRE DE L'HOMME. Alors, pourquoi refuser de croire que celui que Brantôme appelait « le bon rompu » a pu faire, à cinquante ans, ce qu'il fit jusqu'à la fin de sa vie, puisqu'il la termina par ce mot déjà prononcé par Auguste mourant : *La comédie est jouée !*

Quelqu'un dira peut-être : cette exclamation est désolante.

Qu'elle semble telle dans la bouche d'un empereur qui s'en va, cela est possible ; mais, lorsqu'elle sort des lèvres du fils d'un cabaretier devenu savant entre les savants, d'un enfant de la plèbe ayant illuminé et réchauffé le monde des splendeurs de sa moquerie, elle console les déshérités et les rend meilleurs. Votre arme, leur dit-elle, doit être le rire. On l'appelle aussi critique : Servez-vous-en, elle vous amènera à la conquête pacifique de la tolérance et de la liberté.

Rabelais a beaucoup écrit.

On a de lui, outre la réimpression des *Aphorismes d'Hippocrate :*

Un *Recueil de lettres ;*

Un *Almanach calculé sur le méridien de la noble cité de Lyon* pour l'an 1541 ;

Une préface aux *Épîtres médicales* de J. Menardi de Ferrare ;

La *Pantagrueline pronostication ;*

La *Sciomachie ;*

Les *Songes drôlatiques ;*

Et, s'il fallait en croire Larousse, « un traité sur la syphilis et ses méthodes curatives, *le Triumphe*, dont la bibliothèque de Lyon possède un exemplaire peut-être unique ».

Voici le titre exact de ce livre, qui n'est pas un traité, et dont plusieurs bibliothèques possèdent un exemplaire :

Le Triumphe de
TRESHAVLTE, ET PVIS
sante Dame Verolle, Royne du Puy
d'Amours : nouuellement compo
sé par l'inuenteur de menus
plaisirs hon
nestes
MDXXXIX
On les uend à Lyon, chez Francoys
Iuste deuant nostre dame de Confort

Malgré l'avis contraire de Paul Lacroix, nous

pensons que cet ouvrage n'est pas l'œuvre de Rabelais, tout en reconnaissant volontiers que les matières qui y sont traitées font partie de celles étudiées de préférence par maître François. Avec la goutte, maladie des buveurs, la vérole est certainement l'affection qui revient le plus souvent dans les écrits de Rabelais; les vérolés et les goutteux sont peints dans *Gargantua* de main de maître, cela est vrai; l'auteur sait bien le fort et le faible du traitement peu ménagé qu'on leur inflige, nous en convenons; mais il n'est pas nécessaire d'aller fouiller dans le *Triumphe* pour voir que le Curé de Meudon connaissait les maladies vénériennes mieux que Béthencourt, Ulrich de Hutten ou Gaspard Torella.

Le Triumphe n'est pas de Rabelais. Nous l'en dépouillons avec d'autant plus de légèreté de cœur que cette œuvre n'ajouterait rien à sa gloire, laquelle réside tout entière dans le roman immortel, inimitable et intraduisible de *Gargantua* et de *Pantagruel*.

Ce livre, qui est le rire à plein ventre, c'est aussi la science à plein cerveau. L'Homère Bouffon est doublé du savant le plus complet du XV.e siècle. Laissez de côté l'écorce grossière, ne vous arrêtez pas à l'enveloppe matérielle, sucez l'os jusqu'à la moelle, et les paradoxes de Panurge, les saillies de frère Jean, les exploits d'Epistemon, les maximes de Rondibilis, les théories de Pantagruel vous apparaîtront renfermant, en leur gros sel savoureux, plus de bon sens médical qu'il n'y en a dans les insipides

in-folio des auteurs de son temps. Eux compilaient, lui jugeait.

Cette immixtion de la science dans le roman, ce mariage de l'éclat de rire et de la médecine, cela a eu plus d'un résultat. Cela nous a donné le tableau et souvent la charge de l'art de guérir tel qu'on le pratiquait du temps de Rabelais, et cela a enrichi la langue. Des locutions, des idées, des termes précieux, qui ne seraient jamais entrés dans le langage, s'y sont implantés pour l'éclaircir et le rendre plus flexible; des pratiques médicales dangereuses ont été tuées par un bon mot, des croyances physiologiques absurdes ont été déracinées par une plaisanterie, des contes grivois ont servi à la vulgarisation de saines notions anatomiques : l'art de guérir doit se joindre à la philosophie pour applaudir à l'érection des statues de Rabelais à Tours et à Chinon.

D. Félix Brémond.

PRÉFACE

Il y a environ un siècle, un rédacteur de l'*Encyclopédie* écrivait :

« *Rabelais est bien plus connu dans le monde savant par ses facéties spirituelles que comme médecin.* »

Ce qui était vrai du temps de Diderot et de d'Alembert est encore vrai aujourd'hui ; et pourtant l'auteur de *Pantagruel* a été étudié et commenté de cent façons.

Les Le Duchat, les Bernier, les Lemotheux, les Marsy, les Ginguené, les Johanneau, les Lacroix, les Rathery, les Desmarets, ont donné de ses œuvres des éditions recommandables et précieuses à plus d'un titre : ceux-ci ont montré dans Rabelais le satirique profond, le philosophe hardi ; ceux-là ont fait voir en lui le conteur agréable, le représentant le plus autorisé de la plaisanterie gauloise. Tous ont admiré en lui

l'universalité des connaissances, mais nul n'a songé à présenter au lecteur Rabelais homme de sciences, — nous employons le mot *sciences* dans sa signification opposée à celle du mot *lettres*, — nul ne s'est attaché à commenter, à étudier RABELAIS MÉDECIN.

Alors qu'on s'était mis l'esprit à la torture pour faire concorder avec l'histoire politique et galante d'un siècle les aventures de personnages imaginaires éclos dans le cerveau d'un écrivain, il n'est venu à personne l'idée naturelle de remarquer que cet écrivain était médecin, et qu'on pourrait trouver dans ses livres le tableau rétrospectif de la médecine de son temps. Cette idée que nul n'avait mise en pratique, nous l'avons eue; cette besogne spéciale que nul n'a songé à tenter, nous l'avons entreprise et nous venons offrir au public savant, sous forme de notes accompagnant le texte de Rabelais, le résultat de nos recherches.

Notre publication a-t-elle quelque chance d'être bien accueillie ? — Cela n'est pas impossible. Les amis de la vieille littérature pourront trouver quelque intérêt à un travail qui est de nature à éclaircir d'anciens textes; les médecins reconnaîtront, peut-être, avec nous qu'extraire l'essence et le germe de la science d'un ouvrage

réputé frivole est une œuvre saine et digne d'un homme sérieux.

Nous avons dit à nos lecteurs quel est notre dessein ; nous n'avons plus qu'à ajouter ceci avant d'entrer en matière :

Nous nous considérerions comme amplement payé d'un labeur de plusieurs années si nos notes et nos éclaircissements parvenaient à propager cet axiome :

Rabelais n'est pas seulement le premier des satiriques français, le père de Voltaire et de Molière, c'est encore un grand médecin.

Dr F. Bremond.

RABELAIS MÉDECIN

LA VIE

DE

GARGANTUA ET DE PANTAGRUEL

LIVRE PREMIER

La vie très-horrifique du grand Gargantua, père de Pantagruel, jadis composée par maistre Alcofribas Nasier, abstracteur de Quinte essence.

AUX LECTEURS

Amis lecteurs, qui ce livre lisez,
Despouillez-vous de toute affection ;
Et, le lisans, ne vous scandalisez :
Il ne contient mal ny infection.
Vray est qu'icy peu de perfection
Vous apprendrez, sinon en cas de rire.
Autre argument ne peut mon cœur élire,
Voyant le dueil qui vous mine et consomme :
Mieulx est de ris que de larmes escrire,
Pource que rire est le propre de l'homme.

PROLOGUE DE L'AUTEUR

Beuveurs très-illustres, et vous verolés très précieux (1) (car à vous, non à autres, sont dediés mes escrits), Alcibiades, au dialogue de Platon, intitulé *le Banquet*, louant son précepteur Socrates, sans controverse prince des philosophes, entre

(1) Pourquoi ce prologue aux buveurs très-illustres, aux vérolés très-précieux ? Rabelais affectait-il simplement, au début même de son ouvrage, cette allure folâtre et ces propos salés, pour pouvoir faire passer dans les pages grasses du bouffon les pensées hardies du philosophe, — ou bien manifestait-il par là son goût prononcé pour l'étude particulière d'une classe de maladies : le médecin se montrait-il le spécialiste de la syphilis et du mal des buveurs, la goutte ? « Les vérolés et les goutteux, dit Le Duchat, sont les chers amis de Rabelais. Il cherche à les soulager par la lecture de son livre, en attendant qu'il puisse les visiter comme ses meilleures pratiques. » Cela est fort bien ; mais pourquoi faut-il qu'après avoir ainsi parlé, le vertueux avocat calviniste, qui passa sa vie à commenter les passages les plus scabreux de Pantagruel, soit pris d'une belle indignation et ajoute : « Si des impiétés, des vilenies, et des contes gras ont eu le don de divertir autrefois les malades de Rabelais, ce n'est pas sans raison, qu'entre ses pratiques, il ne compte proprement que des goutteux et des vérolés. Encore n'y a-t-il de ces malades que ceux qui ont le cœur et le corps également corrompus qui, dans un état de tourments et de douleur continuels, puissent se faire

autres paroles, le dit estre semblable es Silènes. Silènes estoient jadis petites boites, telles que voyons de présent es boutiques des apothycaires (2), peintes au-dessus de figures joyeuses et frivoles, comme de harpies, satyres, oisons bridés, lievres cornuz, canes bastées, boucs volans, cerfs limonniers, et autres telles peintures contrefaites à plaisir, pour exciter le monde à rire : quel fut Silène, maistre du bon Bacchus ; mais, au dedans, l'on reservoit les

à des saletés et à des blasphèmes ? » — Paul Lacroix et Pierre Dufour qui pensent, comme le trop farouche Le Duchat, que l'auteur de *Gargantua* s'était consacré plus spécialement à l'étude et à la guérison des maladies vénériennes, expriment leur opinion (l'un dans *Rabelais, sa vie et ses ouvrages*, l'autre dans l'*Histoire de la prostitution*) avec infiniment moins d'indignation. Comme nous, sans doute, et comme tout lecteur sensé, ils sont d'avis que quand les pauvres vérolés avaient passé plusieurs heures par jour à suer dans une étuve, il devait leur être permis, pour oublier un instant le traitement barbare qu'on leur infligeait, de se distraire un peu à la lecture des œuvres de ce charmant médecin « qui ne travaillait pas moins à réjouir l'esprit abattu de ses malades, qu'à guérir les infirmités de leur corps ». Rabelais était donc un *spécialiste* ; nous insistons sur cette qualification dont nous faisons un titre de gloire pour notre auteur. Ce sont les spécialistes qui font véritablement les progrès dans la science. En médecine, les spécialités et les monographies sont, selon la comparaison fort juste du professeur Lallemand, comme les défrichements partiels du vaste domaine de l'art salutaire.

(2) Le style c'est l'homme : Rabelais n'a pas écrit dix lignes, et le médecin perce déjà dans cette comparaison des boîtes d'apothicaire. Il apparaît en plein dans l'énumération des substances pharmaceutiques.

fines drogues (3) comme baume, ambre gris, amomon, musc, civette, pierreries, et autres choses précieuses. Tel disoit estre Socrates : parce que, le voyans au dehors, et l'estimans par l'extérieure apparence, n'en eussiez donné un coupeau d'oignon, tant laid il estoit de corps, et ridicule en son maintien ; le nez pointu, le regard d'un taureau, le visage d'un fou, simple en mœurs, rustique en vêtemens, pauvre de fortune, infortuné en femmes, inepte à tous offices de la République ; tous jours riant, tous jours beuvant d'autant à un chascun ; tous jours se gabelant, tous jours dissimulant son

(3) L'*amomon* ou *amomum* est le gingembre. Sa poudre était employée comme sternutatoire. On lit dans le Liv. II d'Avicenne : *Amomum. — Subtiliat et maturat, et in ipso est stypticitas, et virtus quæ est sicut virtus acori : immo est vehementioris digestionis et maturationis.* » Les poëtes considéraient l'amomon comme une substance précieuse ; Marot disait dans son églogue sur la naissance du Dauphin, en 1544 :

« ..... L'odorant Amome d'Assyrie
Sera commun comme herbe de prairie. »

— Le *musc* et la *civette*, deux médicaments fort chers et dont l'action est souvent infidèle, figurent dans tous les formulaires comme antispasmodiques. Ils étaient considérés comme tels au XVIe siècle. On s'en servait aussi purement et simplement chez les élégants de l'époque à cause de l'odeur, comme le prouve ce passage de Théophile Folengo : « Elle porte toujours sur soy du musc, de la civette et autres parfums. » (*Hist. macar.*, liv. XIV.)

— La vieille matière médicale, qui renfermait tant de substances curieuses, ne pouvait oublier les *pierreries*. On

divin savoir. Mais ouvrans ceste boite, eussiez au-dedans trouvé une céleste et impréciable drogue, entendement plus qu'humain, vertu merveilleuse, courage invincible, sobresse nonpareille, contentement certain, asseurance parfaicte, deprisement incroyable de tout ce pourquoy les humains tant veillent, courent, travaillent, naviguent et bataillent.

A quel propos, en vostre advis, tend ce prélude et coup d'essay ? Par autant que vous, mes bons disciples et quelques autres fous de séjour, lisans les joyeux tiltres d'aulcuns livres de nostre invention, comme *Gargantua, Pantagruel, Fes-*

---

fabriquait avec les « cinq fragments précieux », saphir, émeraude, grenat, hyacinthe et topaze, une drogue qui passait pour avoir des propriétés cordiales. Pline avait dit (*Hist. nat.*, liv. XXXVII, chap. XVI) : « Le diamant rend nul l'effet du poison et dissipe les accès de folie ; l'agathe est utile contre la morsure des araignées, etc. ». Suivant les Arabes, le rubis guérissait la peste, l'émeraude fortifiait la vue, etc. A tout cela un apothicaire homme d'esprit répondait en 1557 : «... Je te voudroys demander si un bon chappon bien cuit et pressé, le suc ne restaurerait pas mieux qu'une pierre bien dure, fût-elle la plus précieuse du monde. Il faudrait beaucoup manger de pierres pour faire et engendrer une once de sang. » (*Déclaration des abus et ignorances des médecins.*) Il est vrai de dire que cet apothicaire écrivait ce qu'on vient de lire dans un livre de polémique destiné à défendre ses confrères, dont le médecin Lisset Benancio avait dit, trois ans avant : « Pour ung électuaire faict de pierres précieuses les apothicaires mettent des choses qui ne servent à rien, encore que les médecins les ordonnent. » (*Abus que font les apothicaires*, 1553.)

sepinthe, la Dignité des braguettes, des Pois au lard cum commento, etc., jugez trop facilement n'estre au dedans traicté que mocqueries, folatreries et menteries joyeuses : veu que l'enseigne extérieure (c'est le tiltre), sans plus avant enquérir, est communément receue à dérision et gaudisserie. Mais, par telle légiereté, ne convient estimer les œuvres des humains : car vous mesmes dictes que l'habit ne fait point le moine, et tel est vestu d'habit monachal qui au dedans n'est rien moins que moine ; et tel est vestu de cappe espagnole qui, en son courage, nullement affiert à Espagne. C'est pourquoy fault ouvrir le livre et soigneusement peser ce que y est déduict. Lors cognoistrez que la drogue dedans contenue est bien d'autre valeur que ne promettoit la boite ; c'est-à-dire que les matières icy traictées ne sont tant folastres comme le tiltre au-dessus prétendoit.

Et posé le cas qu'au sens littéral vous trouviez matières assez joyeuses et bien correspondantes au nom, toutesfois pas demeurer là ne fault, comme au chant des Sirènes ; ains à plus haut sens interpréter ce que par adventure cuidiez dict en gaieté de cœur. Crochetastes-vous onques bouteilles ? Caisgne ! Réduisez à mémoire la contenance qu'aviez. Mais vistes-vous oncques chien rencontrant quelque os medullaire (4) ?

(4) Un écrivain ordinaire aurait dit « os à moelle » ; Rabelais, qui est médecin jusque dans les plus petits détails, dit « *médullaire* » parce que ce terme est particulier

C'est, comme dit Platon, lib. II, *de Rep.*, la beste du monde la plus philosophe (5). Si veu l'avez, vous avez peu noter de quelle dévotion il le guette, de quel soing il le garde, de quelle ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entomme, de quelle affection il le brise, de quelle diligence il le sugce. Qui l'induict à ce faire? Quel est l'espoir de son estude? Quel bien prétend-il? Rien plus qu'un peu de moelle. Vray est que ce peu plus est délicieux que le beaucoup de toutes autres, pour ce que la moelle (6) est aliment élabouré à perfection de nature, comme dit Galien, III, *Facult. nat.*, et XI, *De usu partium*.

A l'exemple d'iceluy, vous convient estre sages, pour fleurer, sentir et estimer ces beaux livres de haute gresse, légiers au pourchaz et

aux descriptions anatomiques. Dassoucy s'en est souvenu au chap. V de ses *Aventures burlesques*.

(5) « Le chien aboie contre ceux qu'il ne connaît pas, et flatte ceux qu'il connaît, quoiqu'ils ne lui aient fait aucun bien... Par là il manifeste un naturel heureux et vraiment *philosophe*, en ce qu'il ne distingue l'ami de l'ennemi que parce qu'il connaît l'un et ne connaît pas l'autre. » (PLATON, *Œuvres*. Trad. Cousin.—Paris, 1833. Tome IX, page 103.)

(6) L'usage de la *moelle* (cerveau, cervelet, moelle épinière) était et est encore recommandé aux convalescents et aux anémiques. Elle passe pour donner beaucoup de force à ceux qui s'en nourrissent. A notre avis il y a, dans cette réputation, un peu de vérité, et beaucoup de fable, — de la fable du centaure Chiron qui nourrissait Achille avec des cervelles de lion.

Voici le texte des passages de Galien indiqués par

hardis à la rencontre. Puis, par curieuse leçon et méditation fréquente, rompre l'os et sugcer la substantifique moelle, c'est-à-dire ce que j'entends par ces symboles pythagoriques, avec espoir certain d'estre faits escors et preux à ladite lecture; car en icelle bien austre goust trouverez et doctrine plus absconse, laquelle vous révélera de très-hauts sacrements et mystères horrifiques, tant en ce qui concerne nostre religion que aussi l'estat politicq et vie œconomicque.

Croyez-vous en vostre foy qu'onques Homère, écrivant *Iliade* et *Odyssée*, pensast es allégories, lesquelles de luy ont beluté Plutarche, Héraclides Ponticq, Eustatie, Phornute et ce que d'iceux Politian a desrobé? Si le croyez, vous n'approchez ne de pieds ny de mains à

Rabelais : « La nature a déposé dans certains os une provision d'aliments propres à leur nutrition... La moelle est l'aliment propre des os... Ce que le sang est pour les chairs, la moelle l'est pour les os... »

On trouve dans le Formulaire de Bouchardat, 10e édit., sous le titre de « *Phospholeine* » la composition d'une poudre corroborante ou fortifiante, préparée avec la moelle allongée du bœuf.

Celse conseillait aux phthisiques de manger de la cervelle.

L'école de Salerne, au chapitre des *Aliments*, dit : « *Nutrit cerebella, medulla* ». En un autre chapitre elle vante les bonnes qualités des cerveaux de poules.

Dans le livre des doctrines d'Avicenne, publié par Gérard de Crémone en 1608, on lit : « *Cerebella salubria sunt in haustu venenorum, et morsibus animalium, quum comeduntur.* »

mon opinion, qui décrète icelles aussi peu avoir esté songées d'Homère que d'Ovide, en ses *Métamorphoses*, les sacrements de l'évangile; lesquels un frère Lubin, vray croquelardon, s'est efforcé de monstrer, si d'adventure il rencontroit gens aussi fous que luy, et (comme dit le proverbe) couvercle digne du chaudron.

Si ne le croyez, quelle cause est pourquoy autant n'en ferez de ces joyeuses et nouvelles chroniques? Combien que, les dictant, n'y pensasse en plus que vous, qui par adventure beuviez comme moy. Car, à la composition de ce livre seigneurial, je ne perdis ne employay onques plus ny autre temps que celuy qui estoit estably à prendre ma réfection corporelle, savoir est beuvant et mangeant. Aussi est-ce la juste heure d'escrire ces hautes matières et sciences profondes.

Comme bien faire savoit Homère, paragon de touts philologes, et Ennie, père des poètes latins, ainsi que tesmoigne Horace, quoy qu'un malotru ai dit que ses carmes sentoient plus le vin que l'huile.

Autant en dit un tirelupin de mes livres; mais bren pour luy. L'odeur du vin ô combien est plus friant, riant, priant, plus céleste et délicieux que d'huile! Et prendray autant à gloire qu'on die de moy que plus en vin aye despendu qu'en huile, que fit Démosthènes quand de luy on disoit que plus en huile qu'en vin despendoit. A moy n'est que honneur et gloire d'estre dit et reputé bon gaultier et bon compagnon : en ce

nom, suis bien venu en toutes bonnes compagnies de Pantagruélistes. A Démosthènes fut reproché, par un chagrin, que ses oroisons sentoient comme la serpillière d'un hord et sale huilier. Pourtant, interprétez tous mes faits et mes dicts, en la perfectissime partie, ayez en révérence le cerveau caséiforme (7) qui vous paist de ces belles billevezées, et à vostre pouvoir tenez moy tousjours joyeux.

Or, esbaudissez-vous, mes amours, et gaiement lisez le reste, tout à l'aise du corps et au profit des reins (8).

---

(7) Bonaventure des Périers, dans ses *Nouvelles Récréations*, parle d'un juge « lequel avait un *cerveau faict comme de cire* et donnait en son siége des appoinctements tout cornus ». Rabelais savait, mieux que des Périers, que le ramollissement du cerveau ne va pas sans la folie. On professe aujourd'hui, dans toutes les écoles, que l'encéphale est d'une mollesse extrême chez les imbéciles; aussi, quand le mot *caséiforme*, signifiant « mou comme du fromage », est appliqué par l'auteur de *Pantagruel* à son propre cerveau, l'auteur veut, sous une forme moins badine qu'on ne pense, exprimer une idée fort sérieuse. Nous disons que la forme n'est pas aussi risible qu'on la pourrait croire, car Cabanis n'a pas dédaigné, dans son livre *Du physique et du moral*, de se servir de cet adjectif, anatomiquement et pathologiquement imagé, « caséiforme ».

(8) Il est d'observation vulgaire qu'un rire à gorge déployée amène assez souvent, surtout chez les femmes, une contraction telle des muscles abdominaux, que la vessie, comprimée, chasse au dehors une partie de l'urine qu'elle contient. C'est pourquoi Rabelais, le physiologiste, veut que ses écrits soient lus *au profit des reins*, organes sécréteurs de l'urine.

Mais escoutez vietdazes (9) que le maulubec (10) vous trousque; vous souvienne de boire à my pour la pareille et je vous plégeray toutares metys.

MM. Burgaud des Marets et Rathery disent à propos de ce passage : « Si Rabelais n'a pas perdu de vue ses vérolés, il est tout naturel qu'il les suppose au lit et qu'il leur dise : Lisez tout à l'aise du corps. » Notre explication nous paraît plus rationnelle. — Le lecteur jugera.

(9) Tous les commentateurs, Johanneau excepté, s'obstinent à traduire *vietdaze* ou *viedaze* par « visage d'âne ». S'ils connaissaient le vrai, le gros patois de la Provence et du Languedoc, *lou patoi grana*, ils sauraient que vietdazes signifie : *penis asinorum*. A défaut il leur suffirait de voir l'orthographe de ce mot dans le pamphlet publié contre les ligueurs sous ce titre : « *Supplément du catholicon ou Nouvelles des regions de la lune.* » *Viedaserie*, que le baron de Fœneste prononce comme un Gascon qu'il est, se disait, du temps d'Agrippa d'Aubigné, d'une grosse plaisanterie bien salée.

(10) Le *maulubec* est un mot languedocien. *Maulubec* vient de *mal au bec* et signifie ulcère à la bouche. Ce pourrait être le chancre labial.

GARGANTUA

CHAPITRE PREMIER

De la genealogie et antiquité de Gargantua.

Je vous remets à la grande chronique pantagrueline recognoistre la généalogie et antiquité dont nous est venu Gargantua. En icelle vous entendez plus au long comment les geans nasquirent en ce monde, et comment d'iceux, par lignes diverses, issit Gargantua, père de Pantagruel : et ne vous faschera pas si, pour le présent, je m'en déporte. Combien que la chose soit telle que tant plus seroit remembrée, tant plus elle plairoit à vos seigneuries, comme vous avez l'autorité de Platon, *in Philebo et Gorgia*, et de Flacce, qui dit estre aucuns propos, tels que ceux cy sans doubte, qui plus sont delectables quand plus souvent sont redits.

Pleust à Dieu qu'un chascun sceust aussi certainement sa généalogie, depuis l'arche de Noé jusques à cest âge. Je pense que plusieurs sont aujourd'hui empereurs, rois, ducs, princes et

papes en la terre, lesquelz sont descenduz de quelques porteurs de rogatons (10 *bis*) et de coustrets. Comme au rebours, plusieurs sont gueux de l'hostiaire (11), souffreteux et misérables, lesquelz sont descenduz de sang et ligne de grands rois et empereurs, attendu l'admirable transport des règnes et empires des Assyriens es Mèdes, des Mèdes es Perses, des Perses es Macedones, des Macedones es Romains, des Romains es Grecs, des Grecs es Francois.

Et pour vous donner à entendre de moy, qui parle, je cuide que je suis descendu de quelque

(10 *bis*) On appelle *porteurs de rogatons*, dit A.-J. Panckoucke, dans son *Dictionnnaire des proverbes françois*, des poëtes misérables, ou des gueux qui tâchent à attraper quelque pièce d'argent des riches, en leur présentant quelques vers, ou des billets de recommandation. Au temps de Rabelais, cette expression avait une signification plus étendue. Ce mot de *rogatons*, pris en mauvaise part, était employé — on peut le voir dans Henri Estienne — pour désigner soit une partie de vêtement, soit un morceau d'os, que des imposteurs cupides présentaient à la naïve piété des fidèles, comme de précieuses reliques de saints bonnes à guérir tous les maux.

(11) On a expliqué de plusieurs façons la signification de ces mots *gueux de l'hostiaire*. Il est permis, croyons-nous, d'en chercher l'origine dans l'*ostiarium* des Romains, les mendiants ne sont-ils pas ce que ce terme exprime : un impôt mis sur les portes ? Au reste, le passage suivant de l'*Apologie pour Hérodote* montrera assez ce que *les gueux* de l'Hostiaire pouvaient être : « Pour faire entrer quelque sainct en crédit, on attiroit quelques bons *gueux de l'ostière* pour contrefaire les boiteux ou les aveugles, ou faire semblant d'estre venus malades et s'en retourner guaris. »

riche, roy ou prince, au temps jadis (12) : afin de faire grand chère, pas ne travailler, point ne me soucier et bien enrichir mes amis et tous gens de bien et de savoir. Mais, en ce, je me reconforte qu'en l'autre monde, je le seray ; voire plus grand que de présent ne l'oserois souhaiter. Vous, en telle ou meilleure pensée, reconfortez vostre malheur et beuvez frais, si faire se peut (12 *bis*).

Retournant à nos moutons, je vous dis que, par don souverain des Cieulx, nous a esté réservée l'antiquité et généalogie de Gargantua, plus entière que nulle autre ; excepté celle du Messias, dont je ne parle, car il ne m'appartient : aussi les diables (ce sont les calomniateurs et caffars) s'y opposent. Et fut trouvée par Jean Audeau, en un pré qu'il avoit près l'arceau Gualeau, au-dessous de l'olive, tirant à Narsay. Duquel faisant lever les fossés, touchèrent les

(12) Allusion à cet axiome médico-psychologique : Les enfants héritent souvent des goûts de leurs pères.

(12 *bis*) Si l'on suppose que Rabelais continue à s'adresser à des vérolés, on comprend pourquoi, en leur disant de *boire frais*, il ajoute : *si faire se peut*. Ces vérolés, en effet, sortent peut-être de l'étuve. Ils peuvent être en sueur, et rien ne serait dangereux pour eux, en ce moment, comme l'ingestion de boissons trop froides. Telle est la théorie médicale de l'époque, théorie puisée dans Hippocrate, théorie bien amoindrie de nos jours, depuis que le docteur Fleury a démontré que l'on peut absorber impunément de l'eau glacée, le corps étant en transpiration, pourvu qu'on se livre à un exercice violent aussitôt après avoir bu.

piocheurs, de leurs marres, un grand tombeau de bronze, long sans mesure. Car onques n'en trouvèrent le bout, parce qu'il entroit trop avant les écluses de Vienne. Iceluy ouvrant en certain lieu signé au dessus d'un goubelet, à l'entour duquel estoit écrit en lettres étrusques *Hic bibitur*, trouvèrent neuf flaccons, en tel ordre qu'on assiet les quilles en Gascoigne. Desquelz celuy qui au milieu estoit, couvroit un gros, grand, gras, gris, joly, petit, moisy livret, plus mais non mieux sentant que roses.

En iceluy fut la dite généalogie trouvée, escrite au long de lettres cancelleresques, non en papier, non en parchemin, non en cere, mais en escorce d'ulmeau tant toutesfois usées par vétusté qu'à peine en pouvoit on trois recognoistre de rang.

Je (combien que indigne) y fus appellé, et, a grand renfort de bezicles, pratiquant l'art dont on peut lire lettres non apparentes, comme enseigne Aristoteles (13), la translatay, ainsi que voir pourrez, es pantagruelisants, c'est-à-dire beuvans à gré et lisans les gestes horifiques de Pantagruel. A la fin du livre estoit un petit traicté

(13) Aristote, qu'on a appelé l'esprit le plus élevé de l'antiquité et le prince des philosophes, passait pour n'avoir rien ignoré de ce que les anciens avaient pu connaître. Maître Alcofribas montre sa pantagruélique admiration pour cet esprit universel, en faisant voir qu'on peut avec ses leçons — et des bésicles, — lire même ce qui n'est pas écrit.

intitulé *les Fanfreluches antidotées* (13 *bis*). Les rats et blattes, ou (affin que je ne mente), aultres malignes bestes avoient brousté le commencement : le reste j'ai ci-dessoubs adjousté, par reverence de l'antiquaille.

(13 *bis*) Le mot *antidote* s'entendait d'une substance annulant l'effet des poisons, l'adjectif médical *antidoté* est ici pris au figuré pour qualifier une production de nature à neutraliser le mal moral.

CHAPITRE II

Les fanfreluches antidotées, trouvées en un monument antique.

O, i ? enu le grand dompteur des Cimbres (14)
:: Saut par l'air de peur de la rousée,
=! Sa venue on a remply les timbres
:. Beurre frais, tombant par une housée.
. uquel quand fut la grand mer arrousée
Cria tout haut : Hers, par grace, peschez le,
Car sa barbe est presque toute embousée ;
Ou, pour le moins, tenez luy une eschelle.

Aucuns disoient que leicher sa pantoufle
Estoit meilleur que gaigner les pardons :
Mais il survint un affecté marroufle,
Sorty du creux où l'on pesche aux guardons,
Qui dist : Seigneur, pour Dieu nous en gardons,
L'anguille y est, et en cet estau musse.
Là trouverez (si de pres regardons)
Une grand tare au fond de son aumusse.

(14) Il y a bien quelques termes médicaux ou scientifiques dans les *fanfreluches*, mais nous n'en dirons rien, persuadé que Le Duchat a eu raison d'écrire :

« Je tiendrai toujours pour sages ceux qui n'entreprendront pas d'éclaircir ce chapitre. »

Quand fut au point de lire le chapitre,
On n'y trouva que les cornes d'un veau.
Je (disoit il) sens le fond de ma mitre
Si froid qu'autour me morfond le cerveau.
On l'eschauffa d'un parfum de naveau,
Et fut content de soy tenir es astres,
Pourveu qu'on fist au limounier nouveau
A tant de gens qui sont acariastres.

Leur propos fut du trou de saint Patrice,
De Gibraltar, et de mille autres trous;
S'on les pourroit réduire à cicatrice,
Par tel moyen que plus n'eussent la toux :
Veu qu'il sembloit impertinent à tous
Les voir ainsi a chascun veut baisler.
Si d'adventure ilz estoient à point clous,
On les pouroit pour houstages bailler.

En cest arrest le corbeau fut pelé
Par Hercules qui venoit de Lybie.
Quoy? dist Minos, que n'y suis-je appelé?
Excepté moy, tout le monde on convie,
Et puis l'on veult que passe mon envie
A les fournir d'huytres et de grenoilles;
Je donne au diable, en cas que, de ma vie,
Preigne à mercy leur ventre de quenoilles.

Pour les matter survint Q. B qui clope,
Au saufconduit des mistes sansonnetz.
Le tamiseur, cousin du grand Cyclope
Les massacra. Chascun mousche son nez :

En ce gueret peu de bougrins sont nés,
Qu'on n'ait berné sus le moulin à tan.
Courez y tous et alarme sonnez,
Plus y aurez que n'y eustes autan.

Bien peu après l'oiseau de Jupiter
Delibera pariser pour le pire :
Mais les voyant tant fort se despiter,
Craignit qu'on mist ras, sus bas, mat l'empire,
Et mieulx aima le feu du ciel empire
Au tronc ravir où l'on vend les sorets,
Que l'air serain, contre qui l'on conspire,
Assubjectir es dicts des massorets.

Le tout conclud fut à pointe affilée,
Maulgré Até, la cuisse heronnière,
Qui là s'asist, voyant Pentasilée
Sur ses vieux ans prise pour cressonnière.
Chascun crioit : villaine charbonnière,
T'appartient il toy trouver par chemin ?
Tu la tolluz la romaine bannière,
Qu'on avoit faict au traict du parchemin.

Ne fust Juno, qui, dessous l'arc celeste
Avec son duc tendoit à la pipée,
On luy eust fait un tour si tresmoleste
Que de tous points elle eust été frippée.
L'accord fut tel que, d'icelle lippée,
Elle en auroit deux œufs de Proserpine;
Et, si jamais elle y estoit grippée,
On la lieroit au mont de l'Albespine.

Sept mois après, oustez en vingt et deux,
Cil qui jadis anihila Carthage
Courtoisement se mit au milieu d'eux,
Les requerant d'avoir son heritage :
Ou bien qu'on fist justement le partage
Selon la loy que l'on tire au rivet,
Distribuant un tatin du potage
A ses Jacquins qui firent le brevet

Mais l'an viendra, signé d'un arc turquois,
De cinq fuseaux et trois culz de marmite,
Ouquel le dos d'un roy trop peu courtois
Poivré sera sous un habit d'hermite.
O la pitié ! pour une chastemite
Laisserez vous engouffrer tant d'arpens ?
Cessez, cessez, ce masque nul n'imite ;
Retirez vous au frère des serpens.

C'est au passé; cil qui est regnera
Paisiblement avec ses bons amis.
Ny brusq ny smach lors ne dominera :
Tout bon vouloir aura son compromis.
Et le soulaz qui jadis fut promis
Es gens du ciel, viendra en son befroy.
Lors les haratz qui estoient estommis
Triompheront en royal palefroy.

Et durera ce temps de passe passe
Jusques à tant que Mars ait les empas.
Puis en viendra un qui tous autres passe,
Delicieux, plaisant, beau sans compas.

Levez vos cœurs, tendez à ce repas,
Tous mes feaux : car tel est trespassé
Qui pour tout bien ne retourneroit pas,
Tant sera lors clamé le temps passé.

Finalement, celuy qui fut de cire
Sera logé au gond du Jacquemart.
Plus ne sera réclamé, sire, sire,
Le brimbaleur qui tient le coquemart ?
Heu, qui pourroit saisir son braquemart.
Tous seroient netz les tintoins cabus
Et pourroit on, à fil de poulemart,
Tout basfouer le maguazin d'abus.

CHAPITRE III

Comme Gargantua fut onze mois porté au ventre de sa mère.

Grandgousier estoit bon raillard en son temps, aimant à boire net, autant que homme qui pour lors fust au monde, et mangeoit volontiers salé. A ceste fin (15), avoit ordinairement bonne munition de jambons de Mayence et de Bayonne, force langues de bœuf fumées, abondance d'an-

(15) La soif est augmentée et rendue excessive par l'ingestion de substances fortement chargées de sel. Le besoin de boire peut même devenir si intense qu'il constitue une maladie connue sous le nom de *polydipsie*. Cet effet des salaisons était connu de Théophile Folengo, qu'on a appelé le prototype de Rabelais. On lit dans son *Histoire macaronique* :

« Milan avait envoyé ses *cervelats*, qui contraignent de vuider souvent les bouteilles. »

Les conteurs se sont souvent emparés de cette image. On lit dans l'*Heptaméron*, nouvelle XXVIII : « Laissez là ces viandes fades ; tastons de cet aiguillon de vin et, disant cela, ouvre le pâté de *jambon*. »

Dassoucy, dans sa dispute avec Chapelle, pour montrer que son rival est un ivrogne renforcé, le peint :

« Tenant cervelas dans sa poche. »

L'auteur du *Supplément du catholicon* écrit du festin de deux ivrognes : « Il avoit esté convenu que les *saulcisses*

douilles en la saison, et bœuf salé à la moustarde, Renfort de Boutargues, provision de saulcisses, non de Bouloigne (car il craignoit li bouconi de Lombard (16), mais de Bigorre, de Lonquaulnay, de la Brene, et de Rouargue. En son aage virile épousa Gargamelle, fille du roy des Parpaillons, belle gouge, et de boune troigne. Et faisoient eux deux souvent ensemble la beste à deux dos (17), joyeusement se frottant leur lard, tant qu'elle engroissa d'un beau filz, et le porta jusques à l'unziesme (18) mois.

---

ne manqueroyent point non plus que les *andouilles*; car ce sont les cordes dont on devalle le vin aux bonnes maisons. »

(16) Les Italiens, au seizième siècle, avaient assez souvent recours, pour se débarrasser de leurs ennemis, aux mets ou breuvages empoisonnés. Cela s'appelait *donner le boucon*. La substance toxique généralement employée était le bichlorure de mercure ou sublimé.

Brantôme écrivait à propos de la mort de Charles VIII: « Aucuns disoient qu'il avoit eu le *boucon italiano*; il en fut assez parlé. » (*Hommes illustres*.)

Henri Corneille Agrippa, traduit par Gueudeville, dit au chapitre 82 de son traité *De la vanité des sciences*: « Les médecins ayant une parfaite connaissance des poisons, on peut les engager à donner le *boucon*. »

Jean Droyn se faisait, comme suit, l'écho de la mauvaise réputation des Lombards dans un ouvrage publié à Lyon en 1512:

« ..... par *Lombards* subtilz et cauteleux,
S'est engendrée ceste grosse vérolle. »

(17) Image essentiellement physiologique qu'il suffit d'indiquer.

(18) En 1537, un arrêt du parlement de Grenoble légitima un enfant né après quatre ans d'absence du mari de

Car autant, voire d'avantage peuvent les femmes ventre porter, mesmement quand c'est quelque chef d'œuvre, et personnage qui doibve en son temps faire grandes prouesses. Comme dit Homère que l'enfant, duquel Neptune engroissa la nymphe, nasquit l'an après revolu, ce fut le douziesme mois. Car (comme dit Aulus Gellius, lib. III), ce long temps convenoit à la majesté de Neptune, afin qu'en iceluy l'enfant fust forme à perfection. A pa-

---

la mère, sur l'attestation de plusieurs médecins. Rabelais, qui étudiait la médecine à cette époque, recueillit ce fait « en la gibecière de sa mémoire, » et le garda précieusement. Il se moque ici hardiment de la croyance aux naissances tardives. L'énumération des auteurs qui admettent la possibilité de l'accouchement après onze mois prouve, elle-même, par son luxe d'érudition outrée, que Rabelais n'y croyait pas. Cette conclusion ressort, du reste, assez clairement, de cette queue à la fin de la liste « et mille autres fols, » ainsi que de la fin du chapitre, dont les détails techniques sont compris de tout le monde, sans qu'il soit nécessaire de les commenter.

Il est juste de dire cependant qu'on ne doit pas nier absolument la possibilité des naissances retardées. Si l'article 315 du Code civil est ainsi conçu : « La légitimité de l'enfant né trois cents jours après la dissolution du mariage, pourra être contestée, » cette formule, peu affirmative, montre la pensée du législateur. Il n'a pas cru qu'il fût impossible que la maturité du fœtus chez la femme fût retardée, comme elle l'est parfois dans la végétation et dans l'éclosion des animaux. Briand, dans son excellent Manuel de médecine légale, admet la gestation porlongée jusqu'à dix mois et demi, si la femme a ressenti, au neuvième mois, les douleurs qui précèdent ordinairement l'accouchement.

reille raison Jupiter fit durer quarante-huit heures la nuyt qu'il coucha avec Alcmène. Car en moins de temps n'eust il peu forger Hercule, qui nettoya le monde de monstres et tyrans.

Messieurs les anciens Pantagruelisques ont conformé ce que je dis et ont déclaré non-seulement possible, mais aussi légitime, l'enfant né de femme l'unzièsme mois (18 *bis*) après la mort de son mary,

---

(18 *bis*) Voici le texte des auteurs énumérés par Rabelais :

HIPPOCRATE, *lib. de Alimento.* — « Le fœtus est formé le 35e jour, il se remue le 70e et il sort le 210e ; d'autres disent qu'il n'est formé que le 45e jour, qu'il ne remue que le 76e et qu'il sort le 210e ; il y en a qui pensent qu'il a besoin de 50 jours pour être formé, de 100 jours pour se remuer, qu'il sort le 300e jour. Cela est et cela n'est point, suivant les cas. Les enfants restent dans le sein de leur mère pendant tout leur temps, ou ils n'y restent que partie de ce temps. Il y en a davantage de ceux qui restent moins que de ceux qui restent plus. » *(Trad. Gardeil.)*

En un autre endroit *(de la Nature de l'enfant)*, Hippocrate dit : « Les femmes ne portent point l'enfant dans le sein au delà de 10 mois. »

PLINE, *Hist. nat.*, lib. VII, cap. IV. — « L'homme reçoit le jour à toutes les époques de l'année et la durée de la grossesse n'a pas de terme fixe. Il naît des enfants au 7e mois, au 8e et jusqu'au commencement du 10e et du 11e. Ceux qui naissent avant le 7e ne vivent pas ; ce n'est que lorsqu'ils ont été conçus la veille ou le lendemain de la pleine lune ou pendant l'interlune, que des enfants naissent avant le 7e mois. Il est commun en Egypte de voir naître des enfants à 8 mois... la durée de la grossesse varie beaucoup. Vestilia, successivement

Hippocrates, lib. *de Alimento;*
Pline, lib. VII, cap. IV;

femme de C. Herditius, de Pomponius et d'Orsitus, citoyens très-distingués, après être accouchée quatre fois de suite au 7e mois, eut Suillius Rufus au 11e, puis Corbulon au 7e, enfin elle eut au 8e Cesonée, femme de l'empereur Caligula..... Le préteur Papirius, sans s'arrêter aux réclamations d'un héritier collatéral, donna droit de possession à un enfant sur la déclaration de la mère qu'elle avait été enceinte pendant 13 mois, jugeant qu'on ne pouvait préciser la durée d'une grossesse. » *(Trad. de Gransagne.)*

PLAUTE, *in Cistellaria.* — « Celle-ci mit une enfant au monde après le 10e mois passé... celle-là accouche dans le courant du 10e mois. »

MARCUS VARRO. — Nous n'avons pas trouvé le passage indiqué, dans ce que nous possédons des œuvres de Varron. Il n'y a pas là une grande perte, puisque l'opinion de Varron est rapportée plus loin par Aulu-Gelle.

CENSORINUS, *de Die natali,* cap. VII et XI. — « Que la femme puisse accoucher au bout de 7 mois, c'est un point reconnu par la plupart des auteurs, tels que Theano, Aristote, Dioclès, Evenor, Straton, Empédocle, Epigène et beaucoup d'autres encore dont les colonnes serrées n'effrayent point, cependant, Euthyphron de Gnide, qui nie intrépidement cette possibilité. Il est combattu à son tour par presque tous les philosophes qui, à l'exemple d'Epicharme, nient que l'enfantement ait lieu dans le 8e mois. Dioclès de Caryste, néanmoins, et Aristote de Stagire ont pensé le contraire. Quant à la naissance dans le 9e et 10e mois, elle est admise, et par la plupart des Chaldéens, et par Aristote dont je viens de parler. Epigène de Byzance ne la nie point pour le 9e mois, ni Hippocrate de l'île de Co pour le 10e, mais le 11e mois, admis par Aristote seul, est rejeté par tous les autres. » *(Trad. Mangeart.)*

ARISTOTE, lib. VII, cap. IV. *De Natur. animal.* « — Le

Plaute, *in Cistellaria;*
Marcus Varro, en la satyre inscripte *le Testa-*

temps de la gestation des animaux est limité à un espace fixe; le terme où ils mettent bas n'est point sujet à variation. L'homme seul naît à différents termes; il naît à 7 mois, à 8, à 9, à 10. Ce dernier terme est le plus ordinaire. Quelquefois la durée de la grossesse entame le 11e mois..... l'ignorance de la véritable époque de la grossesse est vraisemblablement encore ce qui fait croire aux femmes qu'elles accouchent à plus de 11 mois. » *(Trad. Camus.)*

GELLIUS, lib. III, cap. XVI. — « Et les médecins et les philosophes les plus célèbres ont élevé des questions sur le temps de la naissance d'un enfant et de la gestation de la mère. L'opinion la plus généralement reçue, et qu'on regarde même comme certaine, est que le sein de la mère ayant été fécondé, elle met au monde son fruit, rarement au 7e, jamais au 8e, souvent au 9e et assez souvent au 10e mois; et que non le commencement de ce 10e mois, mais la fin, donne l'époque la plus longue et la plus reculée. Cette opinion se trouve appuyée par cet endroit de la Cistellaire de Plaute, où cet ancien poëte comique dit :

Celle avec laquelle il avait eu commerce accoucha d'une petite fille à la fin du 10e mois.

Ménandre, poëte plus ancien encore, et très-versé dans les opinions savantes, insinue la même chose dans sa comédie intitulée *Plocius*, où il s'exprime ainsi :

« La femme accouche le 10e mois. »

Cœcilius, dans une autre comédie sur le même sujet et ayant le même titre, pièce qu'il a presque entièrement imitée de Ménandre, ne passe pas, comme son modèle, le 8e mois sous silence, en parlant des mois destinés aux accouchements; mais il dit :

« Une femme a-t-elle coutume d'enfanter au 10e mois? Certainement elle le peut, de même qu'au 9e, au 7e et au 8e. »

M. Varron nous est garant que Cœcilius n'a point dit

ment, allégant l'autorité d'Aristoteles à ce propos ;

Censorinus, lib. *de Die natali;*

Aristot., lib. VII, cap. III et IV, *de Natura animalium;*

Gellius, lib. III, cap. XVI;

Servius, *in eccl.*, exposant ce metre de Virgile

Matri longa decem, etc.

---

cela inconsidérément, et qu'il a eu ses motifs pour être d'un autre avis que Menandre et plusieurs autres écrivains ; car il assure que souvent on a vu des enfants naître au 8e mois. Il ajoute qu'un enfant peut demeurer 11 mois dans le sein de sa mère, et il appuie ces deux assertions de l'autorité d'Aristote.

... Outre ce que je viens de rapporter des différents auteurs, je crois devoir citer au lecteur une particularité remarquable que j'ai entendue au sujet d'une dame romaine. Une dame connue par la sûreté de ses mœurs, et dont l'honneur ne pouvait être révoqué en doute, accoucha 11 mois après la mort de son mari. Cette affaire fit grand bruit; on l'accusa d'avoir eu un commerce illicite après la mort de son époux, parce que la loi portée par les décemvirs détermine l'époque de l'enfantement au 10e et non au 11e mois. Mais l'empereur Adrien, au tribunal duquel la cause fut portée, décida que l'accouchement était possible au 11e. J'ai même lu ce décret impérial, dans lequel le prince assure n'avoir pris cette décision que d'après l'avis des anciens philosophes et médecins les plus célèbres. Aujourd'hui même, dans la satyre de M. Varron, ayant pour titre *le Testament*, j'ai lu ces paroles : Si un ou plusieurs enfants m'arrivent au 10e mois, ce sont des ânes à la lyre; je les déshérite ; si c'est au 11e, à la manière d'Aristote, je n'en fais pas plus de différence d'avec les précédents, que de Titus et d'Accius. Ces dernières paroles font allusion au vieux

Et mille autres fols : le nombre desquelz a esté parles le gistes acreu §§ *de suis, et légit. l. intesto.* §§ *fin.*

Et *in authent. de restit. et ea que parit in undecimo mense.*

D'abondant en ont chaffouré leur rodidilardique loy. *Gallus,* §§ *de Lib. et posthum. et. l. sep-*

---

proverbe sur les choses qui ne différaient guère entre elles... » (*Aulu-Gelle, Nuits attiques, trad. V. Verger.*)

SERVIUS MAURUS HONORATUS, grammairien du cinquième siècle. — En le citant, Rabelais ne fait que citer l'auteur des Eglogues. Pour que le lecteur s'en assure, nous mettons sous ses yeux le texte de l'édition de Robert Estienne :

« Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem :
« Matri longa decem tulerint fastidia menses.
« *Risu cognoscere matrem.* Alludit ad id quod factum « est : et rem naturalem ait. Sicut enim majores natu, « sermone, etc.
« *Tulerunt.* Alii, tulerint legunt : ut sit sensus, si riseris, « abstulerint decem menses matri tuæ longa fastidia, matri enim decem menses attulerunt longa fastidia. » (*Virgilii Maronis opera Mauri Servii Honorati grammatici commentarii.* Paris, 1532.)

A ces divers extraits ajoutons-en un d'un contemporain de Rabelais qui, lui aussi, ne croyait pas aux naissances tardives . Henri Estienne écrit dans son *Apologie pour Hérodote :*

« Nature ne laisse aujourd'huy le fruict au ventre de la femme plus de 9 mois. Et pourtant Herodote doit estre renvoyé bien loin avec ses 10 mois... Si Hérodote ne doit point estre ouy quant à ce terme de 10 mois, aussi ne le doivent estre ni Hippocrate, ni Gallien, ni Plutarque, ni Pline, ni plusieurs jurisconsultes, ni une grande part des poëtes, et entr'autres Théocrite, Plaute, Cecile, Virgile, Properce. »

timo §§ *de stat. homin.*, et quelques autres que pour le présent dire n'ose.

Moyennant lesquelles lois, les femmes veuves peuvent franchement jouer du serrecroupière (19) a tous enviz et tous loisirs, deux mois après le trespas de leurs maris. Je vous prie par grace, mes bons averlans, si d'icelles en trouvez qui vaillent le desbraguetter, montez dessus et me les amenez. Car, si au troisiesme mois elles engroissent, leur fruit sera héritier du defunct. Et, la groisse cogneue, poussent hardiment oultre, et vogue la galée, puisque la panse est pleine.

Comme Julie, fille de l'empereur Octavian (20), ne s'abandonnoit à ses laboureurs sinon quand elle se sentoit grosse, à la forme que la navire ne reçoit son pilot, que premierement ne soit callafatée et chargée.

---

(19) Voir la note 17. *Jouer du serrecroupière.* — Nous renvoyons les lecteurs à Leduchat, qui donne de cette expression une explication fort exacte, mais un peu trop technique. Bornons-nous à dire que Brantôme l'a employée au discours VII des *Dames galantes*.

(20) Pline avait écrit : « A l'exception de la femme, peu de femelles reçoivent le mâle quand elles sont fécondées. » Le plus naturel et le premier des signes de la gestation, dit d'Arboval, dans son *Dictionnaire de médecine vétérinaire*, est la cessation de la chaleur. Cependant, et surtout dans l'espèce du cheval, il est des femelles qui souffrent les approches du mâle, qui se laissent même couvrir bien qu'elles soient déjà fécondées ; il en est d'autres qui cessent d'être en chaleur sans être pleines. Ces exceptions sont au reste assez rares.

De ce passage, emprunté à un livre sur les brutes,

Et si personne les blasme de soy faire ratacon-niculer ainsi sus leur groisse, veu que les bêstes sus leurs ventrées n'endurent jamais le masle masculant, elles respondront que ce sont bestes, mais elles sont femmes, bien entendantes les beaux et joyeux menus droits de superfetation : comme jadis respondit Populie, selon le rapport de Macrobe, lib. II, *Saturnal.* Si le diavol ne veult pas qu'elles engroissent, il fauldra tortre le douzil, et bouche close.

---

nous croyons pouvoir rapprocher l'extrait suivant, pris dans un ouvrage traitant des impératrices :

« On ferait une liste fort longue de tous les amans que favorisa Julie, fille d'Auguste, mariée à Agrippa et plus tard à Tibère. Rome entière murmurait de cette dissolution : Julie plaisantait et sur ces murmures et sur la chose même. Quelqu'un lui ayant un jour demandé pourquoi ses enfants ressemblaient si fort à Agrippa, qui n'en était peut-être pas le père, elle répondit en souriant qu'elle n'admettait de passager dans sa barque que quand elle était pleine. » (*Les Impératrices romaines*, par de Serviez; Paris, 1728.) Brantôme n'a pas oublié d inscrire cette réponse de Julie, dans ses vies des *Dames galantes*. Elle est traduite à peu près textuellement des *Saturnales* de Macrobe, liv. II, chap. V.

CHAPITRE IV

Comment Gargamelle, estant grosse de Gargantua, mangea grand planté de tripes.

L'occasion et manière comment Gargamelle enfenta fut telle. Et, si ne le croyez, le fondement vous eschappe! le fondement luy eschappoit (21) une aprèsdinée, le troisièsme jour de février, par trop avoir mangé de gaudebillaux. Gaudebillaux sont grasses tripes de Coiraux. Coiraux sont bœufz engressés à la creche et prés Guimaux. Prés guimaux sont qui portent herbe deux fois l'an. D'iceux gras bœufz avoient fait tuer trois cens soixante sept mille et quatorze, pour estre à mardy gras salés, afin qu'en la prime vère, ils eussent bœuf de saison à tas, pour, au commencement des repas, faire commemoration de saleures, et mieulx entrer en vin (21 *bis*).

Les tripes furent copieuses, comme entendez, et tant friandes estoient que chascun en leichoit

(21) Réminiscence médicale : chute du rectum reconnaissant pour cause des efforts violents et répétés de garde-robe, comme après un repas copieux.

(21 *bis*) Voir note 15.

ses doigts. Mais la grande diablerie a quatre personnages estoit bien en ce que possible n'estoit longuement les reserver : car elles fussent pourries, ce que sembloit indecent. Dont fut conclud qu'ils les bauffreroient sans rien y perdre. A ce faire convierent tous les citadins de Sainnais, de Suillé, de la Roche-Clermaud, de Vaugaudry, sans laisser arrière le Coudray, Montpensier, le Gué-de-Vede, et autres voisins, tous bons beuveurs, bons compagnons, et beaux joueurs de quille, dà. Le bonhomme Grangousier y prenoit plaisir bien grand et commandoit que tous allast par escuelles. Disoit toutesfois à sa femme qu'elle en mangeast le moins, veu qu'elle approchoit de son terme, et que ceste tripaille n'estoit viande moult louable (22). Celuy (disoit-il) a grande envie de mascher merde, qui d'icelle le sac mange. Non obstant ces remonstrances, elle en mangea seize muiz, deux bussars et six tupins. O belle matière fétale, qui devoit boursoufler en elle (23).

Après disner, tous allèrent pesle mesle à la Saulsaie, et là, sur l'herbe drue, dansèrent au son des joyeux flageollets et douces cornemuses, tant baudement que c'estoit passe-temps céleste les voir ainsi soy rigoller.

(22) *Louable.* — Expression technique indiquant un caractère pathologique du pus ou des matières fécales. Par extension, Rabelais applique cette épithète à un aliment.

(23) Idée aussi médicale qu'ordurière.

CHAPITRE V

Le propos des beuveurs.

Puis entrèrent en propos de reciner on propre lieu. Lors flaccons d'aller, jambons de trotter, goubelets de voler, breusses de tinter. Tire, baille, tourne, brouille. Boutte à moi sans eau; ainsi, mon amy; fouette moy ce verre galantement; produis moi du clairet, verre pleuvant. Treves de soif. Ha, faulse fièvre (24), ne t'en irastu pas? Par ma foy, commère, je ne peux entrer en bette. Vous estes morfondue, m'amie. Voire. Ventre saint Quenet, parlons de boire : Je ne boy qu'à mes heures, comme la mule du pape. Je ne boy qu'en mon breviaire, comme un bon père guardian. Qui fut premier, soif ou beuverie? soif : car qui eust beu sans soif durant

(24) Propos de buveur, mais de buveur qui sait que l'augmentation de la soif est un des signes caractéristiques de la fièvre et des maladies aiguës, qui a lu Celse disant : « La fièvre allume la soif et demande du rafraîchissement. »

Montaigne cite, au IIe livre de ses *Essais*, « un qui ne voulait pas que son médecin luy ostat l'altération de la fiebvre pour ne perdre le plaisir de l'assouvir en beuvant. »

le temps d'innocence (25)? Beuverie : car *privatio præsupponit habitum*. Je suis clerc. *Fœcundi calices quem non fecere disertum*? Nous autres innocens ne beuvons que trop sans soif. Non, moy pecheur sans soif : et, sinon presente, pour le moins future, la prevenant comme entendez. Je boy pour la soif advenir. Je boy eternellement. Ce m'est éternité de beuverie, et beuverie d'eternité. Chantons, beuvons; un motet : entonnons. Où est mon entonnoir? Quoi ! je ne boy que par procuration.

Mouillez vous pour seicher ou seichez vous pour mouiller? Je n'entends point la théorique. De la pratique je m'en aide quelque peu. Baste. Je mouille, je humecte, je boy; et tout de peur de mourir. Beuvez tousjours, vous ne mourrez jamais. Si je ne boy, je suis à sec, me voila mort. Mon âme s'enfuira en quelque grenoillère. En sec jamais l'âme ne habite. Sommeliers, o créateurs des nouvelles formes, rendez moi de non beuvant beuvant. Perannité d'arronsement par ces nerveux et secs boyaux. Pour néant boit qui ne s'en sent. Cestuy entre dedans les venes, la pissotiere n'y aura rien (26). Je la-

(25) Faire l'amour en toute saison et boire sans avoir soif, a dit Beaumarchais, c'est ce qui distingue l'homme de la brute. La première partie de cet adage est exprimée pantagruéliquement à l'endroit de la note 20. La seconde suit de près, comme on le voit à celle-ci.

(26) Dans la fonction spéciale appelée par Charles Robin *urination*, l'appareil urinaire rejette hors du corps humain les matériaux liquides impropres à entretenir la

verois volontiers les tripes (27) de ce veau que j'ay ce matin habillé. J'ai bien saburré mon stomach (28). Si le papier de mes schedules beuvoit aussi bien que je fais, mes crediteurs auraient bien leur vin quand on viendroit à la formule de exhiber. Ceste main vous gaste le nez! O quantz autres y entreront avant que cestuy en sorte! Boire a si petit gué, c'est pour rompre son poictral. Ceci s'appelle pipée à flaccons.

---

vie, tandis que l'appareil digestif introduit dans l'organisme les éléments de la nutrition. Ces parties nutritives sont absorbées par les veines et par les vaisseaux chylifères. Sans attendre les travaux du fameux anatomiste Aselli sur ces derniers vaisseaux, Rabelais savait que la nature fait deux parts des liquides absorbés par le corps humain : l'une allant *aux venes,* c'est la partie nutritive; l'autre, celle qui ne nourrira point l'individu, allant *à la pissotière.* Ici il s'agit d'un vin si bon que « la pissotière n'y aura rien ».

Plaute, ce Molière latin, que Rabelais lisait souvent et citait volontiers, fait dire à un gourmand : « Il me faut du bouillon épais, car *nolo in vesicam, quod eat in ventrem volo.* — Je ne veux pas que ce qui doit nourrir l'estomac s'en aille à la vessie. »

(27) Les liquides que nous buvons agissent mécaniquement en pénétrant dans l'estomac. Ils produisent réellement une sorte de lavage qui étend les sucs digestifs et les mélange à la masse à digérer.

(28) *Saburré* signifie, d'après Burgaud des Marets et Rathery, *lesté;* de *sabure,* gros sable dont on lestait les navires. Il est permis de se demander si cette signification est bien complète et si, en parlant d'un estomac *saburré,* Rabelais ne pensait pas à cet état particulier des voies digestives connu en pathologie sous le nom d'*état saburral,* et que l'on constate en examinant la langue. Dans l'état saburral la langue est dite chargée.

Quelle difference est entre bouteille et flaccon? Grande; car bouteille est fermée à bouchon, et flaccon à vitz. De belles. Nos peres beuvent bien et vuiderent les potz. C'est bien chiéchanté, beuvons. Voulez-vous rien mander à la rivière? Cestuy cy va laver les tripes. Je ne boy en plus qu'une esponge. Je boy comme un templier : et je *tanquam sponsus* : et moi *sicut terra sine aqua.* Un synonyme de jambon, c'est un compulsoire de beuvettes (29), c'est un poulain. Par le poulain on descend le vin en cave; par le jambon en l'estomac. Or ça à boire, boire ça. Il n'y a point charge. *Respice personam, pone pro duos : bus non est in usu.* Si je montois aussi bien comme j'avalle, je fusse pieça haut en l'air.

Ainsi se fit Jacques Cueur riche,
Ainsi profitent bois en friche;
Ainsi conquesta Bacchus l'Inde,
Ainsi philosophie Melinde.

Petite pluye abat grand vent : longues beuvettes rompent le tounoirre. Mais, si ma couille pissoit telle urine, la voudriez bien sugcer (30)?

(29) Voir note 15.

(30) Le testicule ne pisse point. Il ne fait pas partie de l'ensemble des cavités et conduits destinés à contenir l'urine et à la porter dehors. Il y a probablement ici une faute d'impression ou un *lapsus calami* de l'auteur. Rabelais qui a commenté Galien — nous publierons ces commentaires, — connaissait ses expériences sur les uretères. Il ne pouvait penser à faire passer l'urine par le scrotum, à moins que, désirant faire montre d érudition, il eût songé à la maladie appelée *hypospadias de la racine*, « hermaphrodisme mâle apparent » de quelques auteurs.

Je retiens après. Page, baille : je t'insinue ma nomination en mon tour.

Hume Guillot
Encores y en a il ou pot.

Je me porte pour appellant la soif, comme d'Abus. Page, releve mon appel en forme. Ceste roigneure ! Je soulois jadis boire tout, maintenant je n'y laisse rien. Ne nous hastons pas et amassons bien tout.

Voicy tripes de jeu, gaudebillaux d'envy, de ce fauveau à la raye noire. O, pour Dieu, estrillon le a profit de mesnage. Beuvez ou je vous... non, non, beuvez je vous en prie. Les passereaux ne mangent sinon qu'on leur tappe les queues. Je ne bois sinon qu'on me flatte.

Lagoua edatera. Il n'y a rabouilliere en tout mon corps où cestuy vin ne furette la soif. Cestuy cy me la fouette bien. Cestuy cy me la bannira du tout. Cornons icy à sons de flaccons et bouteilles, que quiconques aura perdu la soif n'ait à la chercher céans. Longs clystères de beuverie l'ont fait vuider hors le logis (31). Le

(31) Sous cette forme baroque se cache un grande vérité physiologique : on peut calmer la soif par un clystère. Les liquides injectés dans l'intestin sont absorbés en plus ou moins grande quantité et peuvent produire des effets divers selon les substances employées. Nous avons soutenu avec des lavements de lait et de bouillon, un enfant qui ne pouvait prendre aucun aliment par la bouche. On ne s'étonnera pas de lire qu'on peut désaltérer quelqu'un en lui donnant un lavement, quand on

grand Dieu fit les planetes, et nous faisons les platz-netz. J'ay la parole de Dieu en bouche : *Sitio*. La pierre dite *asbestos* (32) n'est plus inextinguible que la soif de ma paternité. L'appétit vient en mangeant (33), disoit Angeston; mais la soif s'en va en beuvant. Remède contre la soif? Il est contraire à celuy qui est contre morsure de chien : Courez tousjours après le chien, jamais ne vous mordera; beuvez tousjours avant la soif, et jamais ne vous adviendra. Je vous y prends. Je vous y resveille. Sommelier éternel, garde-nous de somme. Argus avoit cent yeulx pour voir : cent mains faut à un sommelier, comme avoit Briareus, pour infatigablement verser. Mouillons, hay, il fait beau seicher. Du blanc, verse tout, verse de par le diable : verse deçà, tout plein. La langue me pelle (34).

saura, qu'en mer, les hommes d'un équipage privé d'eau potable, n'ont qu'à se plonger, le corps entier, dans l'eau salée, pour sentir leur soif diminuer sensiblement.

(32) *Asbestos*, de α privatif et σβέννυμι j'éteins; c'est l'*amiante* ou *amianthe*, que Buffon appelait encore *asbeste*. On s'en est servi pour faire des mèches. Elle est formée de silice, de magnésie, de chaux. On en rencontre de petites quantités dans le département des Basses-Alpes. (Voir la note 511.)

(33) *Angeston* est, d'après Quitard, le nom grécisé de *Hangest*, docteur de Sorbonne. Il serait réellement le premier auteur de cet adage : « L'appétit vient en mangeant, » dont on attribue souvent la paternité au percepteur de Charles IX, Amyot.

(34) Il n'est pas nécessaire d'être médecin pour connaître cet état particulier de l'organe du goût chez les ivrognes. Le professeur Fonssagrives a étudié scientifi-

Lans tringue : A toi compaing, de hait, de hait. La, la, la, c'est morfiaillé cela. *O lacrymachristi!* c'est de la Devinière : c'est vin pineau. O le gentil vin blanc ! et par mon âme, ce n'est que vin de tafetas. Heu, heu, il est à une oreille, bien drappé et de bonne laine. Mon compagnon, courage ! Pour ce jeu nous ne volerons pas, car j'ay fait un levé. *Ex hoc in hoc.* Il n'y a point d'enchantement : chascun de vous l'a veu. Je y suis maistre passé. A brum, a brum, je suis prestre Macé. O les beuveurs ! o les altérés ! page, mon amy, emplis et icy couronne le vin, je te prie, à la cardinale, *natura abhorret vacuum* (35). Diriez-vous qu'une mousche y eust beu ? A la mode de Bretaigne. Net, net, à ce pyot. Avallez, ce sont herbes (36).

quement cet état spécial de la langue des buveurs dans son cours d'Hygiène à la Faculté de Montpellier.

(35) *Natura abhorret vacuum* : C'était la physique de l'époque, et de celle qui suivit, jusqu'à la découverte de la pression atmosphérique, entrevue par Toricelli et mise au grand jour par Blaise Pascal.

(36) C'est-à-dire : Cette boisson est salutaire, ce sont herbes médicinales, prenez, vous vous en trouverez bien ; toutes choses que l'on dit au patient qui hésite avant d'avaler une drogue.

CHAPITRE VI

Comment Gargantua nasquit en façon bien estrange.

Eux tenans ces menus propos de beuverie, Gargamelle commença se porter mal du bas (37); dont Grandgousier se leva dessus l'herbe et la reconfortoit honnestement, pensant que ce fust mal d'enfant, et luy disant qu'elle s'estoit là herbée (38) sous la saullaye, et qu'en brief elle feroit pieds neufz : parce, luy convenoit prendre courage nouveau, au nouvel advenement de son poupon; et, encores que la douleur luy fust

(37) Analogie des douleurs de l'enfantement et de celles produites par le trop-plein des intestins : dans les deux cas, vives contractions musculaires pour provoquer l'expulsion.

(38) On lit dans l'excellente édition de Burgaud des Marets et Rathery :

« *Herber* signifiait autrefois, comme aujourd'hui, étendre sur l'herbe, et de plus en maréchalerie, et probablement en médecine, soumettre à un bain de vapeur d'herbes. Ce remède était préconisé pour faire disparaître les enflures. Rabelais nous paraît jouer sur les deux sens du mot. »

Nous reproduisons ici cette annotation savante de deux critiques distingués, pour y renvoyer le lecteur qui trouverait trop de recherches dans les nôtres.

quelque peu en fascherie, toutesfois que icelle seroit briève ; et la joye, qui tost succederoit, luy tolliroit tout cest ennuy : en sorte que seulement ne luy en resteroit la souvenance. Je le prouve, disoit-il : Nostre sauveur dit, en l'évangile *Joannis, XVI* : la femme qui est à l'heure de son enfantement a tristesse ; mais, lorsqu'elle a enfanté, elle n'a souvenir aucun de son angoisse. Ha, dist-elle, vous dictes bien, et aime beaucoup mieulx ouir tels propos de l'évangile, et beaucoup mieulx m'en trouve que de ouir la vie de sainte Marguarite (39), ou quelque autre capharderie.

Courage de brebis (disoit-il), despêchez nous de cestuy cy et bien tost en faisons un autre. Ha (dist-elle), tant vous parlez à vostre aise, vous autres hommes : bien, de par Dieu, je me parforceray, puisqu'il vous plaist. Mais pleust à Dieu que vous l'eussiez coupé ? Quoi ? dist Grandgousier. Ha, dist-elle, que vous estes bon homme ! Vous l'entendez bien. Mon membre ? dist-il. Sang de les Cabres ! Si bon vous semble, faites apporter un cousteau. Ha, dist-elle, ja Dieu ne plaise ! Dieu me le pardoint, je ne le

(39) Lire aux femmes en travail d'enfant la vie de sainte Marguerite, était une *capharderie* du temps ; capharderie dont il n'y a pas lieu de s'étonner outre mesure. N'a-t-on pas vu, de nos jours, une impératrice, au moment des douleurs de l'enfantement, tenir dans la main un reliquaire fourni par l'auguste époux ! Les saints os étaient sans doute apocryphes, car l'accoucheur fut obligé d'employer le forceps. (Voir note 167.)

dis de bon cœur, et, pour ma parole, n'en faites ne plus ne moins. Mais j'auray prou d'affaires aujourd'huy, si Dieu ne me aide, et tout par vostre membre, que vous fussiez bien aise.

Courage, courage ! dist-il; ne vous souciez au reste, et laissez faire aux quatre bœufz de devant. Je m'en vais boire encores quelque veguade. Si ce pendant vous survenoit quelque mal, je me tiendray près ; huschant en paulme, je me rendray à vous.

Peu de temps après elle commença à souspirer, lamenter et crier. Soudain vindrent à tas sages femmes de tous costés. Et, la tastans par le bas, trouvèrent quelques pellauderies d'assez mauvais goust, et pensoient que ce fust l'enfant (40); mais c'estoit le fondement qui luy eschappoit (41) à la mollification du droit intestin, lequel vous appelez le boyau cullier, par trop avoir mangé des tripes, comme avons déclaré cy dessus.

Dont une horde vieille de la Compagnie, laquelle avoit réputation d'estre grande médicine, et là estoit venue de Brisepailles, d'auprès saint Genou, d'avant soixante ans luy fit un

(40) En pratiquant le *toucher*, elles trouvèrent des (textuellement) *lamelles de peau*, et crurent que c'était l'enfant. — Allusion à l'ignorance des accoucheuses du temps.

(41) Mais c'était le *rectum* qui tombait, à cause du ramollissement de cette partie droite de l'intestin (appelée *rectum* pour cette raison).

restrinctif (42) si horrible que tous ses larrys tant furent oppilés et reserrés qu'à grand peine, avec les dents, vous les eussiez eslargis; qui est chose bien horrible à penser. Mesmement que le diable, à la messe de saint Martin, escrivant le caquet de deux gualoises, à belles dents alongea bien son parchemin.

Par cest inconvénient furent au dessus relaschés les cotyledons de la matrice, par lesquelz sursaulta l'enfant, et (43) entra en la vene creuse et gravant par le diaphragme jusques au dessus des espaules, où ladite vene se part en deux, prit son chemin à gauche, et sortit par l'oreille senestre. Soudain qu'il fut né, ne cria, comme les autres enfants *mies, mies, mies,* mais à haute

(42) La chute du rectum doit être traitée par les astringents (*restrictifs*). L'abbé de Marsy a cru qu'*un restrinctif*, ou *restrictif*, était un bandage! — Après l'administration de l'astringent par la vieille horde (sale, de mauvaise vie, par opposition avec *sage-femme*) tous les *larris* (peau, chair, du celte *larna*) furent *oppilés* (bouchés, de *oppilare*) et resserrés.

Sur le sens du mot *larris,* on peut voir un passage des *Cent nouvelles nouvelles* qu'il nous est impossible de reproduire.

(43) Physiologie burlesque de la marche du fœtus. En voici le mécanisme :

L'enfant sortant de la matrice entre dans la veine cave inférieure, formée au niveau de la cinquième vertèbre lombaire par la réunion des deux iliaques. Il monte, toujours dans la veine cave inférieure, traverse le diaphragme et arrive à l'oreillette droite du cœur. De là il passe dans la veine cave supérieure. Arrivé au niveau de la première côte, toujours dans la veine cave supérieure, qui, là, est formée

voix s'escrioit : A boire, à boire, à boire ! comme invitant tout le monde à boire, si bien qu'il fut ouy de tout le pays de Beusse et de Bibarois.

Je me doubte que ne croyez asseurement ceste estrange nativité. Si ne le croyez, je ne m'en soucie, mais un homme de bien, un homme de bon sens croit tousjours ce qu'on luy dit, et qu'il trouve par escrit. Ne dit Salomon, *Proverbiorum*, XIV ? *Innocens credit omni verbo*, etc. Et saint Paul, *prim. Corinthior.*, XIII : *Charitas omnia credit*. Pourquoy ne le croiriez-vous pas ? Pour ce, dictes vous, qu'il n'y a nulle apparence. Je vous dis que, pour ceste seule cause, vous le devez croire en foy parfaicte. Car les Sorbonnistes disent que foy est argument des choses de nulle apparence.

---

par la réunion des deux sous-clavières, il prend son chemin dans la sous-clavière gauche. Parvenu à ce point, nous ne pouvons plus lui trouver une voie physiologique même baroque, nous envoyons donc brusquement le fœtus à l'oreille, où il doit avoir hâte de respirer, — et vous aussi, lecteur.

Toute femme enceinte, avait dit Pline, doit éviter avec soin de passer par-dessus des œufs de corbeau, sous peine d'*avorter par la bouche !* Après avoir lu cela, qui donc trouverait étonnant que le rieur Rabelais ait gravement donné les détails techniques d'un accouchement par l'oreille ?

— Toutes les veines du corps, excepté les veines pulmonaires, se terminent par deux troncs s'ouvrant dans l'oreillette droite du cœur. Ces deux troncs ont reçu les noms de veine cave supérieure et veine cave inférieure. On les appelait autrefois du nom commun de *veine creuse*.

Est ce contre nostre loy, nostre foy, contre raison, contre la Sainte Escriture? De ma part, je ne trouve rien escrit es Bibles Saintes qui soit contre cela. Mais, si le vouloir de Dieu tel eust été, diriez vous qu'il ne l'eust peu faire? Ha, pour grâce, n'emburelucoquez jamais vos esprits de ces vaines pensées. Car je vous dis que à Dieu rien n'est impossible. Et, s'il vouloit, les femmes auroient dorénavant ainsi leurs enfans par l'oreille. Bacchus ne fut il pas engendré par la cuisse de Jupiter? Rocquetaillade nasquit il pas du talon de sa mère? Croquemouche, de la pantoufle de sa nourrice? Minerve nasquit elle pas du cerveau par l'oreille de Jupiter? Adonis, par l'escorce d'un arbre de mirrhe? Castor et Pollux, de la cocque d'un œuf, pont et esclos par Leda? Mais vous seriez bien davantage esbahis et estonnés, si je vous exposois presentement tout le chapitre de Pline, auquel parle des enfantemens estranges (44)

(44) Il est impossible que le paragraphe que nous venons d'étudier, dans la note précédente, ne soit pas une satire de Pline l'Ancien. L'ami de Titus et de Vespasien était certes un homme avide de science, puisqu'il trouva la mort en voulant observer de trop près l'éruption du Vésuve, mais Rabelais pensait sans doute que l'auteur de l'*Histoire naturelle* en 37 livres aurait gagné à en retrancher quelques-uns.

Voici le texte de Pline auquel renvoie Rabelais. On le trouve au chapitre IV et non au chapitre III du VIIe livre; il porte pour titre : *Accouchements merveilleux.*

« Il est avéré qu'il peut naître trois enfants à la fois, témoins les Horaces et les Curiaces. Un plus grand nom-

et contre nature. Et toutesfois je ne suis point menteur tant asseuré comme il a esté. Lisez le septiesme de sa *Naturelle Histoire*, chap. III, et ne m'en tabustez plus l'entendement.

---

bre est regardé comme un prodige, excepté en Egypte, où l'eau du Nil augmente la fécondité... Trogue nous apprend qu'en Egypte les femmes mettent au monde jusqu'à sept enfants à la fois..... Quelques individus naissent avec les deux sexes... Alcippe mit au monde un éléphant, mais ce fait est un de ceux qu'on regarde comme des présages sinistres. Ce fut au commencement de la guerre des Marses qu'une esclave accoucha d'un serpent... On a l'exemple d'un enfant qui rentra aussitôt dans le ventre de sa mère, à Sagonte, l'année où cette ville fut détruite par Annibal... » (Trad. de Grandsagne.)

CHAPITRE VII

Comment le nom fut imposé à Gargantua, et comment il humoit le piot.

Ce bon homme Grandgousier, beuvant et se rigollant avec les autres, entendit le cry horrible que son filz avoit fait en entrant en lumière de ce monde, quand il brasmoit demandant : A boire, à boire, à boire! dont il dist : QUE GRAND TU AS (*supple*) le gousier (45*). Ce que oyans les assistans, dirent que vrayement il devoit avoir par ce le nom *Gargantua*, puisque telle avoit esté la première parole de son père à sa naissance, à l'imitation et exemple des anciens Hebreux. A quoy fut condescendu par iceluy, et pleut très bien à sa mère. Et, pour l'appaiser, luy donnèrent à boire à tirelarigot, et fut porté sur les fonts, et là baptisé comme est la coustume des bons chrestiens.

Et luy furent ordonnées dix et sept mille neuf cens treize vaches de Pautille et de Brehemond,

(45) Nous nous contenterons de marquer de ce signe* les passages rappelant les sciences médicales proprement dites et les sciences accessoires, quand nous jugerons qu'il est inutile et quelquefois peu convenable de les commenter.

pour l'allaicter ordinairement; car, de trouver nourrice (*) suffisante n'estoit possible en tout le pays, considéré la grande quantité de laict requis pour iceluy alimenter, combien qu'aucuns docteurs scotistes ayent affermé que sa mère l'allaicta, et qu'elle pouvait traire de ses mamelles quatorze cens deux pipes neuf potées de laict pour chascune fois. Ce que n'est vray semblable. Et a esté la proposition declarée mammalement scandaleuse, des pitoyables oreilles offensive, et sentant de loing heresie.

En cest estat passa jusques à un an et dix mois; onquel temps, par le conseil des medecins, on commença le porter (46) et fut faite une belle charrette à bœufs, par l'invention de Jean Denyau. Dedans icelle on le pourmenoit par cy par là, joyeusement: et le faisoit bon voir, car il portoit bonne troigne et avoit presque dix et huit mentons (*) et ne crioit que bien peu; mais il se conchioit à toutes heures : car il estoit merveilleusement (47) phlegmatique des fesses, tant

(46) Le médecin intervient pour savoir à quel âge il est bon de faire prendre l'air aux enfants. C'est certes bien avant vingt mois, et Rabelais se moque ici d'un préjugé, comme il le fera dans les chapitres suivants, au sujet de la mauvaise éducation de son héros.

Les enfants peuvent être portés à l'air presque aussitôt après leur naissance. Leur santé s'en trouve bien, à la condition de prendre naturellement pour eux les précautions que l'hygiène indique.

(47) Il fallait être médecin pour exprimer d'une manière plaisante aussi scientifique l'idée d'aller souvent à la

de sa complexion naturelle que de la disposition accidentale qui luy estoit advenue par trop humer de puree septembrale. Et n'en humoit goutte sans cause. Car, s'il advenoit qu'il fust despit, courroussé, fasché ou marry ; s'il trepignoit, s'il pleuroit, s'il crioit, luy apportant à boire, l'on le remettoit en nature, et soudain demeuroit quoy et joyeux. Une de ses gouvernantes m'a dit, jurant sa foy, que de ce faire il estoit tant coustumier, qu'au seul son des pinthes et flaccons il entroit en ecstase, comme s'il goustoit les joyes de paradis. En sorte qu'elles, considérans ceste complexion divine, pour le resjouir au matin, faisoient devant luy sonner des verres avec un cousteau, ou des flaccons avec leur toupon, ou des pinthes avec leur couvercle. Auquel son il s'esgayoit, il tressailloit, et luy mesme se bressoit en dodelinant de la teste, monochordisant des doigts, et baritonnant du cul (*).

---

garde-robe. La dernière partie de l'idée fait songer à la diarrhée chronique des buveurs.

Johanneau, qui a trouvé des allusions partout, est obligé de dire en cet endroit : « Nous n'avons pu découvrir si François 1er, notre Gargantua, fut sujet, dans son enfance, à se conchier » ; il ajoute bien vite : « Mais ce fut cette incommodité qui termina sa vie ». Johanneau s'est trompé ; c'est d'un autre côté que la mort vint saisir l'amant de la belle Féronnière.

CHAPITRE VIII

Comment on vestit Gargantua.

Luy estant en cest aage, son père ordonna qu'on luy fist des habillemens à sa livrée, laquelle estoit blanc et bleu. De fait, on y besoigna, et furent faits, taillés et cousus à la mode qui pour lors couroit. Par les anciennes pantarches qui sont en la Chambre des comptes, à Monsoreau, je trouve qu'il fut vestu en la façon que s'ensuit.

Pour sa chemise, furent levées neuf cens aulnes de toille de Chasteleraud, et deux cens pour les coussons en sorte de carreaux, lesquelz on mit sous les esselles. Et n'estoit point froncée; car la fronceure des chemises n'a esté inventée, sinon depuis que les lingières (*), lorsque la pointe de leur aiguille estoit rompue, ont commencé besoigner du cul.

Pour son pourpoint, furent levées huit cens treize aulnes de satin blanc; et pour les agueillettes, quinze cens neuf peaulx et demie de chiens. Lors commença le monde attacher les chausses au pourpoint, et non le pourpoint aux chausses : car c'est chose contre nature, comme amplement a declaré Ockam sur les *exponibles* de M. Haultechaussade.

Pour ses chausses, furent levées unze cens cinq aulnes et un tiers d'estamet blanc, et furent deschiquetées en forme de colonnes striées et crenelées par le derrière, afin de n'eschauffer les reins (48). Et flocquoit par dedans la deschicqueteure de damas bleu, tant que besoin estoit. Et notez qu'il avoit très belles grèves (49) et bien proportionnées au reste de sa stature.

Pour la braguette (49 *bis*), furent levées seize

(48) Les reins étant situés profondément près des vertèbres, au milieu d'un tissu cellulaire graisseux très-abondant, il n'y a pas à craindre que les chausses puissent les échauffer. L'intention de l'auteur est donc celle que nous indiquons à la note 46.

(49) Johanneau et Esmangart affirment qu'ici le mot *grève* ou *grieve* a le sens de *gras de jambe*. Grèves se disait des deux os de la jambe et de l'armure destinée à les protéger. Desperiers dit, à la nouvelle LXXIX : « De l'un de ses esclops donne un grand coup contre la *grève* de ce curé, lequel sentant une extrême douleur porta la main à sa *jambe* », et l'auteur du *Supplément du Catholicon :* « Ce bonhomme voulut me donner de son fouet sur les *grèves*. » Brantôme présente ainsi la servante d'une de ses grandes dames : « Elle luy tiroit ses chausses bien tendues et accommodoit la *grève* et mettoit proprement la jarretière » (*Dames galantes*, disc. II); un peu plus loin il présente la maîtresse « monstrant la belle *jambe* et belle *grève* ».

Par toutes les citations que nous venons de donner, on peut voir que le mot *grève*, sans avoir une signification bien précise, doit être considéré généralement comme désignant la saillie musculaire charnue appelée *mollet*.

(49 *bis*) Arrêtons-nous un instant à ce mot de *braguette* que Rabelais emploie si souvent, tant au propre qu'au figuré. La braguette, qu'on appela aussi *brayette*, *brague*, et *gaudipisse*, s'entend aujourd'hui de l'ouverture

aulnes un quartier d'iceluy mesme drap, et fut la forme d'icelle comme d'un arc boutant, bien estachée joyeusement à deux belles boucles d'or

---

qui se trouve au devant du pantalon. Au seizième siècle, ce fut d'abord une partie du harnais militaire, qui consistait en une pièce de fer destinée à protéger les organes génitaux et formait un renflement au point de jonction des deux cuissards. Cette proéminence, si singulière qu'on aurait dû à peine la supporter dans la tenue des hommes d'armes, devint bientôt un ornement général, une pièce du vêtement civil adoptée par tout le monde. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la série de figures publiées en 1565, sous le titre de *Songes drôlatiques de Pantagruel*, pour comprendre combien était hideuse cette montre, extérieure, d'une virilité presque toujours exagérée.

La forme et les dimensions de la braguette varièrent beaucoup. La plus commune fut semblable à celle que décrit en ces termes un auteur du temps :

« Les chausses-hautes estoient si joinctes qu'il n'y avoit moyen de faire des pochettes. Mais, au lieu, ils portoyent une ample et grosse braguette qui avoit deux aisles aux deux costez, qu'ils attachoyent avec des esguillettes, une de chasque costé : et en ce grand espace qui estoit entre les dittes deux esguillettes, la chemise et la braguette, ils y mettoyent leurs mouchoirs, une pomme, une orange, ou autres fruictz, leur bourse : ou s'ils se faschoient de porter des bourses, ils mettoyent leur argent dans une fente qu'ils faisoyent à l'exterieure, environ la teste et la poincte de la ditte braguette. Et n'estoit pas incivil, estant à table, de presenter les fruicts conservez quelque temps en ceste braguette, comme encore aucuns présentent des fruicts pochetez. » *(Louis Guyon, diverses leçons.)*

N'y avait-il pas là de quoi exercer la verve satirique de l'auteur de Pantagruel, de ce livre dans lequel se trouve le chapitre de *Physis* et d'*anti-Physis?* Rabelais en usa. Il en abusa même.

que prenoient deux crochets d'esmail, en un chascun desquelz estoit enchassée une grosse esmeraude de la grosseur d'une pomme d'orange. Car (ainsi que dit Orpheus, *libro De lapidibus*, et Pline, *libro ultimo*) elle a vertu erective et confortative du membre naturel (50). L'exiture de la braguette estoit à la longueur d'une canne, deschiquetée comme les chausses, avec le damas bleu flottant comme davant. Mais voyans la belle brodeure de canetille, et les plaisans entrelaz d'orfevrerie garnis de fins diamants, fins rubis, fines turquoises, fines esmeraudes, et unions (50 *bis*) persicques, vous l'eussiez comparée à une belle corne d'abondance, telle que voyez es antiquailles, et telle que donna Rhea es deux nymphes Adrastea et Ida, nourrices de Jupiter.

(*) Tousjours galante, succulente, resudante,

(50) Le jaspe vert passait pour excitant de l'organe sexuel. L'émeraude, qui a la même couleur, devait partager ses vertus. On nous étonnerait fort si on nous disait que Rabelais croyait à toutes ces propriétés.

L'émeraude est présentée comme aphrodisiaque dans les *poëmes orphiques*. Jean de Renou, *De materia medica*, lui attribue la propriété contraire. Hierosme Cardan dit qu'elle est utile à la santé de l'homme. — Pline, dans son dernier livre, ne parle pas de la vertu excitante du jaspe vert, mais il émet sur la matière tant d'opinions risquées, que Rabelais a pu, à toutes les qualités énumérées par le Buffon latin, en ajouter une, surtout quand cette addition doit porter sur une vertu confortative du laboureur de nature. — Voir note 3.

(50 *bis*) *Union*, voir note 164. — *Marranisé*, voir note 378.

tousjours verdoyante, tousjours fleurissante, tousjours fructifiante, pleine d'humeurs, pleine de fleurs, pleine de fruictz, pleine de toutes delices. J'advoue Dieu s'il ne la faisoit bon voir. Mais je vous en exposeray bien davantage au livre que j'ay fait *de la dignité des braguettes*. D'un cas vous advertis que, si elle estoit bien longue et bien ample, si estoit elle bien garnie au dedans et bien avitaillée, en rien ne ressemblant les hypocritiques braguettes d'un tas de muguetz, qui ne sont pleines que de vent, au grand interest du sexe feminin.

Pour ses souliers, furent levées quatre cens dix aulnes de velours bleu cramoysi, et furent deschiquetées à barbe d'escrevisse bien mignonnement par lignes parallèles, joinctes en cylindres uniformes. Pour la quarreleure d'iceux, furent employées unze cens peaulx de vache brune, taillées à queues de merluz.

Pour son saye, furent levées dix et huit cens aulnes de velours bleu teinct en grene, brodé à l'entour de belles vignettes, et, par le milieu, de pinthes d'argent de canetille, enchevestrées de verges d'or, avec force perles ; par ce denotant qu'il seroit un bon fessepinthe en son temps.

Sa ceinture fut de trois cens aulnes et demie de cerge de soye, moitié blanche et moitié bleue, ou je suis bien abusé.

Son espée ne fut Valentienne, ni son poignard Sarragossois : car son père hayssoit tous ces indalgos bourrachons, marranisés (50 *bis*) comme diables ; mais il eut la belle espée de bois et le

poignard de cuir bouilly, peintz et dorés comme un chascun souhaiteroit.

(*) Sa bourse fut faite de la couille d'un oriflant que lui donna her Pracontal, proconsul de Lybie.

Pour sa robe, furent levées neuf mille six cens aulnes moins deux tiers de velours bleu comme dessus, tout porfilé d'or en figure diagonale, dont, par juste perspective, issoit une couleur innomée, telle que voyez es coulz des tourterelles, qui resjouissoit merveilleusement les yeulx des spectateurs.

Pour son bonnet, furent levées trois cens deux aulnes un quart de velours blanc, et fut la forme d'iceluy large et ronde à la capacité du chef. Car (50 *ter*) son père disoit que ces bonnetz à la marrabaise, faits comme une crouste de pasté, porteraient quelque jour malencontre à leurs tonduz.

Pour son plumart, portoit une belle grande plume bleue, prise d'un onocrotal du pays de Hircanie la sauvage, bien mignonnement pendante sur l'oreille droite.

Pour son image avoit, en une plataine d'or pesant soixante et huit marcs, une figure d'esmail competent, en laquelle estoit portraict un

(50 *ter*) Rabelais proteste, au nom de l'hygiène, contre les coiffures dures et pesantes de son temps. Qu'aurait-il dit s'il avait connu notre ridicule couvre-chef en tuyau de poële qui est construit en dépit du bon sens, qui ne nous garantit de rien et dont les parois rigides impriment sur le front des sillons où germent les migraines ?

corps humain ayant deux testes, l'une virée vers l'autre, quatre bras, quatre pieds et deux culz; ainsi que dit Platon, *in Symposio*, avoir esté l'humaine nature à son commencement mystic; et, autour, estoit escrit en lettres Ioniques Η αγαπη ου ζητει τα ιαυτης.

Pour porter au col, eut une chaine d'or pesante vingt et cinq mille soixante et trois marcs d'or, faite en forme de grosses bacces, entre lesquelles estoient en œuvre gros jaspes verds, engravés et taillés en dracons, tous environnés de rayes et estincelles, comme les portoit jadis le roy Necepsos. Et descendoit jusques à la boucque du petit ventre, dont toute sa vie en eut l'émolument tel que savent les medecins Gregoys (51).

Pour ses gands, furent mises en œuvre seize peaulx de lutins, et trois de loups guarous pour la brodure d'iceux. Et de telle matière luy furent faits, par l'ordonnance des cabalistes de Sainlouaud.

Pour ses anneaux (lesquelz voulut son père qu'il portast pour renouveller le signe antique de noblesse), il eut au doigt indice de sa main gauche une escarboucle grosse comme un œuf d'autruche, enchassée en or de seraph bien mi-

(51) Malgré ce que nous avons dit dans la note précédente, nous devons avouer que Galien attribuait au jaspe vert des vertus lithontriptiques, aphrodisiaques et prolifiques. Johanneau a pourtant écrit : « Cet émolument est probablement l'embonpoint. En effet, Pline dit que la polissure de l'agate, ou jaspe, engraisse. »

gnonnement. Au doigt medical (52) d'icelle, eut un anneau fait des quatre metaulx ensemble, en la plus merveilleuse façon que jamais fust veue, sans que l'acier froissast l'or, sans que l'argent foullast le cuivre. Le tout fut fait par le capitaine Chappuys et Alcofribas, son bon facteur. Au doigt medical de la dextre eut un anneau fait en forme spirale, auquel estoient enchassés un ba-

(52) J'ai longtemps cherché quel pouvait être ce *doigt médical*. Parmi les commentateurs de Rabelais, les uns disaient : le doigt médical est le doigt du milieu ou *médius;* les autres assuraient que c'était l'annulaire (4e doigt) et expliquaient que le nom de *médical* lui serait venu de ce que les anciens médecins s'en servaient pour délayer les médicaments. Aujourd'hui, je me suis décidé à penser, comme ces derniers, que le doigt médical est bien celui que nous nommons l'*annulaire*, mais, en avouant toutefois ne pas savoir pourquoi on l'appelait ainsi : admettre que ce doigt, difficile à isoler, avait l'usage qu'on lui attribue, me semblerait chose trop risquée. Je crois que le médical et l'annulaire sont un seul et même doigt, tout simplement parce que Rabelais l'a, pour ainsi dire, expliqué lui-même, au chap. xx du livre III, dans la description d'une grimace de Nazdecabre (v. note 386) :

« Adonc Nazdecabre eleva en l'air la main dextre toute ouverte, puis mit le poulce d'icelle jusques à la première articulation, entre la tierce joincture du maistre doigt et du *doigt médical*, les resserrant assez fort autour du poulce; le reste des joinctures d'iceux retirant au poing, et droits extendant les doigts indice et petit. La main ainsi composée posa sur le nombril de Panurge, mouvant continuellement le poulce susdit, et appuyant icelle main sus les doigts petit et indice, comme sus deux jambes. »

Que le lecteur suive, sur sa main les mouvements indiqués, il verra qu'il est impossible de s'y tromper.

lay en perfection, un diamant en pointe, et une esmeraude de Physon, de prix inestimable. Car Hans Carvel, grand lapidaire du roy de Melinde, les estimoit à la valeur de soixante neuf millions huit cens nonante et quatre mille dix et huit moutons à la grand'laine : autant l'estimèrent les Fourques d'Auxbourg.

CHAPITRE IX

Les couleurs et livrée de Gargantua.

Les couleurs de Gargantua furent blanc et bleu, comme cy dessus avez peu lire. Et, par icelles, vouloit son père qu'on entendist que ce luy estoit une joye celeste. Car le blanc lui signifioit joye, plaisir, delices et resjouissance ; et le bleu, choses celestes.

J'entends bien que, lisans ces motz, vous mocquez du vieil beuveur, et reputez l'exposition des couleurs par trop indague et abhorrente : et dictes que blanc signifie foy, et bleu fermeté. Mais sans vous esmouvoir, courroucer (53), eschauffer ny alterer (car le temps est dangereux), respondez moy, si bon vous semble.

(53) Voir liv. V, chap. XVII. — L'influence sur l'économie animale des passions en général, et de la colère en particulier, avait été observée par l'auteur de Pantagruel. Cette action du moral sur le physique est produite par l'entremise du cerveau. Le docteur Ollivier d'Angers a publié une observation de mort subite survenue chez un cordonnier à la suite d'une altercation. Cherchant à dissimuler l'émotion violente qu'il venait d'éprouver après une injure grave, l'insulté se rendit à sa demeure, distante d'environ cent cinquante pas. A peine arrivé à sa porte, il tomba la face contre terre et mourut. M. Joly,

D'autre contraincte n'useray avec vous, ny autres quelz qu'ilz soient. Seulement vous diray un mot de la bouteille.

Qui vous meut? Qui vous poinct? Qui vous dit que blanc signifie foy, et bleu fermeté? Un (dictes vous) livre trepelu, qui se vend par les bisouars et porteballes, au tiltre *le Blason des couleurs*. Qui l'a faict? Quiconques il soit, en ce a esté prudent qu'il n'y a point mis son nom. Mais, au reste, je ne sçay quoy premier en lui je doibve admirer, ou son oultrecuidance, ou sa besterie.

Son oultrecuidance : qui, sans raison, sans cause et sans apparence, a osé prescrire, de son autorité privée, quelles choses seroient denotées par les couleurs : ce que est l'usance des tyrans, qui veulent leur arbitre tenir lieu de raisons, non des sages et savans, qui, par raisons manifestes, contentent les lecteurs.

Sa besterie : qui a existimé que, sans autres demonstrations et argumens valables, le monde reigleroit ses devises par ses impositions badaudes. De fait (comme dit le proverbe, à cul

dans son ouvrage sur l'*Imagination dans ses rapports avec la médecine*, cite l'exemple de l'ambassadeur Patkull, qui fut frappé de mort à la vue des roues dressées pour son supplice; il parle aussi d'individus qui ont succombé à la seule appréhension d'une opération chirurgicale. Le *Journal des médecins praticiens* cite le cas d'un homme qui mourut subitement en rencontrant un créancier qu'il ne pouvait payer. Pline nous a appris que le professeur Diodore mourut de colère pour n'avoir pu résoudre sur-le-champ un problème facile posé par Stilbon.

de foyrard tousjours abonde merde) (*), il a trouvé quelque reste de niays du temps des hauts bonnetz, lesquelz ont eu foy à ses escrits, et, selon iceux, ont taillé leurs apophthegmes et dictés, en ont enchevestré leurs mulets, vestu leurs pages, escartelé leurs chausses, brodé leurs gands, frangé leurs licts, peint leurs enseignes, composé chansons, et (que pis est) fait impostures et lasches tours clandestinement entre les pudiques matrones.

En pareilles tenebres sont compris ces glorieux de court et transporteurs de noms, lesquelz, voulans en leurs devises signifier espoir, font pourtraire une sphère; des pennes d'oiseaux pour peines; de l'ancholie (53 *bis*), pour melancholie; la lune bicorne, pour vivre en croissant; un banc rompu, pour banqueroupte; non et un halcret, pour non durhabit; un lict sans ciel, pour un licentié. Que sont homonymies tant ineptes, tant fades, tant rustiques et barbares, que l'on devroit attacher une queue de renard au collet, et faire un masque d'une bouze de vache à un chascun d'iceux qui en voudroient dorenavant user en France, après la restitution des bonnes lettres.

Par mesmes raisons (si raisons les doibs

(53 *bis*) Du temps de Rabelais l'ancholie, ou ancolie, *aquilegia vulgaris*, qu'on a appelée aussi *gants de Notre-Dame*, jouissait d'une grande réputation.

On l'ordonnait en infusion dans les maladies éruptives. Ses prétendues propriétés diaphorétiques ne sont pas démontrées.

nommer, et non resveries) ferois-je peindre un penier, denotant qu'on me fait peiner. Et un pot à moustarde, que c'est mon cœur à qui moult tarde. Et un pot à pisser, c'est un official (*). Et le fond de mes chausses, c'est un vaisseau de petz. Et ma braguette, c'est le greffe des arrestz. Et un estronc de chien, c'est un tronc de ceans, où gist l'amour de m'amye.

Bien autrement faisoient en temps jadis les sages d'Egypte, quand ilz escrivoient par lettres qu'ilz appelloient hieroglyphiques : lesquelles nul n'entendoit qui n'entendist, et un chascun entendoit qui entendist la vertu, propriété et nature des choses par icelles figurées. Desquelles Orus Apollon a en grec composé deux livres, et Polyphile, au *Songe d'amours*, en a davantage exposé. En France, vous en avez quelque transon en la devise de monsieur l'Admiral, laquelle premier porta Octavian Auguste.

Mais plus oultre ne fera voile mon esquif entre ces gouffres et gués mal plaisans. Je retourne faire scalle au port dont suis issu. Bien ay je espoir d'en escrire quelque jour plus amplement, et monstrer, tant par raisons philosophiques que par autorités receues et approuvées de toute ancienneté, quelles et quantes couleurs sont en nature, et quoy par une chascune peut estre désigné ; si Dieu me sauve le moulle du bonnet (*) ; c'est le pot au vin, comme disait ma mère grand.

CHAPITRE X

De ce qu'est signifié par les couleurs bleu et blanc.

Le blanc donc signifie joye, soulaz et liesse, et non à tort le signifie, mais à bon droit et juste tiltre. Ce que pourrez verifier, si, arriere mises vos affections, voulez entendre ce que présentement je vous exposeray.

Aristoteles dit que, supposant deux choses contraires en leur espèce, comme bien et mal, vertu et vice, froid et chauld, blanc et noir, volupté et douleur, joye et dueil, et ainsi des autres, si vous les coublez en telle façon qu'un contraire d'une espèce convienne raisonnablement à l'un contraire d'une autre, il est consequent que l'autre contraire compete avec l'autre residu. Exemple : vertu et vice sont contraires en une espèce; aussi sont bien et mal. Si l'un des contraires de la première espèce convient à l'un de la seconde, comme vertu et bien (car il est seur que vertu est bonne), ainsi feront les deux residus, qui sont mal et vice; car vice est mauvais.

Ceste regle logicale entendue, prenez ces deux contraires, joye et tristesse, puis ces deux,

blanc et noir; car ilz sont contraires physicalement. Si ainsi donc est que noir signifie dueil, à bon droit blanc signifiera joye.

Et n'est ceste signifiance par imposition humaine instituée, mais receue par consentement de tout le monde, que les philosophes nomment *jus gentium*, droit universel, valable par toutes contrées.

Comme assez savez que tous peuples, toutes nations (je excepte les antiques Syracusans et quelques Argives, qui avoient l'ame de travers), toutes langues, voulans exteriorement demonstrer leur tristesse, portent habit de noir : et tout dueil est fait par noir. Lequel consentement universel n'est fait que nature n'en donne quelque argument et raison : laquelle un chascun peut soudain par soy comprendre sans aultrement estre instruict de personne, laquelle nous appellons droit naturel.

Par le blanc, à mesmes inductions de nature, tout le monde a entendu joye, liesse, soulaz, plaisir et delectation. Au temps passé, les Thraces et Cretes signoient les jours bien fortunés et joyeux de pierres blanches; les tristes et defortunés de noires. La nuit n'est elle funeste, triste et melancholieuse (53 *ter*)? Elle est noire

(53 *ter*) « C'est avec raison que l'on a attribué à l'absence de la lumière les paroxysmes qui arrivent ordinairement dans les maladies au moment où le soleil abandonne l'horizon. » (*Rostan.*)

— « Les radiations lumineuse et chimique exercent

et obscure par privation. La clarté n'esjouit elle toute la nature? Elle est blanche plus que chose que soit. A quoy prouver je vous pourrois renvoyer au livre de Laurens Valle contre Bartole : mais le tesmoignage évangélique vous contentera. *Matth.*, XVII, est dit qu'à la transfiguration de Nostre Seigneur, *vestimenta ejus facta sunt alba sicut lux* : ses vestemens furent faits blancs comme la lumière. Par laquelle blancheur lumineuse donnoit entendre à ses trois apostres l'idée et figure des joyes eternelles. Car, par la clarté, sont tous humains esjouis. Comme vous avez le dict d'une vieille qui n'avoit dents en gueule (*); encore disoit elle : *Bona lux*. Et Thobie, *ch.* V, quand il eut perdu la veue, lorsque Raphael le salua, respondit : Quelle joye pourray je avoir, qui point ne voy la lumière du ciel? En telle couleur tesmoignèrent les anges la joye de tout l'univers à la résurrection du Sauveur, *Jean*, XX; et à son ascension, *Act.*, I. De semblable parure vit saint Jean evangeliste, *Apoc.*, IV et VII, les fideles vestus en la celeste et beatifiée Hierusalem.

Lisez les histoires antiques, tant grecques que romaines, vous trouverez que la ville de Albe (premier patron de Rome) fut et construicte et appellée à l'invention d'une truie blanche.

Vous trouverez que, si à aucun, après avoir

une action évidente sur les phénomènes d'assimilation et de désassimilation des parties du corps des animaux qu'elles atteignent. » (*Robin* et *Littré*.)

eu des ennemis victoire, estoit decreté qu'il entrast à Rome en estat triomphant, il y entroit sur un char tiré par chevaux blancs. Autant celuy qui y entroit en ovation : car, par signe ny couleur, ne pouvoient plus certainement exprimer la joye de leur venue que par la blancheur.

Vous trouverez que Periclès, duc des Atheniens, voulut celle part de ses gensdarmes esquelz par sort estoient advenues les febves blanches, passer toute la journée en joye, soulaz et repos ; ce pendant que ceux de l'autre part batailloient. Mille autres exemples et lieux à ce propos vous pourrois je exposer ; mais ce n'est icy le lieu.

Moyennant laquelle intelligence, pouvez resouldre un problème, lequel Alexandre Aphrodisé a reputé insoluble : Pourquoy le leon, qui de son seul cry et rugissement espouvante tous animaux, seulement crainct et revère le coq blanc (54) ? Car (ainsi que dit Proclus, *libro De sacrificio et magia*), c'est parce que la presence de la vertu du soleil, qui est l'organe et promp-

(54) Au cours de sa doctissime dissertation sur le blanc et sur le noir, le joyeux et hardi satirique se moque encore une fois d'un des mille préjugés de l'antiquité. Bien qu'il fasse intervenir et Proclus, le philosophe du ve siècle qui s'intitulait « le prêtre de la nature entière » et Alexandre Aphrodisée, le fameux commentateur d'Aristote, Rabelais se rit de Pline et de Lucrèce enseignant tous les deux que le lion a peur du coq. Qu'il soit blanc ou rouge, a-t-il l'air de dire, un coq épouvante si peu un lion, qu'il n'est pas rare que le lion le mange ! Eusèbe

tuaire de toute lumière terrestre et syderale, plus est symbolisante et competente au coq blanc, tant pour icelle couleur que pour sa proprieté et ordre specifique, que au leon. Plus dit, qu'en forme leonine ont esté diables souvent veus, lesquelz, à la presence d'un coq blanc, soudainement sont disparus.

C'est la cause pourquoy *Gali* (ce sont les François, ainsi appellés parce que blancs sont naturellement comme laict, que les Grecs nomment *Gala*) voluntiers portent plumes blanches sur leurs bonnetz. Car, par nature, ilz sont joyeux, candides, gracieux et bien amés; et, pour leur symbole et enseigne, ont la fleur plus que nulle autre blanche, c'est le lys. Si demandez comment, par couleur blanche, nature nous induict entendre joye et liesse, je vous responds que l'analogie et conformité est telle. Car, comme le blanc exteriorement disgrege et espart la veue, dissolvent manifestement les esprits visifz, selon l'opinion d'Aristoteles (55) en ses

Salverte, l'auteur du savant ouvrage : *Des Sciences occultes*, voit dans l'idée du chant du coq mettant le lion en fuite une allégorie signifiant : au retour du jour, qu'annonce le chant du coq, les animaux carnassiers rentrent volontiers dans leurs tanières. Il y a loin de cette explication naturelle à l'alambiquage du poëte de la nature. Si le coq, dit Lucrèce (*liv.* IV) est la terreur des lions, c'est que des membres du coq émanent des atomes qui, introduits dans l'œil du lion, piquent sa prunelle et lui causent une douleur vive à laquelle son courage ne peut résister !

(55) « La couleur verde mediocrement excite et esmeut

Problèmes et des perspectifz (et le voyez par experience, quand vous passez les monts couverts de neige, en sorte que vous plaignez de ne pouvoir bien regarder; ainsi que Xenophon escrit estre advenu à ses gens, et comme Galen (55 *bis*) expose amplement *libro* X, *De usu partium*).

Tout ainsi le cœur, par joye excellente, est interiorement espart, et pastit manifeste resolu-

l'organe de la veuë, et partant luy donne soulagement et le conforte : ce que peut faire la couleur blanche, attendu qu'elle excite, esmeut et change grandement l'organe d'icelle : à cause qu'elle tend à une plus grande violence et excellence. Car d'autant plus que l'object sensible est excellent, d'autant plus il debilite et destruict le sens. » (*Les Problèmes d'Aristote*, par Nicolas Bonfons.)

(55 *bis*) « Rappelez-vous comment une lumière vive et brillante fatigue les yeux. Peut-être ignorez-vous à quel point furent incommodés les soldats qui marchaient, sous la conduite de Xénophon, par des chemins couverts d'une neige épaisse ; car je ne serais pas étonné que vous n'ayez pas souci des écrits de cet historien. Vous ignorez également, je pense, que Denys, tyran de Syracuse, avait fait élever au-dessus de la prison et enduire de plâtre une pièce, d'ailleurs très-brillante et très-éclatante ; qu'après un long séjour au fond des cachots, il y faisait monter les prisonniers ; plongés si longtemps dans d'épaisses ténèbres et revoyant un jour brillant, ils devaient contempler la lumière avec ravissement, mais ils perdaient bientôt les yeux..... Si vous n'en croyez pas Xénophon, vous pouvez apprendre par expérience combien un voyage dans des pays de neige est pernicieux pour les yeux. » (*Galien*, *De l'Utilité des parties*, livre X, chap. III. *Traduct. Daremberg*.)

— Marjolin a cité parmi les causes de la maladie connue sous le nom d'amaurose, ou goutte sereine, la réflexion de la lumière dans les pays couverts de neige.

tion des esprits vitaux : laquelle tant peut estre accreue, que le cœur demeureroit spolié de son entretien, et par consequent seroit la vie estaincte par ceste pericharie, comme dit *Galen, lib.* XII, *Method., lib.* V, *De locis affectis,* et *lib.* II, *De Symptomaton causis* (56). Et comme estre au temps

(56) Rabelais explique comment on peut mourir de joie. Quand l'esprit est simplement content, le cœur bat avec force, la circulation du sang est plus rapide, la respiration s'accélère. Mais quand le plaisir devient extrême, quand il y a joie excessive, *péricharie*, les battements du cœur se précipitent, la respiration s'entrecoupe, les membres tremblent, le cerveau n'est plus sensible aux impressions et la mort peut survenir.

Diagoras étant déjà avancé en âge, se rendit à Olympie avec ses deux fils, Damagete et Aculisaüs. Ceux-ci, ayant été vainqueurs aux jeux, prirent leur père dans leurs bras et le portèrent au milieu de l'assemblée, qui l'accueillit par des acclamations enthousiastes ; un Spartiate qui assistait à cette scène s'écria, pour exprimer le haut degré de gloire que Diagoras avait atteint : « Meurs, Diagoras, car tu ne peux pas espérer de monter au ciel. » (*Larousse.*)

Chilon, l'un des sept sages de la Grèce, mourut de joie, dit-on, en embrassant son fils couronné aux jeux olympiques. (*Bouillet.*)

Sophocle mourut de joie en remportant le prix de la tragédie. (*Pline.*)

Denys le père trépassa, après avoir remporté le prix de la poésie, par la joie excessive qu'il en conçut. (*Diodore de Sicile.*)

Philippide, poëte comique athénien, mourut de joie en apprenant un succès dramatique. (*Larousse.*)

Philémon, qui vivait vers l'an 274 avant J.-C., mourut de rire d'avoir vu son âne manger des figues. (*Moreri.*) — Il est bon d'ajouter que Philémon avait quatre-vingt-

passé advenu tesmoignent Marc Tulle, *libro* I, *Questio. Tuscul.*, Verrius, Aristoteles, Tite-Live, après la bataille de Cannes; Pline, *libro* VII, *cap.* XXXII *et* LIII; A. Gellius, *libro* III, XV, et autres, à Diagoras Rhodien, Chilon, Sophocles, Dionys, tyran de Sicile, Philippides, Philemon, Polycrate, Philistion, M. Juventi, et autres qui moururent de joye.

Et comme dit Avicenne, *in* II, *Canone*, et *libro de Viribus cordis*, du zaphran (57), lequel tant

---

dix-neuf ans. Cet âge, mieux que la vue de l'âne, expliquerait sa mort assez naturellement.

Polycrate, ou mieux *Polycrite*, est le nom d'une femme que la joie tua, au dire d'*Aulu-Gelle*.

Le poëte *Philistion* mourut pour avoir trop ri. (*Suidas.*)

Juventi est mis pour *Juventius*. « Manius Juventius Thalva, consul, mourut en sacrifiant. » (*Pline*, Hist. nat., VII, 53-54.)

— A ces divers exemples, tirés des auteurs anciens, nous pouvons en ajouter un remarquable observé de notre temps : En 1849, un ouvrier anglais mourut de contentement en rendant à sa mère un enfant qui allait se noyer sous ses yeux.

— Voici les textes de Galien relatifs à l'action de la joie sur le cœur :

« Chez beaucoup le chagrin, la joie, la colère, provoquent une lipothymie subite. » (*Méthode thérapeutique.*)

« La mort suit toujours les dyscrasies du cœur, car si le cœur est vicié, toutes les parties du corps sont atteintes en même temps... » (*Des lieux affectés.*)

« ... La crainte, dont les effets sur le cœur sont semblables à ceux de la joie... » (*Des maladies.*)

Voir la note 123.

(57) Le safran (*zaphran*) a perdu un peu de sa vogue antique. Héliogabale en faisait mettre dans son bain, les

esjouit le cœur qu'il le despouille de vie si on en prend en dose excessive, par resolution et dilatation superflue. Icy voyez Alex. Aphrodisé, *libro primo problematum, cap.* XIX, et pour cause. Mais quoy? j'entre plus avant en ceste matière que n'establissois au commencement. Icy donc calleray mes voiles, remettant le reste au livre en ce consommé du tout. Et diray en un mot, que le bleu signifie certainement le ciel et choses celestes, par mesmes symboles que le blanc signifie joye et plaisir.

Romains en parfumaient les théâtres du temps de Lucrèce; aujourd'hui il n'est guère employé que comme emménagogue. Il entre dans la composition de l'élixir de Garus, qui est stomachique. On le met en petite quantité dans certains aliments. Pris à haute dose, il accélère la circulation du sang, détermine une congestion au cerveau et produit une sorte d'ivresse qui peut être suivie d'accidents fort graves.

Voici le texte d'Avicenne sur le safran : « CROCUS.— *Venena.* Dicitur quod tres aurei de ipso interficiunt lætificando. » (Avicennæ arabum medicorum principis ex *Gerardi Cremonensis* versione. Venetiis, MDCVIII, page 290.)

CHAPITRE XI

De l'adolescence de Gargantua.

Gargantua, depuis les trois jusques à cinq ans, fust nourry et institué en toute discipline convenente, par le commandement de son père; et celuy temps passa comme les petits enfans du pays, c'est assavoir, à boire, manger et dormir; à manger, dormir et boire; à dormir, boire et manger.

Tousjours se vaultroit par les fanges, se mascaroit le nez, se chaffouroit le visage, aculoit ses souliers, baisloit souvent aux mousches, et couroit voluntiers après les parpaillons, desquelz son père tenoit l'empire. (*) Il pissoit sur ses souliers, il chioit en sa chemise, il se mouschoit à ses manches, il morvoit dedans sa soupe, et patrouilloit par tout lieu, et beuvoit en sa pantoufle, et se frottoit ordinairement le ventre d'un panier. Ses dents aguisoit d'un sabot, ses mains lavoit de potage, se pignoit d'un goubelet, s'asseyoit entre deux selles le cul à terre, se couvroit d'un sac mouillé, beuvoit en mangeant sa soupe, mangeoit sa fouace sans pain, mordoit en riant, rioit en mordant, souvent crachoit au bassin (57 *bis*), petoit de gresse, pissoit contre le soleil, se cachoit en l'eau pour la pluye, batitto

à froid, songeoit creux, faisoit le succré, escorchoit le renard (57 *bis*), disoit la patenostre du linge, retournoit à ses moutons, tournoit les truies au foin, battoit le chien devant le lion, mettoit la charrette devant les bœufz, se grattoit où ne luy demangeoit point, tiroit les vers du nez, trop embrassoit et peu estraignoit, man-

(57 *bis*) *Cracher au bassin.* — Voir note 525.

Ecorcher le renard. — C'est là une expression que l'on rencontre souvent et chez Rabelais et chez les écrivains de son temps. Elle signifie *vomir*, il n'y a aucun doute à cet égard. Quant à son origine, elle ne nous paraît pas encore trouvée, malgré les explications de Le Duchat, que voici :

« Pour retourner un renard comme on en retourne la peau, il faudrait que la queue lui passât par la gueule. Or, comme les fusées que fait un ivrogne qui vomit ont quelque rapport avec la grosse et longue queue d'un renard, de là est venu qu'on a appelé *renarder* et *écorcher le renard* le vomir des ivrognes..... Peut-être que comme de *vulpes* nous avons fait *goupil*, de goupil sera venu *dégoïller*, qui est la même chose qu'écorcher le renard. »

Le médecin Guillaume Bunel écrivait en 1513 :

« Si la peste t'empoignasse
Escorche vite *le renard*,
Et te purge benignement
En bon conseil de ceux de l'art. »

Et Agrippa d'Aubigné, dans le *Baron de Fœneste* (triomphe de l'ignorance):

« Les triomphans font crier les pages et lacquais : Qu'il est laid ! Il a *escorché le renard !* Il a chié au lict... »

Dans le Piémont et la Provence, on dit d'une femme à la période menstruelle qu'*elle a le renard.*

En parlant de canaux, de bassins, *un renard*, dit le *Dictionnaire de Littré*, est un trou par où l'eau se perd.

geoit son pain blanc le premier, ferroit les cigalles, se chatouilloit pour se faire rire, se ruoit très-bien en cuisine, faisoit gerbe de feurre aux Dieux, faisoit chanter *Magnificat* à matines et le trouvoit bien à propos, mangeoit choux et chioit pourrée, cognoissoit mousches en laict, faisoit perdre les pieds aux mousches, ratissoit le papier, chaffouroit le parchemin, gaignoit au pied, tiroit au chevrotin, comptoit sans son hoste, bastoit les buissons sans prendre les oizillons, croyoit que nues fussent paelles d'arain et que vessies fussent lanternes ; tiroit d'un sac deux moultures, foisoit de l'asne pour avoir du bren, de son poing faisoit un maillet, prenoit les grues du premier sault, vouloit que maille à maille on fist les haubergeons, de cheval donné tousjours regardoit en la gueulle, saultoit du coq à l'asne, mettoit entre deux verdes une meure, faisoit de la terre le fossé, gardoit la lune des loups. Si les nues tomboient, esperoit prendre les alouettes toutes rousties ; faisoit de necessité vertu, faisoit de tel pain soupe, se soucioit aussi peu des raiz comme des tonduz. Tous les matins escorchoit le renard, les petits chiens de son père mangeoient en son escuelle, luy de mesmes mangeoit avec eux. Il leur mordoit les oreilles, ilz ly graphinoient le nez, il leur souffloit au cul, ilz luy leschoient les badigoinces.

Et sabez quey hillotz ? Que mau de pipe vous bire (58) ! Ce petit paillard tousjours tastonnoit

(58) *Que mau de pipe vous bire*, textuellement : Que le

ses gouvernantes cen dessus dessous, cen devant derrière, harry bourriquet : et desjà commençoit exercer sa braguette. Laquelle (*) un chascun jour ses gouvernantes ornoient de beaux boucquets, de beaux rubans, de belles fleurs, de beaux flocquars, et passoient leur temps à la faire revenir entre leurs mains, comme un magdaleon (59) d'entraict. Puis (*) s'esclaffoient de rire quand elle levoit les oreilles, comme si le jeu leur eust pleu. L'une la nommoit ma petite dille, l'autre ma pinne (59 *bis*), l'autre ma branche de coural (*), l'autre mon bondon, mon bouchon, mon vibrequin, mon possouer, ma

---

mal du tonneau vous emporte, puissiez-vous être ivre-mort.

(59) *Magdaleon*, de μαγδαλιὰ, mie de pain, médicament que l'on conserve roulé en petits cylindres, comme les emplâtres. Pour faire usage de l'emplâtre, on ramollit le magdaléon en le malaxant entre les doigts, puis on l'étend sur un morceau de peau ou de linge.

Par magdaléon d'*entraict* ou d'*entract* Rabelais a probablement voulu désigner un rouleau préparé avec des *extraits*, à moins qu'il ne s'agisse de quelque emplâtre propre à guérir l'anthrax.

(59 *bis*) *Pinne*, sur ce mot l'élégante édition de Sardou donne cette note malheureuse :

« Suivant du Cange, instrument de chirurgie pour sonder les plaies ; lat. *pinna*, plumasseau. »

— En latin, *pinna* signifie plume, aile, aube, coquillage ; en admettant qu'il signifie encore *plumasseau*, il faut reconnaître que le *plumasseau* n'est pas un instrument : c'est une pièce de pansement comme les bandes et les compresses, dont la forme n'a aucune analogie avec celle des dilles, des bondons, des bouchons, etc.

terière, ma pendilloche, mon rude esbat roide et bas, mon dressoir, ma petite andouille vermeille, ma petite couille (60) bredouille. Elle est à moy, disoit l'une. C'est la mienne, disoit l'autre. Moy (disoit l'autre) n'y auray-je rien? par ma foy je la couperay donc. Ha couper (disoit l'autre) vous luy feriez mal, madame; coupez vous la chose aux enfans? Il seroit monsieur sans queue.

Et pour s'esbattre comme les petits enfans du pays, luy firent un beau virollet des ailes d'un moulin à vent de Mirebalays.

(60) « Autrefois le mot couille n'était pas obscène. On le lit au feuillet 43, b. du *Roman de la rose.* » (*Leduchat.*) Voir note 108, 113, etc.

Rabelais se sert volontiers de termes techniques touchant à la médecine, il en est prodigue quand il s'agit des organes de la génération. Le professeur Malgaigne, qui fut le médecin le plus érudit de son temps, préférait le terme employé ici par son vieux confrère à celui de *testicule*, qu'il trouvait absurde.

CHAPITRE XII

Des chevaux factices de Gargantua.

Puis, afin que toute sa vie fust bon chevaucheur, l'on luy fit un beau grand cheval de bois, lequel il faisoit penader, saulter, voltiger, ruer et danser tout ensemble ; aller le pas, le trot, l'entrepas, le galop, les ambles, le hobin, le traquenard, le camelin et l'onagrier. Et luy faisoit changer de poil, comme font les moines de Courtibaux, selon les festes; de bailbrun, d'alezan, de gris pommelé, de poil de rat, de cerf, de rouen, de vache, de zencle, de pecile, de pye, de leuce.

Luy mesme, d'une grosse traine fit un cheval pour la chasse ; un autre d'un fust de pressoir, à tous les jours : et d'un grand chesne, une mule avec la housse, pour la chambre. Encores en eut il dix ou douze à relais, et sept pour la poste : et tous mettoit coucher auprès de soy.

Un jour, le seigneur de Painensac visita son père en gros train et apparat, auquel jour l'estoient semblablement venus voir le duc de Francrepas et le comte de Mouillevent. Par ma foy, le logis fut un peu estroict pour tant de gens, et singulierement les estables : donc le

maistre d'hostel et fourrier dudit seigneur de Painensac, pour savoir si ailleurs en la maison estoient estables vaques, s'adressèrent à Gargantua jeune garsonnet, luy demandans secrettement où estoient les estables des grands chevaux, pensans que voluntiers les enfants decellent tout.

Lors il les mena par les grands degrés du chasteau, passant par la seconde salle en une grande galerie, par laquelle entrèrent en une grosse tour, et, eux montans par d'autres degrés, dist le fourrier au maistre d'hostel : Cest enfant nous abuse, car les estables ne sont jamais au haut de la maison. C'est, dit le maistre d'hostel, mal entendu à vous : car je sçay des lieux à Lyon, à la Basmette, à Chaisnon et ailleurs, où les estables sont au plus haut du logis : ainsi peut estre que derrière y a issue au montouer. Mais je le demanderay plus asseurement. Lors demanda à Gargantua : Mon petit mignon, où nous menez vous ? A l'estable, dist il, de mes grands chevaux. Nous y sommes tantost, montons seulement ces eschallons.

Puis, les passant par une autre grande salle, les mena en sa chambre, et, retirant la porte, Voicy dist il, les estables que demandez : voilà mon genest, voilà mon guildin, mon lavedan, mon traquenard, et les chargeant d'un gros levier. Je vous donne, dist il, ce phryzon ; je l'ay eu de Francfort, mais il sera vostre ; il est bon petit chevallet, et de grand peine : avec un tiercelet d'autour vous voilà roy des perdrix et lievres pour tout cest hyver. Par saint Jean, dirent ilz, nous en sommes

bien ; à ceste heure avons nous le moine. Je le vous nye, dist-il : il ne fut trois jours à ceans. Devinez icy duquel des deux ilz avoient plus matière, ou de soy cacher pour leur honte, ou de rire pour le passetemps.

Eux en ce pas descendens, tout confus, il demanda : Voulez vous une aubeliere ? Qu'est-ce ? dirent ilz. Ce sont, respondit il, cinq estroncs pour vous faire une museliere. Pour ce jour d'huy, dit le maistre d'hostel, si nous sommes roustis, ja au feu ne bruslerons, car nous sommes lardés à point en mon advis. O petit mignon, tu nous as baillé foin en corne : je te verray quelque jour pape. Je l'entends, dist il, ainsi : Mais lors vous serez papillon, et le gentil papeguay sera un papelard tout fait. Voire, voire, dist le fourrier.

Mais (*), dist Gargantua, devinez combien y a de points d'agueille en la chemise de ma mère ? Seize, dist le fourrier. Vous, dist Gargantua, ne dictes l'évangile: car il y en a sens devant et sens derriere, et les comptastes trop mal. Quand ? dist le fourrier. Alors, dist Gargantua, qu'on fit de vostre nez une dille pour tirer un muy de merde, et de vostre gorge un entonnoir pour la mettre en autre vaisseau, car les fonds estoient esventés. Corps Dieu, dist le maistre d'hostel, nous avons trouvé un causeur. Monsieur le jaseur, Dieu vous gard de mal, tant vous avez la bouche fraische (60 *bis*).

(60 *bis*) On dit d'un cheval qui bave qu'il a la bouche

Ainsi descendens à grand haste, sous l'arceau des degrés laisserent tomber le gros levier qu'il leur avoit chargé. Dont dist Gargantua : Que diante ! vous estes mauvais chevaucheurs. Vostre courtaut vous fault au besoing. S'il vous falloit aller d'icy à Cahusac, qu'aimeriez mieulz, ou chevaucher un oison, ou mener une truie en laisse ? J'aimerois mieulx boire, dist le fourrier. Et, ce disant, entrèrent en la salle basse, où estoit toute la brigade, et, racontans ceste nouvelle histoire, les firent rire comme un tas de mousches.

---

fraîche. Jouant sur ce terme, les visiteurs disent au jeune Gargantua qu'il est un bavard.

CHAPITRE XIII

Comment Grandgousier cogneut l'esprit merveilleux de Gargantua à l'invention d'un torchecul.

Sus (61) la fin de la quinte année, Grandgousier, retournant de la defaicte des Canarriens, visita son fils Gargantua. Là fut resjoui, comme un tel père pouvoit estre, voyant un sien tel enfant. Et le baisant et accollant, l'interrogeoit de petits propos pueriles en diverses sortes. Et beut d'autant

(61) Chapitre fort sale, rempli de détails sur les sensations diverses produites au rectum par une série d'objets bizarres. Les détails médicaux et les termes techniques abondent dans ce morceau, qui est ainsi apprécié par Esmangart et Johanneau :

« Dans ce chapitre, l'auteur fait faire au vrai Gargantua (François Ier) l'aveu du grand nombre de ses maîtresses, et de la première maladie galante que lui communiqua une belle Vasconnoise, lorsqu'il n'avait encore que dix-huit ans. Gargantua nous semble en faire clairement l'aveu en disant : « Une autre fois me torchai des « aureillettes de satin cramoisi d'une dame..... »

— C'est probablement pour avoir fait sa lecture favorite du chapitre XIII qu'un maniaque, cité par Feuillet de Conches (*Causeries d'un curieux*, tome II, page 349), a eu l'étrange idée de collectionner, en guise d'autographes *dorés*, des papiers... abandonnés.

avec luy et ses gouvernantes, esquelles par grand soing demandoit, entre autres cas, si elles l'avoient tenu blanc et net. A ce Gargantua fit response qu'il y avoit donné tel ordre qu'en tout le pays n'estoit garçon plus net que luy.

Comment cela? dist Grandgousier. J'ay, respondit Gargantua, par longue et curieuse expérience, inventé un (61 *bis*) moyen de me torcher

(61 *bis*) La réimpression d'un chapitre tel que celui-ci nécessite quelques réflexions. On les a faites avant nous. Les voici, en excellents termes, telles qu'elles sont présentées aux lecteurs de la belle édition de *Rabelais* publiée à *San Remo par M. A. L. Sardou* :

« Voici l'un des chapitres qui choquent le plus notre pruderie moderne, et qui cependant, à l'époque où écrivait l'auteur, avaient tout simplement le privilége d'exciter la grosse gaieté de nos pères. C'est que les mœurs de ce temps étaient fort différentes des nôtres. Est-il besoin de faire remarquer que le langage des seigneurs et même des dames de la cour scandaliserait aujourd'hui les oreilles les moins délicates? C'est là un fait attesté par un grand nombre d'ouvrages publiés dans le courant du XVIe siècle, et entre autres par l'*Heptameron* de la reine de Navarre, sœur de François Ier. Michel de Montaigne, conseiller au parlement de Bordeaux, maire de cette ville, gentilhomme de la chambre du roi, grave philosophe, moraliste austère et homme du meilleur monde, imprimait en 1588, trente ans après la mort de Rabelais, des phrases comme celles-ci : « N'eussent les suivans non plus de droicts et de nerfs et de suc au despucelage de leurs femmes, etc..... Au plus eslevé throsne du monde, si ne sommes-nous assis que sur nostre cul » (*Essais*, liv. III, chap. XIII, à la fin). Ne l'oublions pas, d'ailleurs, grâce à des joyeusetés du genre ordurier, Rabelais a pu dire impunément de grandes vérités, attaquer avec vi-

le cul, le plus royal, le plus seigneurial, le plus excellent, le plus expédient que jamais fust veu. Quel ? dist Grandgousier. Comme vous le raconteray, dist Gargantua, presentement.

Je me torchay une fois (*) d'un cachelet de velours d'une damoiselle, et le trouvay bon; car la mollice de la soye me causoit au fondement une volupté bien grande.

Une autre fois, d'un chaperon d'icelle, et fut de mesmes.

Une autre fois d'un cachecoul; une autre fois des oreillettes de satin cramoysi: mais la dorure d'un tas de spheres de merde qui y estoient, m'escorcherent tout le derriere. Que le feu Saint Antoine (62) arde le boyau cul-

---

gueur d'énormes abus et combattre vaillamment en faveur de la raison, de la justice et de l'humanité ; c'est là son excuse, si tant est qu'il en ait besoin. Ajoutons que quelques commentateurs voient dans ce chapitre une satire du peu d'égards que François Ier avait pour les priviléges des villes et des provinces. »

(62) Un ordre religieux, fondé en 1070 à Saint-Didier (Isère), où l'on conservait des reliques de saint Antoine, vouait ses membres aux soins à donner aux malheureux atteints du *feu sacré* ou *feu Saint-Antoine*. Cette maladie, appelée aussi *mal des ardents*, sévissait épidémiquement au moyen âge. C'était une sorte d'érysipèle gangréneux qui fit de grands ravages. Elle donna naissance à une imprécation fort usitée. Dans les *Cent nouvelles nouvelles*, on lit :

« *Le feu de saint Anthoine* l'arde quand oncques je l'accointay » (XXXIII); et dans Marot :

« Le *feu saint Antoine* vous arde ! » (*Marot à Sagon.*)

Voir les notes 68, 107, 169, 219, 223.

lier (62 *bis*) de l'orfevre qui les fit et de la damoiselle qui les portoit! Ce mal passa, me torchant d'un bonnet de page, bien emplumé à la suisse.

Puis, fiantant derriere un buisson, trouvay un chat de mars (63); mais ses gryphes m'exulcèrerent tout le perinée. De ce me guéris au lendemain, me torchant des gands de ma mere, bien parfumés de maujoin (63 *bis*).

Puis me torchay de saulge, de fenoil, de aneth, de marjolaine, de roses, de feuilles de

---

D'après Charles Labitte, le savant commentateur de la *Satire Ménippée*, les malades atteints du feu saint Antoine étaient enfermés dans des maladreries spéciales, sur les murailles desquelles on peignait extérieurement *des flammes*.

(62 *bis*) Voir notes 21, 41, 108.

(63) Un *chat de mars* c'est une martre.

L'ulcération est une plaie avec perte de substance, l'*exulcération* en est le premier degré : c'est, à proprement parler, une plaie légère et superficielle, n'ayant de l'ulcère que le nom et telle que peut la produire la griffe d'un petit carnassier.

— Par *périnée* on entend l'espace compris entre les parties génitales et l'anus.

— Le *chat de mars*, dont il est ici question, désignerait, d'après Esmangart et Johanneau, une des maîtresses de François Ier : ses égratignures représenteraient les accidents syphilitiques du trop galant monarque. De Marsy ajoute que l'endroit où les griffes ont fait une marque est bien précisé avec intention, car il est certain, dit-il, que François Ier eut, *au périnée*, un ulcère que tout l'art des chirurgiens ne put guérir et qui, à la fin, le conduisit au tombeau.

(63 *bis*) *Maujoin*, benjoin. V. note 477.

courles, de choux, de bettes, de pampre, de guymauves, de verbasce, qui est escarlatte de cul; de lactues, de feuilles d'espinards (64). Le tout me fit grand bien à ma jambe (65); de mercuriale, de persiguière, d'orties, et de consolde (66); mais j'en eus la cacquesangue de

(64) Toutes ces plantes étaient employées en médecine du temps de Rabelais ; quelques-unes le sont encore. La *sauge* est tonique ; le *fenouil*, diurétique ; l'*aneth*, carminatif; la *marjolaine*, stimulante et sternutatoire ; la *rose*, astringente ; la *courge*, lénitive; le *chou*, préconisé contre les inflammations chroniques du poumon; la *bette*, d'un usage populaire pour le pansement des vésicatoires; la *vigne*, vulnéraire; la molène, ou bouillon blanc, *verbascum*, *thapsus*, pectorale, et béchique ; la *laitue*, légèrement soporifique; l'*épinard*, laxatif.

Pour la parenthèse relative au *verbascum*, nous ne la comprenons guère. Les feuilles du bouillon blanc sont employées, avec beaucoup d'avantage, dans les douleurs du fondement causées par le gonflement et l'irritation des hémorrhoïdes. Cela peut mettre sur la voie, mais n'explique pas le mot « escarlate », que Le Duchat n'a pas hésité à expliquer. Dans l'édition de Sardou, il est dit que le bouillon blanc rougit par son âpreté les parties du corps qu'on en frotte.

(65) Voir note 113.

(66) Rabelais continue l'énumération des plantes médicinales si mal employées par le petit Gargantua : la *mercuriale* (*mercuralis annua*) sert à préparer un médicament purgatif appelé miel mercurial ; la *persiguière*, ou renouée (*Polygonum Persicaria*) passe pour vulnéraire; l'*ortie* (*urtica urens*) a été employée quelquefois pour produire la rubéfaction, — c'est elle qui a amené le flux de sang que l'auteur appelle *cacquesangue* (voir note 169); la *consoude* (*consolida symphitum*) a une racine astringente.

Lombard. Dont fus guery me torchant de ma braguette.

Puis me torchay aux linceulx, à la couverture, aux rideaux, d'un coissin, d'un tapis, d'un verd, d'une nappe, d'une serviette, d'un mouschenez, d'un peignouoir. En tout je trouvay de plaisir plus que n'ont les roigneux quand on les estrille (67).

Voire, mais, dist Grandgousier, lequel torchecul trouvas tu meilleur ? J'y estois, dist Gargantua, et bien tost en sçaurez le *tu autem*. Je me torchay de foin, de paille, de bauduffe, de bourre, de laine, de papier : mais . .

Tousjours laisse aux couillons esmorche
Qui son hord cul de papier torche.

Quoy, dist Grandgousier, mon petit couillon, as tu pris au pot, veu que tu rimes desja ? Oui dea, respondit Gargantua, mon roy, je rime tant et plus, et, en rimant souvent m'enrime (*). Escoutez ce que dit nostre retraict aux fianteurs :

Chiart,
Foirart,
Petart,
Brenous,
Ton lard,
Chappart
S'espart

(67) L'auteur veut parler ici de la sensation peu agréable qu'éprouvent les galeux quand on les frictionne vigoureusement avec des pommades antipsoriques.

Sus nous.
Hordous,
Merdous,
Esgous
Le feu de Saint Antoine t'ard (68),
Si tous
Tes trous
Esclous
Tu ne te torche avant ton départ.

En voulez vous d'avantage? Ouy dea, respondit Grandgousier.

Adonc, dist Gargantua :

RONDEAU

(*) En chiant, l'autre hier senty
La Gabelle qu'à mon cul doibs;
L'odeur fut autre que cuidois:
J'en fus du tout empuanty.
O! si quelqu'un eut consenty
M'amener une qu'attendois,
En chiant!

(68) Voir notes 62, 107, 169. — « Un soldat sortant d'une maladie et d'une grande fiebvre chaude estant allé à l'église pour remercier Dieu de sa guerison il dit et salua ainsi : *Beso las manos, senor Jesus, y tambien avos san Pablo y san Pedro*, et se tournant vers *sainct Antoyne* peint avec sa grande barbe blanche, il dit : *Y no a vos, barba blanca, que tan mal su fuego, me trato, y me quemo en mis calenturas.* » (Brantôme, *Sermens espagnols*.)

Ce soldat, qui ne voulait pas remercier la barbe blanche de saint Antoine dont le feu l'avait tant brûlé pendant sa fièvre, prouve que le *feu saint Antoine* ne se disait pas seulement de l'érysipèle aux jambes, mais de toute maladie dans laquelle la température du corps se trouvait augmentée.

Car je lui eusse assimenty
Son trou d'urine à mon lourdoys,
Ce pendant qu'eust avec ses doigts
Mon trou de merde garanty,
En chiant.

Or dictes maintenant que je n'y sçay rien. Par la merde, je ne les ay fait mie. Mais, les oyans reciter à dame grand que voyez cy, les ay retenu en la gibbessiere de ma mémoire.

Retournons, dist Grandgousier, à nostre propos. Quel? dist Gargantua, chier? Non, dist Grandgousier, torcher le cul. Mais, dist Gargantua, voulez vous payer un bussart de vin breton, si je vous fais quinault en ce propos? Ouy vrayement, dist Grandgousier. — Il n'est, dist Gargantua, point besoing torcher cul, sinon qu'il y ait ordure. Ordure n'y peut estre si on n'a chié : chier donc nous fault davant que le cul torcher. O ! dist Grandgousier que tu as bon sens, petit garsonnet ! Ces premiers jours je te feray passer docteur en sorbonne, par Dieu, car tu as de raison plus que d'aage. Or poursuis ce propos torcheculatif, je t'en prie. Et, par ma barbe, pour un bussart tu auras soixante pipes, j'entends de ce bon vin breton lequel point ne croist en Bretaigne, mais en ce bon pays de Verron.

Je me torchay après, dist Gargantua, d'un couvrechief, d'un oreiller, d'une pantouffle, d'une gibbessiere, d'un panier, mais o le malplaisant torchecul ! puis d'un chappeau. Et notez que, des chappeaux, les uns sont ras, les

autres à poil, les autres veloutés, les autres taffetassés, les autres satinizés. Le meilleur de tous est celuy de poil ; car il fait très bonne abtersion de la matière fecale (*).

Puis me torchay d'une poulle, d'un coq, d'un poullet, de la peau d'un veau, d'un lievre, d'un pigeon, d'un cormoran, d'un sac d'advocat, d'une barbute, d'une coyphe, d'un leurre. Mais, concluant, je dis et maintiens qu'il n'y a tel torchecul que d'un oizon bien dumeté, pourveu qu'on luy tienne la teste entre les jambes. Et m'en croyez sus mon honneur. Car vous sentez au trou du cul une volupté mirifique, tant par la douceur d'iceluy dumet que par la chaleur temperée de l'oizon, laquelle facilement est communiquée (*) au boyau culier et autres intestins, jusques à venir à la région du cœur et du cerveau.

Et ne pensez pas que la béatitude des héroes et semidieux, qui sont par les Champs Elysiens soit en leur asphodèle ou ambroisie ou nectar, comme disent les vieilles icy. Elle est, selon mon opinion, en ce qu'ilz se torchent le cul d'un oizon. Et telle est l'opinion de maistre Jean d'Escosse.

CHAPITRE XIV

Comment Gargantua fut institué par un sophiste en lettres latines.

Ces propos entenduz, le bonhomme Grandgousier fut ravy en admiration, considerant le haut sens et merveilleux entendement de son fils Gargantua. Et dist à ses gouvernantes : Philippe, roi de Macedoine, cogneut le bon sens de son fils Alexandre, à manier dextrement un cheval. Car ledict cheval estoit si terrible et effrené que nul ne osoit monter dessus, parce qu'à tous ses chevaulcheurs il bailloit la saccade, à l'un rompant le cou, à l'autre les jambes, à l'autre la cervelle, à l'autre les mandibules (68 *bis*). Ce que considerant Alexandre en l'hippodrome (qui estoit le lieu où l'on promenoit et voltigeoit les chevaulx) advisa que la fureur du cheval ne venoit que de frayeur qu'il prenoit à son ombre. Dont, montant dessus, le fit courir encontre le soleil, si que l'ombre tomboit par derrière; et, par ce moyen, rendit le cheval doux à son vouloir. A quoi cogneut son père le divin entende-

(68 *bis*) Accumulation de détails techniques venant naturellement dans l'esprit d'un auteur médecin.

ment qui en luy estoit et le fit très bien endoctriner par Aristoteles, qui pour lors estoit estimé sus tous philosophes de Grèce.

Mais je vous dis qu'en ce seul propos que j'ay presentement devant vous tenu à mon filz Gargantua, je cognois que son entendement participe de quelque divinité, tant je le voy agu, subtil, profond et serain. Et parviendra a degré souverain de sapience, s'il est bien institué. Par ainsi, je veulx le bailler à quelque homme savant, pour l'endoctriner selon sa capacité, et n'y veulx rien espargner.

De faict, l'on luy enseigna un grand docteur en theologie, nommé maistre Thubal Oloferne, qui luy apprit sa charte, si bien qu'il la disoit par cœur au rebours; et y fut cinq ans et trois mois: puis luy leut le Donat, le Facet, Theodolet et *Alanus in Parabolis*, et y fut treize ans six mois et deux sepmaines.

Mais notez que, ce pendant, il luy apprenoit à escrire gothiquement, et escrivoit tous ses livres; car l'art d'impression n'estoit encores en usage.

Et portoit ordinairement un gros escritoire, pesant plus de sept mille quintaulx, duquel le galimart estoit aussi gros et grand que les gros pilliers d'Enay; et le cornet y pendoit à grosses chaines de fer, à la capacité d'un tonneau de marchandise.

Puis luy leut *de modis significandi*, avec les commentz de Hurtebise, de Fasquin, de Tropditeux, de Gualehaut, de Jehan le Veau, de Billonio, Brelinguandus, et un tas d'autres. Et y

fust plus de dix huit ans et unze mois. Et le sceut si bien qu'au coupelaud (69) il le rendoit par cœur à revers. Et prouvoit sus ses doigts, à sa mère, que *de modis significandi non erat scientia.*

Puis luy leut le *compost*, où il fut bien seize ans et deux mois, lors que son dit precepteur mourut :

Et fut l'an mil quatre cens vingt
De la verole qui luy vint (70).

---

(69) *Au coupelaud* signifie : à l'examen, à la sabbatine. Coupelaud vient de *coupelle*. La coupelle est un petit vase fait d'os calcinés servant à connaître le titre d'un ouvrage d'argent.

(70) La vérole est la maladie favorite de Rabelais; on la rencontre souvent au cours de son livre. Les deux vers cités sont de Clément Marot ; ils sont extraits de l'épitaphe d'un moine d'Orléans, nommé Levêque, et non point de l'Evêque d'Orléans, comme cela a été dit. La voici :

✠

Cy gist, repose et dort léans
Le feu evesque d'Orléans :
J'entens l'évesque en son surnom
Et Frère Jean en propre nom
Qui mourut l'an *cinq* cent et vingt
De la verole qui luy vint !

Cette citation, modifiée quant au chiffre, n'est pas faite sans intention. Elle montre que Rabelais admettait l'existence de la verole en l'an 1420, malgré l'opinion qui la faisait venir d'Amérique, apportée par l'équipage de Christophe Colomb, en 1495.

Rabelais pensait-il que cette maladie a existé de tout

tibus cardinalibus, Passavantus *cum commento*, et *Dormi secure*, pour les festes; et quelques autres de semblable farine, à la lecture desquelz il devint aussi sage qu'onques puis ne fourneasmes nous.

Après, en eut un autre vieux tousseux (71) nommé maistre Jobelin Bridé, qui luy leut Hugotio, Hebrard Grecisme, le Doctrinal, les Pars, le *Quid est*, le *supplementum*, Marmotret *de moribus in mensa servandis*, Seneca *de quatuor virtu-*

---

temps? nous le croirions d'autant plus volontiers qu'aujourd'hui cette opinion est admise. Voici comment s'exprime à ce sujet le Dr Lancereaux, un savant fort expert en la matière:

« Depuis les temps les plus anciens on a connu la plupart des manifestations à la réunion desquelles nous appliquons la dénomination de syphilis, une seule chose a manqué aux premiers observateurs, qui est la connaissance synthétique de cette maladie; aussi les accidents qui s'y rattachent sont-ils, les uns, décrits séparément dans le chapitre consacré aux ulcères des parties génitales; les autres, confondus et relégués dans le domaine des maladies ordinaires de l'époque et de la lèpre en particulier. Il a fallu la grande épidémie du xve siècle pour montrer la relation qui unit l'accident primitif aux accidents secondaires et tertiaires. » (*Traité de la syphilis*, Paris, 1866.)

(71) Le catarrhe bronchique est une maladie très-commune chez les vieillards, d'où l'épithète de *tousseux* donnée au précepteur stupide de Gargantua.

CHAPITRE XV

Comment Gargantua fut mis sous autres pedagogues.

Atant son père apperceut que vrayement il estudioit tres bien et y mettoit tout son temps; toutesfois qu'en rien ne profitoit, et, qui pis est, en devenoit fou (*), niays, tout resveux et rassoté. De quoy se complaignant à Don Philippe des Marays, viceroy de Papeligosse, entendit que mieulx luy vaudroit rien n'apprendre, que telz livres, sous telz precepteurs, apprendre. Car leur savoir n'estoit que besterie; et leur sapience n'estoit que moufles, abastardissant les bons et nobles esprits, et corrompant toute fleur de jeunesse. Et qu'ainsi soit, prenez, dist il, quelqu'un de ces jeunes gens du temps présent, qui ait seulement estudié deux ans : en cas qu'il n'ait meilleur jugement, meilleures paroles, meilleur propos que vostre filz, et meilleur entretien et honnesteté entre le monde, reputez moy à jamais un taille bacon de la Brene. Ce que à Grandgousier pleut tres bien et commanda qu'ainsi fust fait.

Au soir, en soupant, ledit des Marays introduict un sien jeune page de Villegougis, nommé

Eudemon, tant bien testonné, tant bien tiré, tant bien espousseté, tant honneste en son maintien, que trop mieulx ressembloit quelque petit angelot qu'un homme. Puis dist à Grandgousier : voyez vous ce jeune enfant ? il n'a encores seize ans ; voyons, si bon vous semble, quelle différence y a entre le savoir de vos resveurs mateologiens du temps jadis et les jeunes gens de maintenant.

L'essay pleut à Grandgousier et commanda que le page proposast. Alors Eudemon, demandant congé de ce faire au viceroy son maistre, le bonnet au poing, la face ouverte, la bouche vermeille (*), les yeulx asseurés et le regard assis sur Gargantua, avec modestie juvenile, se tint sur ses pieds, et commença le louer et magnifier, premièrement de sa vertu et bonnes mœurs, secondement de son savoir, tiercement de sa noblesse, quartement de sa beauté corporelle. Et, pour le quint, doucement l'exhortoit à reverer son père en toute observance, lequel tant s'estudioit à bien le faire instruire ; en fin le prioit qu'il le voulsit retenir pour le moindre de ses serviteurs. Car autre don pour le present ne requeroit des cieulx, sinon qu'il luy fust fait grace de luy complaire en quelque service agréable.

Le tout fut par iceluy proferé avec gestes tant propres, prononciation tant distincte, voix tant eloquente, et langage tant orné et bien latin, que mieulx ressembloit un Gracchus, un Ciceron ou un Emilius du temps passé, qu'un iouvenceau

de ce siecle. Mais toute la contenance de Gargantua fut qu'il se prit à pleurer comme une vache, et se cachoit le visage de son bonnet, et ne fust possible de tirer de luy une parole, non plus qu'un pet d'un asne mort (71 *bis*).

Dont son père fut tant courroussé qu'il voulut occire maistre Jobelin. Mais ledit Des Marays l'engarda par belle remonstrance qu'il luy fit; en maniere que fust son ire moderée. Puis commanda qu'il fust payé de ses gages, et qu'on le fist bien chopiner theologalement; ce fait, qu'il allast à tous les diables. Au moins, disoit il, pour le jourd'hui ne constera il gueres à son hoste, si d'adventure il mouroit ainsi saoul comme un Anglais.

Maistre Jobelin party de la maison, consulta Grandgousier avec le viceroy quel precepteur l'on lui pourroit bailler, et fust advisé entre eux qu'à cest office seroit mis Ponocrates, pedagogue de Eudemon; et que tous ensemble iroient à Paris, pour cognoistre quel estoit l'estude des jouvenceaux de France pour iceluy temps.

(71 *bis*) Allusion au proverbe provençal « Cu es mouar petiè plus ». — « On dit d'une chose qu'on méprise qu'elle ne vaut pas le pet d'un âne mort ». (J. Panckoucke, *Dict. des proverbes françois.*)

CHAPITRE XVI

Comment Gargantua fut envoyé à Paris, et de l'énorme jument qui le porta, et comment elle desfit les mouches bovines de la Beauce.

En ceste mesme saison, Fayoles, quart roy de Numidie, envoya du pays d'Africque à Grandgousier une jument (72) la plus énorme et la plus grande que fust onques veue, et la plus monstrueuse (comme assez savez que Africque ap-

(72) Rabelais n'a pas grand respect pour les maîtres de l'antiquité; nous l'avons vu, au chapitre III, dire librement sa pensée sur les idées des anciens en matière de parturition; nous allons constater ici qu'il n'est pas moins irrévérencieux quand il s'agit des descriptions fantastiques dont l'histoire naturelle de Pline est si prodigue. Au XVIe siècle, il se trouvait encore des savants pour professer et des auditeurs pour écouter des dissertations sur le sphynx, la licorne, les satyres et autres hydres de la science. A ce public et à ces professeurs Rabelais présente sa jument et dit: Admirez ma monstrueuse bête, elle est aussi merveilleuse que tous vos animaux merveilleux, y compris les béliers dont il faut voiturer l'arrière-train, bien qu'Hérodote ait écrit: les bergers arabes font comme de petits charriots où ils mettent la queue de leurs moutons et les moutons les traînent.

D'après Bouillet, Rabelais aurait eu tort de nier l'existence de ces moutons à grande queue. Il existerait réelle-

porte tous jours quelque chose de nouveau) : car elle estoit grande comme six oriflans et avoit les pieds fendus en doigts, comme le cheval de Jules Cesar, les oreilles ainsi pendantes comme les chevres de Languedoc, et une petite corne au cul. Au reste, avoit poil d'alezan toustade, entreillizé de grises pommelettes. Mais sus tout avoit la queue horrible. Car elle estoit, poy plus poy moins, grosse comme la pile saint Mars auprès de Langes, et ainsi carrée, avec les brancars ny plus ny moins ennicrochés que sont les espicz au bled.

Si de ce vous esmerveillez (72, 72 *bis*) esmerveillez vous d'avantage de la queue des beliers de Scythie, que pesoit plus de trente livres ; et des moutons de Surie, esquelz fault (si Tenaud dit vray) affuster une charrette au cul, pour la porter tant elle est longue et pesante. Vous ne l'avez (*) pas telle, vous autres paillards de plat

---

ment, dans le Turkestan, une singulière espèce de mammifères ruminants encornés dont la queue, grossie par le développement du tissu graisseux, peut gêner l'animal dans sa marche et peser jusqu'à 15 kilogrammes. L'auteur du *Dictionnaire d'histoire et de géographie* est un savant qu'on peut croire sur parole, mais je voudrais bien savoir s'il a fait lui-même le voyage du Turkestan.

Marco Polo avait, disait-il, rencontré en Asie des moutons de la taille d'un âne, dont la queue pesait 30 livres. Ces fameuses queues sont indiquées aussi dans les voyages de Chardin, 1771, et dans ceux de Pallas, 1778. M. Pouchet, de l'Institut, y croit : croyons-y.

(72 *bis*) Esmangart et Johanneau jugent ce chapitre

pays. Et fust amenée par mer en trois carraques et un brigantin, jusques au port de Olone en Thalmondois. Lors que Grandgousier la vit, voicy, dist il, bien le cas pour porter mon filz à Paris. Or ça, de par Dieu, tout ira bien. Il sera grand clerc au temps advenir. Si n'estoient messieurs les bestes nous vivrions comme clercs.

Au lendemain, apres boire (comme entendez), prindrent chemin Gargantua, son precepteur Ponocrates et ses gens : ensemble eux Eudemon, le jeune page. Et, par ce que c'estoit en temps serain et bien attrempé, son père luy fit faire des bottes fauves : Babin les nomme brodequins. Ainsi joyeusement passerent leur grand chemin, et tousjours grand chere, jusques au dessus d'Orléans. Auquel lieu estoit une ample forest de la longueur de trente et cinq lieues, et de largeur dix et sept, ou environ. Icelle estoit horriblement fertile en mousches bovines et freslons ; de sorte que c'estoit une vraye briganderie pour les pauvres juments, asnes et chevaux.

---

d'une façon bien différente de la nôtre : cette jument monstrueuse n'était et ne pouvait être, d'après eux, qu'une maîtresse de François Ier. Elle avait, disent-ils, « les pieds fendus en doigts, » donc c'était une femme ; ses « oreilles pendantes » désignent à ne pas pouvoir s'y tromper la coiffure du temps. — Mais et « la corne au cul » ? — Johanneau et Esmangart ne sont pas arrêtés par pareille question. « La corne au cul », professent-ils, figure « les coups que la maîtresse de François Ier pouvait donner de ce côté-là » !!!

Mais la jument de Gargantua vengea honnestement tous les oultrages en icelle perpétrés sur les bestes de son espèce, par un tour duquel ne se doubtoient mie. Car soudain qu'ilz furent entrés en ladite forest, et que les freslons luy eurent livré l'assault, elle desgaina sa queue, et si bien, s'escarmouchant, les esmoucha, qu'elle en abatit tout le bois ; à tors, à travers, de ça, de là, par cy, par là, de long, de large, dessus, dessous, abatoit bois comme un fauscheur fait d'herbes. En sorte que, depuis, n'y eut ne bois ne freslons ; mais fust tout le pays reduict en campagne.

Quoy voyant Gargantua, y prit plaisir bien grand, sans austrement s'en vanter, et dist à ses gens : je trouve *beau ce*. Dont fust depuis appellé ce pays la Beauce ; mais tout leur desjeuner (*) fust par baisler. En memoire de quoy, encores de present, les gentilzhommes de Beauce desjeunent de baisler et s'en trouvent fort bien, et n'en crachent que mieulx. Finalement, arriverent à Paris ; auquel lieu se refraichit deux ou trois jours, faisant chère lye avec ses gens, et s'enquestant quelz gens savans estoient pour lors en la ville, et quel vin on y beuvoit.

CHAPITRE XVII

Comment Gargantua paya sa bien venue es Parisiens, et comment il prit les grandes cloches de l'église Notre-Dame.

Quelques jours apres qu'ilz se furent refraichis, il visita la ville, et fust veu de tout le monde en grande admiration. Car le peuple de Paris est tant sot, tant badaut, et tant inepte de nature, qu'un basteleur, un porteur de rogatons (72 *ter*), un mulet avec ses cymbales, un vielleux au milieu d'un carrefour assemblera plus de gens que ne feroit un bon prescheur evangelique. Et tant molestement le poursuivirent qu'il fust contrainct soy reposer sus les tours de l'eglise Nostre Dame. Auquel lieu estant et voyant tant de gens à l'entour de soy, dist clerement :

Je croy que ces marroufles veulent que je leur paye icy ma bien venue et mon proficiat. C'est raison. Je leur vais donner le vin ; mais ce ne sera que par rys. Lors, en soubriant (*), destacha sa belle braguette, et, tirant sa mentule en l'air, les compissa si aigrement qu'il en noya

(72 *ter*) *Porteur de rogatons*. Voir note 10 bis.
Saint-Foutin. Voir note 150.

deux cens soixante mille quatre cens dix et huit, sans les femmes et petits enfans.

Quelque nombre d'iceux evada ce pissefort a legiereté des pieds. Et, quand furent au plus haut de l'université (*), suans, toussans, crachans et hors d'haleine, commencèrent à renier et jurer: les plagues de Dieu (*), je renye Dieu, fraudieune ver tu ben, la merdé, pro cab de bious, das dich Gots ley den Schend, pote de christo, ventre Saint Quenet, vertus quoy, par Saint Fiacre de Brye, Saint Trëignaut, je fais veu à Saint Thibaud, pasques Dieu, le bon jour Dieu, le diable m'emport, foy de gentilhomme, par saint Andouille, par saint Guodegrin qui fut martyrisé de pommes cuytes, par saint Foutin (72 *ter*), l'apostre, par saint Vit, par sainte Mamye, nous sommes baignés par rys. Dont fust depuis la ville nommée Paris (laquelle auparavant on appeloit Leucece, comme dit Strabo, lib. IV, c'est à dire en grec, blanchette, pour (73) les blanches cuisses des dames du dit lieu); et par autant qu'à ceste nouvelle imposition du nom, tous les assistants jurerent chascun les saints de sa paroisse (les Parisiens, qui sont faits de toutes gens et

(73) Les dames de Paris n'ayant pas les cuisses plus blanches que celles des autres pays de France, nous pensons que Rabelais a voulu jouer sur le mot *blanche* en faisant penser aux *fleurs* ou *fleurs blanches*. On sait que cette maladie, dont le nom scientifique est *leucorrhée*, affecte particulièrement les femmes qui habitent les grandes villes, les climats froids et humides et aussi celles qui mènent une vie molle et licencieuse.

toutes pieces, sont par nature et bons jureurs et bons juristes, et quelque peu oultrecuidés): dont estime Joaninus de Barranco, *libro de copiositate reverentiarum*, que sont dits Parrhesiens en grecisme, c'est à dire fiers en parler.

Ce fait, considera les grosses cloches qui estoient es dites tours, et les fit sonner bien harmonieusement. Ce que faisant, luy vint en pensée qu'elles serviroient bien de campanes, au col de sa jument; laquelle il vouloit renvoyer à son père, toute chargée de fromages de Brye et de harans frais. De fait les emporta en son logis.

Ce pendant vint un commandeur jambonnier de saint Antoine, pour faire sa queste suille : lequel, pour se faire entendre de loing, et faire trembler le lard au charnier, les voulut emporter furtivement : mais par honnesteté les laissa, non parce qu'elles estoient trop chauldes, mais parce qu'elles estoient quelque peu trop pesantes à la portée. Cil ne fust pas celuy de Bourg, car il est trop de mes amis.

Toute la ville fut esmeue en sedition, comme vous savez qu'à ce ilz sont tant faciles, que les nations estranges s'esbahissent de la patience ou (pour mieux dire) de la stupidité des rois de France, lesquelz autrement par bonne justice ne les refrenent, veus les inconveniens qui en sortent de jour en jour. Pleust à Dieu que je sceusse l'officine (*) en laquelle sont forgés ces schismes et monopoles, pour les mettre en evidence es confrairies de ma paroisse ! Croyez que le lieu auquel convint le peuple tout folfré et habeliné,

fust Sorbonne, où lors estoit, maintenant n'est plus l'oracle de Leucece. Là fust proposé le cas et remonstré l'inconvenient des cloches transportées.

Après avoir bien ergoté *pro et contra* fut conclus en *Baralipton*, que l'on envoieroit le plus vieulx et suffisant de la faculté vers Gargantua, pour luy remonstrer l'horrible inconvenient de la perte d'icelles cloches, et non obstant la remonstrance d'aucuns de l'université, qui allegoient que ceste charge mieulx competoit à un orateur qu'à un théologien, fust à cest affaire esleu nostre maistre Janotus de Bragmardo.

CHAPITRE XVIII

Comment Janotus de Bragmardo fut envoyé pour recouvrer de Gargantus les grosses cloches.

Maistre Janotus, tondu à la césarine (74), vestu de son liripipion à l'antique, et bien antidoté (75), l'estomach de cotignac de four et eau beniste de cave se transporta au logis de Gargantua, touchant devant soi trois bedeaulx à rouge museau, et traînant après cinq ou six maistres inertes (76)

(74) César était chauve. Chaque fois qu'il devait paraître en public, il cherchait, dit le docteur James, à dissimuler la nudité de son crâne sous une couronne de feuillage. Quand Rabelais nous présente Janotus « tondu à la césarine » il veut dire qu'il avait les cheveux coupés ras, ou qu'il était chauve.

(75) Bien antidoté..., etc., signifie : bien repu de pain et de vin. Ce mot *antidoté* vient d'une croyance languedocienne, que la science est loin de repousser, à savoir que, à jeun l'estomac absorbe plus facilement les poisons qui se trouvent dans l'air. Le professeur Fouquier, médecin de la Charité, pensait à peu près ainsi. Tous les matins, à l'hôpital, il interrompait sa visite à 9 heures très-précises pour absorber une soupe et un doigt de vin. Cela, disait-il, dissipe et annihile les miasmes nosocomiaux. L'auteur fantasque des *Avantures d'Italie* avait dit avant lui, en style moins scientifique : « décoiffez ces bouteilles et en tastez un petit doigt, pour chasser le mauvais air. »

bien crottés à profit de mesnage. A l'entrée les rencontra Ponocrates, et eut frayeur en soi, les voyant ainsi desguisés, et pensoit que fussent quelques masques hors du sens. Puis s'enquesta à quelqu'un desdits maistres inertes de la bande, que quéroit cette momerie ? Il lui fut respondu qu'ils demandoient les cloches leur estre rendues. Soubdain, ce propos entendu, Ponocrates courut dire les nouvelles à Gargantua, affin qu'il fust prest de la response, et délibérast sus le champ ce qu'estoit de faire. Gargantua, admonesté du cas, appella à part Ponocrates son précepteur, Philotime son maistre d'hostel, Gymnaste son escuyer, et Eudemon : et sommairement conféra avec eulx sus ce qu'estoit tant à faire, que à respondre. Tous furent d'advis qu'on les menast au retraict du goubelet, et là on les feist boire rustrement, et

(76) Du temps de Rabelais (ce temps dure peut-être encore) l'école de Montpellier prisait fort les robes rouges, les massiers, les caducées, les images hippocratiques, etc. L'ancien élève de cette faculté s'est-il souvenu de cet amour de la forme et de la mise en scène quand il a présenté son ridicule Janotus ? Il se trouve des gens qui croient qu'il est permis de le penser. L'auteur des *Provinciales* a écrit : « Si les docteurs n'avaient des bonnets carrés et des robes amples, ils n'auraient jamais eu la considération qu'ils ont dans le monde. » Cela est vrai, mais Pascal est mort. Aussi le temps n'est plus où l'on pouvait dire :

« D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue. »

affin que ce tousseux (*) n'entrast en vaine gloire pour à sa requeste avoir rendu les cloches, l'on mandast (ce pendant qu'il chopinerait) quérir le prévost de la ville, le recteur de la faculté, le vicaire de l'ecclise esquelz davant que le sophiste eust proposé sa commission, l'on délivreroit les cloches. Après ce, iceulx présents, l'on oyroit sa belle harangue : ce que fut faict. Et les susdicts arrivés, le sophiste fust en pleine salle introduict, et commença ainsi que s'ensuit, en toussant (*).

CHAPITRE XIX

La harangue de maistre Janotus de Bragmardo faicte à Gargantua pour recouvrer les cloches.

Hen, hen, hen! *Mnadies*, monsieur, *Mnadies*. Et *vobis* messieurs. Ce ne seroit que bon que nous rendissiez nos cloches, car elles nous font bien besoing. Hen, hen, hasch. Nous en avons bien aultrefois refusé de bon argent de ceulx de Londres en Cahors; si avions-nous de ceulx de Bourdeaulx en Brie, qui les vouloient achapter pour la substantifique qualité de la complexion élémentaire qui est intronifiquée en la terrestrité de leur nature quidditative, pour extranéiser les halots et les turbines sur nos vignes, vraiement non pas nostres, mais d'ici auprès. Car si nous perdons le piot, nous perdons tout, et sens, et loi. Si vous nous les rendez à ma requeste, je y gagnerai dix pans de saulcices et une bonne paire de chausses, qui me feront grand bien à mes jambes (*) ou ils ne me tiendront pas promesse. Ho! par Dieu, *Domine*, une paire de chausses est bonne: *Et vir sapiens non abhorrebit eam*. Ha, ha, il n'a pas paire de chausses qui veult. Je le sçai bien, quant est de moi. Advisez, *Domine*, il y ha dixhuict jours que je suis à matagraboliser ceste belle harangue. *Red-*

dite quæ sunt Cæsaris, Cæsari, et quæ sunt Dei, Deo. Ibi jacet lepus. Par ma foi, *Domine*, si voulez souper avecques moi, *in camera*, par le corps Dieu, *charitatis, nos faciemus bonum cherubin. Ego occidi unum porcum, et ego habet bonum vino.* Mais de bon vin on ne peult faire maulvais latin. Or sus, *de parte Dei, date nobis clochas nostras.* Tenez, je vous donne, de par la faculté, un *Sermones de Utino*, que *utinam* vous nous baillez nos cloches. *Vultis etiam pardonos? Per diem vos habebitis, et nihil payabitis.*

« O monsieur, *Domine, clochidonnaminor nobis.* Dea, *est bonum urbis.* Tout le monde s'en sert. Si vostre jument s'en treuve bien, aussi faict nostre faculté, *quæ comparata est jumentis insipientibus, et similis facta est eis. Psalmo nescio quo.* Si l'avois-je bien quoté en mon paperat, *et est unum bonum Achilles.* Hen, hen, hasch ! Ça je vous prouve que me les doibvez bailler. *Ego sic argumentor. Omnis clocha clochabilis in clocherio clochando, clochans clochativo, clochare facit clochabiliter clochantes. Parisius habet clochas. Ergo gluc.* Ha, ha, ha. C'est parlé cela. Il est *in tertio primæ*, en *Darii* ou ailleurs. Par mon ame, j'ai vu le temps que je faisois diables de arguer. Mais de présent, je ne fai plus que resver. Et ne me fault plus doresenavant que bon vin, bon lict, le dos au feu, le ventre à table, et escuelle bien profunde (*). Hai, *Domine :* je vous prie *in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti, Amen*, que nous rendez nos cloches ; et Dieu vous gard de mal, et nostre Dame de santé, *qui vivit et regnat per*

omnia secula seculorum, Amen. Hen, hasch, chasch, grenhenhasch !

« *Verum enim vero, quando quidem, dubio procul, Edepol, quoniam, ita, certe, meus. Deus fidius,* une ville sans cloches est comme un aveugle sans baston, un asne sans croupière, et une vache sans cymbales. Jusques à ce que nous les ayez rendues nous ne cesserons de crier après vous, comme un aveugle qui ha perdu son baston ; de braisler comme un asne sans croupière ; et de bramer comme une vache sans cymbales. Un quidam latinisateur, demourant près l'hostel Dieu, dist une fois, alléguant l'autorité d'un Taponnus (je faulx, c'estoit Pontanus), poëte séculier, qu'il désiroit qu'elles fussent de plume, et le batail fust d'une queue de regnard; pource qu'elles lui engendroient la chronique aux tripes du cerveau (77) quand il composoit ses vers carminiformes. Mais nac petetin pete tac, ticque, torche lorgne, il fut déclaré hérétique: nous les faisons comme de cire. Et plus n'en dist le déposant. *Valete et plaudite, Calepinus recensui* ».

(77) La maladie chronique aux tripes du cerveau ! On a dit de nos jours que le cerveau était l'estomac de la pensée ; Rabelais a-t-il voulu dire qu'il en est le ventre ? Ou bien, *les tripes du cerveau* sont-elles, simplement, ces éminences flexueuses, arrondies et ondulées appelées *circonvolutions cérébrales*, dont la forme et l'aspect peuvent faire songer à un paquet de tripes ? — Dans la première hypothèse, Montaigne semblerait s'être rencontré avec l'auteur du *Gargantua* quand il a dit dans ses *Essais :*

« Nostre esprit *se constipe* en vieillissant. »

CHAPITRE XX

Comment le sophiste emporta son drap, et comment il eut procès contre les aultres maistres.

Le sophiste n'eut si tost achevé, que Ponocrates et Eudemon s'esclaffèrent de rire tant profundement, qu'ils en cuidarent rendre (78) l'ame à Dieu, ne plus ne moins que Crassus, voyant un asne couillart qui mangeoit des chardons; et comme Philemon, voyant un asne qui mangeoit des figues qu'on avoit apprestées pour le disner, mourut de force de rire. Ensemble eulx commença rire maistre Janotus, à qui mieulx à mieulx, tant que les larmes leur venoient (79)

(78) Le rire, considéré physiquement, est un mode de respiration, un mouvement convulsif des muscles respiratoires. S'il devient immodéré, il peut produire la mort subite par syncope.

Crassus. Ce que Rabelais raconte ici de Crassus, d'autres l'ont dit de Chrysippe, célèbre par le grand nombre de traités de dialectique qu'il composa. S'il faut en croire Diogène de Laërte, il mourut d'un excès de rire, en voyant un âne manger des figues dans un bassin d'argent.

Philémon. Voir note 56.

(79) Le professeur Adelon a admirablement décrit ce phénomène du rire, dans lequel les larmes coulent méca-

ez yeulx, par la véhémente concussion de la substance du cerveau, à laquelle furent exprimées ces humidités lachrymales, et transcoulées jouxte les nerfs optiques. En quoi par eulx estoit Democrite héraclitisant, et Heraclite démocratisant représenté.

Ces ris du tout sédés, consulta Gargantua avecques ses gents sur ce que estoit de faire. Là fut Ponocrates d'advis qu'on feist reboire ce bel orateur. Et vu qu'il leur avoit donné du passe-temps, et plus faict rire que n'eust faict Songecreux, qu'on lui baillast les dix pans de saulcices mentionnés en la joyeuse harangue, avecques une paire de chausses, trois cents de gros bois de moule, vingt et cinq muids de vin, un lict à triple couche de plume ansérine, et une escuelle bien capable et profonde : lesquelles disoit estre à sa (*) vieillesse nécessaires. Le tout fut faict ainsi qu'avoit esté délibéré : excepté que Gargantua, doubtant qu'on ne trouvast à l'heure chausses commodes pour ses jambes, doubtant aussi de quelle façon mieulx duiroient audict orateur : ou à la martingale, qui est un pont-le-

niquement. Nous renvoyons les lecteurs, curieux de connaître ce travail, au tome XVIII du *Grand Dictionnaire de médecine*. Nous ferons seulement remarquer ici que le liquide lacrymal ne vient pas de l'encéphale, comme le croyaient Hippocrate et Rabelais, pas plus que l'humeur du coryza, malgré le nom de *rhume de cerveau*, donné encore de nos jours à l'inflammation de la muqueuse nasale. Voir note 562.

vis de cul, pour plus aisément fianter; ou à la marinière, pour mieulx (*) soulager les rognons; ou à la souisse, pour tenir chaulde la bedondaine; ou à queue de merlus, de paour d'eschauffer les reins : lui feit livrer sept aulnes de drap noir, et trois de blanchet pour la doublure. Le bois fut porté par les gagnedeniers, les maistres és arts portarent les saulcices et escuelle. Maistre Janot voulut porter le drap. Un des dicts maistres, nommé maistre Jousse Bandouille, lui remonstroit que ce n'estoit honeste ni décent à son estat, et qu'il le baillast à quelqu'un d'entre eulx. « Ha ! dist Janotus, baudet baudet, tu ne concluds point *in modo et figura*. Voilà de quoi servent les suppositions, et *parva logicalia*. *Pannus pro quo supponit?* — *Confuse*, dit Bandouille, *et distributive*. — Je ne te demande pas, dit Janotus, baudet, *quomodo supponit*, mais *pro quo:* c'est baudet, *pro tibiis meis*. Et pour ce le porterai-je *egomet, sicut suppositum portat adpositum*. » Ainsi l'emporta en tapinois, comme feit Patelin son drap.

Le bon fut quand le tousseux (*) glorieusement en plein acte tenu chez les Mathurins, requist ses chausses et saulcices : car péremptoirement lui furent déniées, par aultant qu'il les avoit eu de Gargantua, selon les informations sus ce faictes. Il leur remonstra que ce avoit esté de *gratis*, de sa libéralité : par laquelle ils n'estoient mie absouls de leurs promesses. Ce nonobstant lui fut respondu qu'il se contentast de raison, et que aultre bribe n'en auroit. « Raison ? dist Ja-

notus, nous n'en usons poinct céans. Traistres malheureux, vous ne valez rien. La terre ne porte gents plus meschants que vous estes. Je le sçai bien ; ne clochez pas devant les boiteulx (*). J'ai exercé la meschanceté avecques vous. Par la (*) ratte Dieu, j'advertirai le roi des énormes abus qui sont forgés céans, et par vos mains et menées. Et que je sois ladre (80) s'il ne vous faict touts vifs brusler comme boulgres, traistres, hérétiques et séducteurs, ennemis de Dieu et de vertus. »

A ces mots, prindrent articles contre lui : lui de l'austre costé les feit adjourner. Somme, le

(80) *Que je sois ladre!* Imprécation sentant fort sa médecine. On appelait, au XVIe siècle, les lépreux *ladres*, et leurs hôpitaux *ladreries* du nom de Saint-Ladre (Lazare) sous la protection duquel ils étaient placés. Les ladres passaient pour être insensibles. Cette opinion a encore cours en Provence où l'on dit d'un homme qui ne sent rien : « C'est un vrai ladre ! » Laurent Joubert a noté l'insensibilité parmi les symptômes de la ladrerie.

On donne aujourd'hui le nom de ladrerie à une maladie des porcs, qui peut produire chez l'homme faisant usage de leur chair, des désordres fort bien exposés par le regretté professeur de l'école de Paris, Moquin-Tandon.

Le nom du patron des lépreux est resté, de nos jours, aux établissements sanitaires appelés *Lazarets*. D'après le *Dictionnaire vétérinaire* de D'Arboval, la ladrerie du cochon est encore appelée « pourriture de Saint-Lazare ».

— Le mot *boulgre* est défini d'une façon fort spirituelle dans l'*Erotica verba*, c'est un hérétique en matière d'amour.

procès fut retenu par la court: et y est encores. Les magistres, sus ce poinct, feirent vœu de ne soi descroter; maistre Janot avecques ses adhérents feit vœu de ne se mouscher (*) jusques à ce qu'il en fust dict par arrest définitif.

Par ces vœux sont jusques à présent demourés et croteux et morveux : car la court n'ha encores bien grabelé toutes les pièces. L'arrest sera donné és prochaines calendes grecques, est à dire, jamais. Comme vous sçavez qu'ils font plus que nature, et contre leurs articles propres. Les articles de Paris chantent que Dieu seul peult faire choses infinies. Nature, rien ne faict immortel (81), car elle met fin et période à toutes

(81) « La nature ne fait rien d'immortel » ; — ce n'est pas là le dogme scientifique d'aujourd'hui. Quand on étudie la matière, on voit que rien ne se perd, que rien ne se crée de rien. La forme et l'aspect des corps peuvent changer à l'infini, les éléments qui les constituent sont toujours les mêmes. Décomposez de la craie, vous obtenez de l'acide carbonique et de la chaux ; décomposez encore, vous avez du carbone, du calcium, de l'oxygène; augmentez la chaleur, multipliez les réactifs, rien n'y fera : ces éléments persisteront ; la nature les fit immortels.

L'auteur des *Métamorphoses* avait dit avec raison :

« Omnia mutantur, nihil interit ».

Et Lucrèce :

« Rien ne se fait de rien, chaque corps a besoin pour naître d'un germe particulier... la nature n'anéantit rien, mais dissout simplement chaque corps en ses parties élémentaires... les éléments de la matière sont immortels... la mort en détruisant les corps ne touche point aux éléments ; son pouvoir se borne à rompre les tissus, à former de nouveaux assemblages. »

choses par elle produictes : car *omnia orta cadunt, etc.* (81 *bis*).

Mais ces avaleurs de frimars (*) font les procès devant eulx pendents, et infinis, et immortels. Ce que faisants, ont donné lieu et vérifié le dict de Chilon lacédémonian, consacré en Delphes, disant : misère estre compagne de procès, et gents plaidoyants misérables. Car plutost ont fin de leur vie, que de leur droict prétendu.

(81 *bis*) Tout ce qui naît périt. (*Salluste.*)

CHAPITRE XXI

L'estude de Gargantua, selon la discipline de ses précepteurs sophistes.

Les premiers jours ainsi passés et les cloches remises en leur lieu, les citoyens de Paris, par recognoissance de cette honesteté, s'offrirent d'entretenir et nourrir sa jument tant qu'il lui plairoit. Ce que Gargantua print bien à gré. Et l'envoyarent vivre en la forest de Biere. Je croi qu'elle n'y soit plus maintenant.

Ce faict, voulut de tout son sens estudier à la discrétion de Ponocrates. Mais icellui, pour le commencement, ordonna qu'il feroit à sa manière accoustumée, affin d'entendre par quel moyen en si longtemps ses antiques précepteurs l'avoient rendu tant fat, niais et ignorant. Il dispensoit doncques son temps en telle façon, que ordinairement il s'esveilloit entre huict et neuf heures, fust jour ou non ; ainsi l'avoient ordonné ses régents antiques, alléguant ce que dict David : *Vanum est vobis ante lucem surgere.* Puis se gambayoit, penadoit et paillardoit parmi le lict quelque temps pour mieulx esbaudir ses espe-

rits animaulx (81 *ter*), et s'habilloit selon la saison, mais voluntiers portoit-il une grande et longue robe de grosse frise, fourrée de regnards; après se peignoit du peigne de Almaing, c'estoit des quatre doigts et le poulce. Car ses précepteurs disoient que soi aultrement peigner, laver et nettoyer, estoit perdre temps en ce monde (*).

Puis fiantoit, pissoit, rendoit sa gorge, rottoit, petoit, baisloit (82), crachoit, toussoit, sangloutoit, et esternuoit, et se morvoit en archidiacre, et desjeunoit pour abattre la rosée et maulvais aer (82 *bis*): belles tripes frites, belles carbonnades, beaulx jambons, belles cabirotades et force soupes de prime. Ponocrates lui remonstroit que tant soubdain ne debvoit repaistre au partir du lict, sans avoir premièrement faict quel-

(81 *ter*) Rabelais supposait, avec Hippocrate et les anciens médecins, que l'air entré au poumon avait la propriété de développer un principe subtil allant au cerveau et formant *les esprits animaux*.

Cette théorie des fluides est longtemps restée dans la science. Ramazzini disait encore, dans son *Traité des maladies des artisans*: « L'air des mines est saturé de particules également nuisibles aux poumons, au cerveau et aux *esprits animaux*. »

Voir notes 312, 330, 357, 542.

(82) Forcé, par profession, d'observer tous les actes de la vie animale, le médecin Rabelais n'en omet aucun, ne reculant pas, selon son habitude, devant le mot cru. Voir note 370.

(82 *bis*) Voir note 75.

que exercice. Gargantua respondit: « Quoi ? N'ai-je faict suffisant exercice ? Je me suis veautré six ou sept tours parmi le lict, davant que me lever. N'est-ce assez ? Le pape Alexandre (83) ainsi faisoit par le conseil de son médicin juif, et vesquit jusques à la mort en despit des envieux. Mes premiers maistres m'y ont accoustumé, disants que le desjeuner faisoit bonne mémoire; pourtant y buvoient les premiers. Je m'en trouve fort bien et n'en disne que mieulx. Et me disoit maistre Thubal (qui fut premier de sa licence à Paris), que ce n'est tout l'advantage de courir bien tost, mais bien de partir de bonne heure; aussi n'est-ce la santé totale de nostre humanité, boire à tas, à tas, comme canes mais oui bien de boire matin, *unde versus :*

Lever matin n'est poinct bon heur,
Boire matin est le meilleur.

Après avoir bien à poinct desjeuné, alloit à l'ecclise, et lui portoit-on dedans un grand panier, un gros breviaire empantouphlé, pesant tant en graisse qu'en fermoirs et parchemin, poi plus poi moins, unze quintaulx six livres. Là oyait vingt et six ou trente messes : ce pendent

(83) Le pape Alexandre V avait pour médecin le juif Marsile. Le pontife était devenu si gros qu'il était forcé de rester au lit. Pour suppléer à l'exercice qui manquait, le médecin lui recommandait de faire des gambades dans le lit.

venoit son diseur d'heures en place, empaletoqué comme une duppe, et très-bien antidoté (*) son haleine à force sirop vignolat. Avecques icellui marmonnoit toutes ses kyrielles, et tant curieusement les espluchoit, qu'il n'en tomboit un seul grain en terre. Au partir de l'ecclise, on lui amenoit sus une traine à bœufs, un farats de patenostres de sainct Claude, aussi grosses chascune qu'est le moule d'un bonnet (*), et se pourmenant par les cloistres, galeries ou jardins, en disoit plus que seze ermites.

Puis estudioit quelque meschante demie heure, les yeulx assis dessus son livre; mais, comme dict le comique, son ame estoit en la cuisine.

Pissant donc plein official (84) s'asséoit à table. Et par ce qu'il estoit naturellement phlegmatique, commençoit son repas par quelques douzaines de jambons, de langues de bœuf fumées, de boutargues, d'andouilles et telz aultres avant-coureurs de vin (84 *bis*). Ce pendent quatre de ses gents lui jettoient en la bouche, l'un après l'aultre continuement, moustarde à pleines palerées, puis buvoit un horrifique traict de vin blanc, pour lui soulager les rognons (85). Après

(84) *Official*, urinoir.

(84 *bis*) Voir note 15.

(85) Les vins blancs passaient pour être en général diurétiques, d'après une opinion émise par Hippocrate dans son *Traité du régime*. Les blancs acidulés le sont réellement. Ils entrent dans la composition de plusieurs médica-

mangeoit, selon la saison, viandes à son appétit, et lors cessoit de manger quand le ventre lui tiroit. A boire n'avoit poinct fin ni canon. Car il disoit que les mètes et bournes de boire estoient quand la personne buvant, le liège de ses pantouphles enfloit en hault d'un demi pied.

---

ments qui « soulagent les rognons » ; Tels sont : le vin diurétique de Teissier, de Debreyne, le vin de la Charité, de Corvisart, etc.

CHAPITRE XXII

Les jeux de Gargantua.

Puis (*) tout lourdement grignotant d'un transon de graces, se lavoit les mains de vin frais, s'escuroit les dents avecques un pied de porc, et divisoit joyeusement avecques ses gents. Puis le verd estendu, l'on desployoit force chartes, force dez, et renfort de tabliers. Là jouait,

Au flux,
A la prime,
A la vole,
A la pile,
A la triumphe,
A la picardie,
Au cent,
A l'espinai,
A la malheureuse,
Au fourbi,
A passe dix,
A trente et un,
A pair et séquence.
A la séquence,
Aux luettes,
Au tarau,
Au lourche,
A la renette,
A coquimbert, qui gagne perd,
Au beliné,
Au torment,
A la ronfle,
Au glic,
Aux honeurs,
A la mourre,
Aux échets,
Au regnard,
Aux marelles,
Aux vaches,
A la blanche,
A la chance,
A trois dez,
Aux tables,
A la nique noque,
Au bourry bourry zou,
A je m'assis,

Au barignin,
Au trictrac,
A toutes tables,
Aux tables rabatues,
A reniguebieu,
Au forcé,
Aux dames,
A la babou,
A *primus secundus*,
Au pied du cousteau,
Aux clefs,
Au franc du quarreau,
A pair ou non,
A croix ou pile,
Aux martres.
Aux pingres,
A la bille,
Au savatier,
Au hibou,
Au dorelot du lièvre,
A la tirelitantaine,
A cochonnet va devant,
Aux pies,
A la corne,
Au bœuf violé,
A la chevêche,
A je te pinse sans rire,
A picoter,
A déferrer l'asne,
A la pautru,
Au juge vif et juge mort,
A tirer les fers du four,
Au faulx villain,
Aux cailletaux,
Au bossu aulican,
A sainct trouvé,
A pinse morille,
Au poirier,
A pimpompet,
Au triori,
A la barbe d'oribus,
A la bousquine,
A tire la broche,
A la boute-foire,
A trois cents,
Au malheureux,
A la condèmnade,
A la charte virade,
Au maucontent,
Au lansquenet,
Au cocu,
A qui ha, si parle,
A pille, nade, joque, fore,
Au mariage,
Au gai,
A l'opinion,
A qui faict l'un faict l'aultre,
A compère prestez-moi vostre sac,
A la couille de belier,
A boute hors,
A figues de Marseille,
A la mousque,
A l'archer tru,
A escorcher le regnard,
A la ramasse,
A croc madame,
A vendre l'avoine,
A souffler le charbon,
Aux responsailles,
Au court baston,
Au pirevollet,
A cline-mucette,
Au piquet,
A la blanque,
Au furon,
A la seguette,
Au chastelet,
A la rengée,
A la fossette,

Au cercle,
A la truie,
A ventre contre ventre,
Aux combes,
A la vergette,
Au palet,
Au j'en sui,
Au fouquet,
Aux quilles,
Au rapeau,
A la boulle plate,
Au vireton,
Au piquarome,
A touchemerde,
A angenart,
A la courte boulle,
A la griesche,
A recoquillette,
Au casse-pot,
A montalent,
A la pirouette,
Aux jonchées,
Au treseau,
Au boleau,
A la bousche,
A la migne migne bœuf,
Au propos,
A neuf mains,
Au chapifou,
Au pont cheu,
A Colin bridé,
A la grolle,
Au coquantin,
A Colin maillard,
A mirelimofle,
A mouschart,
Au crapault,
A la crosse,
Au piston,
Au billebouquet,
Au ronflart,
A la trompe,
Au moine,
Au ténébri,
A l'esbahi,
A la soulle,
A la navette,
A fessart,
Au balai,
A sainct Cosme, je te viens adorer,
A escargot le brun,
A je vous prend sans verd,
A bien et beau s'en va quaresme,
Au chesne fourchu,
Au cheveau fondu,
A la queue au loup,
A ped en gueule,
A Guillemin baille moi ma lance,
A la brandelle,
A la virevouste,
A la bacule,
Au laboureur,
A la chevesche,
Aux escoublettes enragées,
A la beste morte,
A monte monte l'eschelette,
Au pourceau mori,
Au cul salé,
Au pignonet,
Au tiers,
A la bourrée,
Au sault du buisson,
A croiser,
A la cutte cache,
A la maille bourse en cul,
Au nid de la bondrée,
Au passavant,

Aux reines,
Aux mestiers,
A teste à teste bechevel,
Au pinot,
A male mort,
Aux croquinolles,
A laver la coiffe madame,
Au belusteau,
A semer l'aveine,
A briffault,
Au molinet,
A *defendo*,
A la figue,
Aux petarrades,
A pile moustarde,
A cambos,
A la recheute,
Au picandeau,
Acroque-teste,
A la grue,
A taillecoup,
Aux nazardes,
Aux alouettes,
Aux chinquenaudes.

Après avoir bien joué, sassé, passé et beluté temps, convenoit boire quelque peu : c'estoient unze pegads pour homme ; et soubdain après banqueter, c'estoit sus un beau banc, ou en beau plein lict s'estendre et dormir deux ou trois heures sans mal penser ni mal dire. Lui esveillé (*) secouoit un peu les aureilles : ce pendent estoit apporté vin frais, là buvait mieulx que jamais. Ponocrates lui remonstroit que c'estoit maulvaise diète, ainsi boire après dormir. « C'est, respondit Gargantua, la vraie vie des Pères (85 *bis*). Car de ma nature je dors salé, et le dormir m'ha valu aultant de jambon. »

(85 *bis*) « Allusion à la règle de l'ordre de Saint-Benoît, selon laquelle on s'asseyait après le repas pour lire la vie des Pères de l'Église. » (*Barré.*)

« La règle de Saint-Benoît imposait la lecture de la vie des Pères après le repas ; et c'était un usage d'aller boire un coup à la suite de cette lecture, avant de se rendre à l'office des vêpres. » (*Sardou.*)

Puis commençoit estudier quelque peu, et patenostres en avant, pour lesquelles mieulx en forme expédier, montoit sur une vieille mule, laquelle avoit servi neuf rois, ainsi marmotant de la bouche, et dodelinant de la teste alloit voir prendre quelque conil aux filets.

Au retour se transportoit en la cuisine pour sçavoir quel rost estoit en broche.

Et soupoit très-bien par ma conscience, et volontiers convioit quelques buveurs de ses voisins, avecques lesquelz buvant d'aultant, comptoient des vieulx jusques és nouveaulx.

Entre aultres avoit pour domestiques les seigneurs du Fou, de Gourville, de Grignault et de Marigny. Après s[illegible]ner venoient en place les beaulx évangiles de bois, c'est-à-dire force tabliers, ou le beau flux, un, deux, trois, ou à toutes restes pour abréger; ou bien (*) alloient voir les garses d'entour et petits banquets parmi, collations et arrière-collations. Puis dormoit sans desbrider jusques au lendemain huict heures.

CHAPITRE XXIII

Comment Gargantua fut institué par Ponocrates en telle discipline qu'il ne perdoit heure du jour.

Quand Ponocrates cognut la vitieuse manière de vivre de Gargantua, déliberа aultrement le instituer en lettres, mais pour les premiers jours le toléra : considérant que nature ne endure mutations (86) soubdaines sans grande violence.

(86) On ne peut brusquement changer la manière d'être du corps humain : l'homme longtemps privé d'aliments ne peut pas, sans transition, prendre une nourriture substantielle ; celui qui a longuement souffert de la soif ne pourrait impunément se mettre à boire à grands traits ; la pratique enseigne qu'il est des maladies qu'il ne faut pas guérir tout d'un coup ; il est dangereux de passer brusquement d'un climat chaud à un climat froid et *vice versa*. Rostan disait : l'homme qui renonce tout d'un coup à quelque habitude invétérée s'expose à une multitude d'accidents, ce n'est que graduellement qu'il devra procéder à la réforme de sa conduite. Rabelais pense ainsi quand il s'agit de réformer l'élève de Ponocrates, car il sait que le médecin de Cos a dit :

« Les habitudes anciennes, bien que mauvaises, troublent moins que les choses inaccoutumées. »

— Ce chapitre XXIII, admirable à plusieurs points de vue, est un de ceux qui ont fait dire à M. Guizot :

« On ne m'entendra pas sans étonnement nommer

Pour doncques mieulx son œuvre commencer, supplia un sçavant médicin de cellui temps, nommé (87) maistre Théodore, à ce qu'il considérast si possible estoit remettre Gargantua en meilleure voie. Lequel le purgea canoniquement (87 *bis*) avec ellébore de Anticyre, et par ce médicament lui nettoya toute l'altération et perverse habitude du cerveau. Par ce moyen aussi Ponocrates lui feit oublier tout ce qu'il

---

d'abord Rabelais comme un de ceux qui ont le mieux pensé et le mieux parlé en fait d'éducation, avant Locke et Rousseau. »

(87) Théodore (d'autres éditions portent « Séraphin Colobarsy ») est le nom du médecin chargé d'administrer à Gargantua le remède qui doit le purger selon les canons. Nous ne connaissons pas le personnage que l'auteur a voulu désigner ici. On a parlé de Fernel, qui s'occupait de réformer la médecine au temps de Rabelais, mais le nom de *Théodore* pourrait bien être, tout simplement, le mot grec signifiant *Présent de Dieu*, à moins qu'il ne désignât un Théodor Zwinger, de Bâle, qui publia, en 1579, une traduction d'Hippocrate en latin.

(87 *bis*) Les anciens faisaient grand cas de l'ellébore. Nous désignons aujourd'hui, en matière médicale, par le nom d'ellébore, la racine de l'*Helleborus niger*, de la famille des renonculacées. L'ellébore des anciens était le *veratrum album*, de la famille des joncées; sa racine, comme celle de l'*Helleborus niger*, jouit de propriétés drastiques; elle est, de plus, corrosive. On ne l'emploie que très-rarement, dans certaines maladies pédiculaires. Autrefois, sa réputation était immense; on lui attribuait des vertus de toute sorte: les poëtes et les historiens la célébraient comme un remède infaillible contre l'aliénation mentale. Dans *les Menechmes*, de Plaute, un médecin dit à un fou: « Je te ferai boire de l'ellébore pendant une

avoit apprins soubs ses antiques précepteurs, comme faisoit Timothée à ses disciples, qui avoient esté instruicts soubs aultres musiciens. Pour mieulx ce faire, l'introduisoit és compagnies des gens sçavants qui là estoient, à l'émulation desquels lui creut l'esperit et le desir d'estudier aultrement et se faire valoir.

Après, en tel train d'estude le mist qu'il ne perdoit heures quelconques du jour : ainsi tout

---

vingtaine de jours ». A la vérité, cette plante est, tout simplement, un purgatif violent qui a pu paraître utile, dans quelques cas de manie, en faisant naître une dérivation puissante vers les organes de l'abdomen. Hippocrate a consacré plusieurs aphorismes à l ellébore, Celse en a parlé longuement au liv. II de son *Traité de médecine*.

Anticyre était la patrie classique de l'ellébore, comme on peut le voir dans Horace; ce pays s'appelle de nos jours Aspro-Spitia. Dans la *Généalogie de Fripelippes*, publiée en 1537, pour faire entendre d'un homme qu'il a besoin d'ellébore, l'auteur dit :

« Et il sera tout besoing au bon sire
De naviger jusques en *Anticyre*
Pour nectoyer et purger son cerveau. »

Dans l'*Apologie de maistre Nicole Glotelet*, on dit à Sagon, l'ennemi de Marot :

« Bon te seroit aller en *Anticyre*
Veu ta grand rage et impétueuse ire
Et d'ellebore user en tes repas. »

Un auteur plus rapproché de nous, D'Assoucy, surnommé l'empereur du burlesque, ayant à parler de gens dont l'esprit est très-sain, a dit :

« Ils n'ont pas besoin d'aller en *Anticyre*. »

son temps consommoit en lettres, et honeste sçavoir. S'esveilloit doncques Gargantua environ quatre heures du matin. Ce pendent qu'on le frottoit (88) lui estoit leue quelque pagine de la divine escripture haultement et clairement avecques pronunciation compétente à la matière, et à ce estoit commis un jeune page natif de Basché, nommé Anagnostes. Selon le propos et argument de ceste leçon, souventes fois se adonnoit à révérer, adorer, prier et supplier le bon Dieu, duquel la lecture montroit la majesté et jugements merveilleux. Puis alloit és lieux secrets (89) faire excrétion des digestions naturelles. Là son précepteur répétoit ce qu'avoit esté leu, lui exposant les poincts plus obscurs et difficiles. Eulx retournants considéroient l'estat du ciel, si tel estoit comme l'avoient noté au soir précédent, et quels signes entroit le soleil, aussi la lune pour icelle journée. Ce faict, estoit habillé, peigné, testonné, acoustré et parfumé, durant lequel temps on lui répétoit les leçons du jour

(88) Les frictions font partie de la saine gymnastique; elles ont une influence incontestable sur le développement de la force physique.

(89) Ces lieux ont beau être secrets, il faut que Rabelais y conduise son lecteur. Il lui fera remarquer, il est vrai, que ce qu'on y laisse n'est pas le produit de la digestion, mais son résidu, l'*excrétion*. Excrétion vient de *excernere* séparer, parce que l'intestin rejette au dehors les matériaux séparés des aliments qui ne peuvent concourir à la nutrition. Voir note 82.

de devant. Lui mesme les disoit par cœur, et y fondoit quelques cas practiques concernants l'estat humain, lesquels ils estendoient aulcunes fois jusques deux ou trois heures, mais ordinairement cessoient lors qu'il estoit du tout habillé. Puis par trois bonnes heures lui estoit faite lecture. Ce faict, issoient hors, tousjours conférants des propos de la lecture et se desportoient en Bracque, ou és près, et jouoient à la balle, à la paulme, à la pile trigone, galantement s'exerçants le corps (*) comme ils avoient les âmes auparavant exercé. Tout leur jeu n'estoit qu'en liberté; car ils laissoient la partie quand leur plaisoit, et cessoient ordinairement lors que (90) suoient parmi le corps ou estoient aultrement las. Adonc estoient très bien essués et frottés, changeoient de chemise, et doulcement se pourmenants, alloient voir si le disner estoit prest. Là attendants récitoient clairement et éloquemment quelques sentences retenues de la leçon.

Ce pendent monsieur l'appétit venoit; et par bonne opportunité s'asséoient à table. Au com-

(90) Rien ne développe l'appétit comme l'exercice. Plus la dépense nerveuse a été considérable, plus elle réclame une alimentation substantielle; il faut donc une mesure. C'est pourquoi les élèves de Ponocrates cessaient de s'exercer quand la sueur venait, conformément à ce précepte de Celse: « la fin de l'exercice doit être la sueur, ou du moins une lassitude qui n'aille point jusqu'à la fatigue ». (*Traité de médecine*, liv. I, sect. 11.) Hippocrate avait dit plus simplement : « un signe qu'on s'est suffisamment exercé au gymnase, c'est la sueur. » (*Epid.*, liv. VI.)

mencement du repast estoit leue quelque histoire plaisante des anciennes prouesses, jusques à ce qu'il eust prins son vin. Lors, si bon sembloit, on continuoit la lecture, ou commençoient à deviser joyeusement ensemble, parlants pour les premiers mots de la vertus, propriété, efficace et nature de tout ce que leur estoit servi à table: du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruicts, herbes, racines et de l'apprest d'icelles (91). Ce que faisant, apprint en peu de

(91) Quand on voit combien est complet le programme des connaissances que Rabelais exige de son élève, — programme qui est celui de ses connaissances propres, — on comprend que M. Emile Chevalier ait pu appeler l'auteur de Gargantua « le savant le plus complet du XVIe siècle » et que M. Gerusez ait écrit, dans *le Plutarque français*: « Rabelais compterait aujourd'hui comme le plus érudit d'un siècle de savants, s'il n'était le plus admirable des romanciers, le représentant le plus original de l'esprit français. » — Voir note 97.

Voici une notice, en quelques lignes, sur les auteurs cités en ce passage :

Pline. — Voir notes 3, 18, auteur d'une véritable encyclopédie scientifique; vivait au Ier siècle de notre ère;

Athenée. — Écrivain grec du temps de Marc-Aurèle, auteur du *Banquet des savants*;

Dioscoride. — Médecin grec; vivait au Ier siècle, a laissé un ouvrage sur la botanique médicale;

Julius Pollux. — Précepteur de Commode, auteur d'un lexique universel;

Galien. — Voir notes 6, 51, 55, etc., vivait au IIe siècle; c'est le premier médecin de l'antiquité, après Hippocrate;

Porphyre. — A écrit un traité *De l'abstinence des*

temps tous les passages à ce compétents en Pline, Athenée, Dioscorides, Julius Pollux, Galen, Porphyre, Opian, Polybe, Heliodore, Aristoteles, Elian et autres. Iceux propos tenus, faisoient souvent, pour plus estre asseurés, apporter les livres susdicts à table. Et si bien et entièrement retint en sa mémoire les choses dictes, que pour lors n'estoit médicin, qui en sceust à la moitié tant comme il faisoit. Après, devisoient des leçons lues au matin, et parachevants leur repast par quelque confection de cotoniac (92), s'escu-

---

viandes ; il enseigna la philosophie à Rome et y mourut vers l'an 300;

Opian. — C'est cet Oppianus, auteur d'un poëme *sur la chasse et sur la pêche* auquel Caracalla fit donner un écu d'or pour chaque vers de son livre;

L'historien *Polybe* (IIIe siècle), qui parle de tant de choses, a dit un mot des aliments, dans son *Histoire générale*;

Héliodore. — Évêque du IVe siècle; avait composé dans sa jeunesse *les Amours de Theagène et de Chariclée* où se trouvent quelques particularités sur les aliments minéraux;

Aristote.—Voir notes 13, 18. Le prince des philosophes; né l'an 384 avant Jésus-Christ;

Œlian, *Elian* ou *Elien.* — Écrivain du temps d'Héliogabale, auteur d'un traité *De natura animalium.*

(92) La *confection de cotoniac* est tout simplement de la confiture de coings. En pharmacie, on donne le nom de *confection* à des préparations de consistance pulpeuse, composées de poudres végétales et de sirop ou de miel. Ces préparations s'appellent aussi *conserves.* On lit au livre XXIII de Merlin Coccaie :

« C'est là l'apotiquairerie. Là ils font des onguents, des

roit les dents avec un trou de lentisce (92 *bis*), se lavoit les mains et les yeulx de belle eau fraische, et rendoient graces à Dieu par quelques beaulx cantiques faicts à la louange de la munificence et bénignité divine. Ce faict, on apportoit des cartes, non pour jouer, mais pour y apprendre mille petites gentillesses et inventions nouvelles : lesquelles toutes issoient de arithmétique. En ce moyen, entra en affection d'icelle science numérale, et touts les jours après disner et souper y passoit temps aussi plaisantement qu'il souloit en dez ou és chartes. A tant sceut d'icelle et théorique et practique, si bien que Tunstal, Anglois, qui en avoit amplement escript, confessa que vraiment en comparaison de lui il n'y entendoit que le hault allemand.

Et non seulement d'icelle, mais des aultres sciences mathématiques, comme géométrie, astronomie et musique. Car attendents la concoc-

---

ciroënes, des pastes, des *confections*, des emplastres, des linimens..., etc. »

(92 *bis*) Le *trou de lentisce* est un *tronc de lentisque*. Le lentisque, *pistacia lentiscus*, est un petit arbre assez commun sur les côtes de la Méditerranée. Il produit une résine employée en médecine comme tonique et antiseptique. En Afrique on en fabrique un opiat dentifrice. Les anciens faisaient avec ses tiges des cure-dents fort estimés. Cette réputation trouvait sa source dans ce passage de Pline :

« On mâche les feuilles de *lentisque* pour les maux de dents ; leur décoction raffermit les dents ébranlées. » (*Hist. nat.*, lib. XXIV.)

tion et (93) digestion de son past, ils faisoient mille joyeux instruments et figures géométriques et de mesme pratiquoient les canons astronomiques. Après s'esbaudissoient à chanter musicalement à quatre et cinq parties, ou sus un thème à plaisir de gorge (*). Au regard des instruments de musique, il apprint jouer du luth, de l'espinette, de la harpe, de la flûte d'allemand et à neuf trous, de la viole et de la saqueboute.

Ceste heure ainsi employée, la digestion parachevée, se purgeoit des excréments naturels (94); puis se remettoit à son estude principale par trois heures ou d'advantage, tant à répéter la lecture matutinale que à poursuivre le livre entreprins, que aussi à escripre, bien traire et former les antiques et romaines lettres. Ce faict, issoient hors leur hostel, avec eux un

(93) Les aliments ne sont pas digérés immédiatement après leur arrivée dans l'estomac : ils passent par une série de transformations dont la durée varie, d'après Rullier, entre deux et cinq heures. Hippocrate et Galien considéraient ces transformations comme une *coction*. — Voir note 322.

(94) Aller librement à la garde-robe est un article si important en chimie humaine que le chimiste Rabelais, pour qui rien ne pue, revient souvent sur ce sujet; Beroalde de Verville, cet imitateur grossier de Rabelais, a écrit :

« Tout ce qui se fait au monde est pour exercer monsieur du cul. »

Et le gracieux Brillat-Savarin :

« La digestion est, de toutes les opérations corporelles, celle qui influe le plus sur l'état moral de l'individu. »

jeune gentilhomme de Touraine nommé l'escuyer Gymnaste, lequel lui montroit l'art de chevalerie. Changeant doncques de vestements, montoit sus un coursier, sus un roussin, sus un genet, sus un cheval barne, cheval léger, et lui donnoit cent quarrières, le faisoit voltiger en l'aer, franchir le fossé, saulter le palis, court-tourner en un cercle, tant à dextre comme à senestre. Là rompoit, non la lance : car c'est la plus grande resverie du monde, dire : « J'ai rompu dix lances en tournoi ou en bataille! » Un charpentier le feroit bien; mais louable gloire est d'une lance avoir rompu dix de ses ennemis. De sa lance donc acérée, verde et roide rompoit un huis, enfonçoit un harnois, aculoit un arbre, enclavoit un anneau, enlevoit une selle d'armes, un haubert, un gantelet. Le tout faisoit armé de pied en cap. Au regard de fanfarer et faire les petits popismes sus un cheval, nul ne le feit mieulx que lui. Le voltigeur de Ferrare n'estoit qu'un singe en comparaison. Singulièrement estoit apprins à saulter hastivement d'un cheval sus l'aultre sans prendre terre (et nommoit-on ces chevaulx désultoires); et, de chascun costé, la lance au poing; monter sans estrivières; et sans bride guider le cheval à son plaisir. Car telles choses servent à discipline militaire. Un aultre jour s'exerçoit à la hasche, laquelle tant bien coulloit, tant verdement de tous pics resserroit, tant soupplement avaloit en taille ronde, qu'il fut passé chevalier d'armes en campagne, et en touts essais.

Puis branloit la pique, saquoit de l'espée à deux mains, de l'espée bastarde, de l'hespagnole, de la dague et du poignard; armé, non armé, au boucler, à la cape, à la rondelle.

Couroit le cerf, le chevreuil, l'ours, le daim, le sanglier, le lièvre, la perdrix, le faisan, l'otarde. Jouoit à la grosse balle, et la faisoit bondir en l'aer aultant du pied que du poing.

Luctoit, couroit, saultoit, non à trois pas un sault, non à clochepied, non au sault d'alleman. « Car, disoit Gymnaste, tels saults sont inutiles et de nul bien en guerre. » Mais d'un sault persoit un fossé, voloit sus une haie, montoit six pas encontre une muraille, et rampoit en ceste façon à une fenestre de la haulteur d'une lance.

Nageoit en profunde eau, à l'endroict, à l'envers, de costé, de tout le corps, des seuls pieds, une main en l'aer, en laquelle tenant un livre transpassoit toute la rivière de Seine sans icellui mouiller, et tirant par ses dents son manteau, comme faisoit Jules César. Puis d'une main entroit par grande force en un basteau : d'icellui se jectoit derechef en l'eau, la teste première; sondoit le parfond, creusoit les rochers, plongeoit ès abysmes et goulphres. Puis icellui basteau tournoit, gouvernoit, menoit hastivement, lentement, à fil d'eau, contre cours, le retenoit en pleine excluse, d'une main le guidoit, de l'aultre s'escrimoit avec un grand aviron, tendoit la voile, montoit aulx mats par les traicts, couroit sus les branquars, ajustoit la boussole, con-

treventoit les boulines, bandoit le gouvernail. Issant de l'eau roidement, montoit encontre la montagne, et dévaloit aussi franchement; gravoit ès arbres comme un chat, saultoit de l'une en l'aultre comme un escurieux, abattoit les gros rameaux comme un aultre Milon; avec deux poignards acérés et deux poinsons esprouvés, montoit au hault d'une maison comme un rat, descendoit puis du hault en bas, en telle composition des membres, que de la cheute n'estoit aulcunement grevé.

Jectoit le dard, la barre, la pierre, la javeline, l'espieu, la hallebarde, enfonçoit l'arc, bandoit ès reins les fortes arbalestes de passe, visoit de l'arquebuse à l'œil, affustoit le canon, tiroit à la butte, au papegai, du bas en mont, d'amont en val, devant, de costé, en arrière, comme les Parthes.

On lui attachoit un câble en quelque haute tour pendent en terre, par icellui avecques deux mains montoit, puis dévalloit si roidement et si asseurément, que plus ne pourriez parmi un pré bien égalé. On lui mettoit une grosse perche appuyée à deux arbres, à icelle se pendoit par les mains, et d'icelle alloit et venoit sans des pieds à rien toucher, qu'à grande course on ne l'eust pu aconcepvoir.

Et pour s'exercer le thorax et (95) pulmon,

(95) Le chant fait partie de la saine gymnastique. Les sons exigeant, pour être produits par l'homme, la mise en mouvement du thorax, et par suite du poumon,

crioit comme touts les diables. Je l'ouï une fois appelant Eudemon depuis la porte Sainct Victor jusques à Montmartre. Stentor n'eut onques telle voix à la bataille de Troie.

Et pour galentir (96) les nerfs, on lui avoit faict deux grosses saulmones de plomb, chascune du poids de huict mille sept cents quintaulx, lesquelles il nommoit altères. Icelles prenoit de terre en chascune main et les eslevoit en l'aer au-dessus de la teste, les tenoit ainsi sans soi remuer trois quarts d'heure ou d'advantage, qu'estoit une force inimitable.

---

il est certain que ces organes font un exercice salutaire quand on crie. Puisqu'il s'agit ici de quelqu'un qui crie « comme diables », la force de la poussée de l'air dans les organes respiratoires et vocaux doit être très-grande, car elle est en raison directe de l'intensité du son.

(96) « La gymnastique, dit le docteur de Pietra Santa, dans son livre sur la phthisie, a été chez les Grecs et les Romains, un élément de leur puissance et de leur grandeur. » Sans aller aussi loin que le rédacteur du *Journal d'hygiène*, notre auteur médecin appréciait les bienfaits de la gymnastique devant fortifier « les nerfs » de son héros. Les *altères*, ou mieux *haltères* (du latin *halter*, balancier de danseur de corde) qu'il donne à manier à Gargantua sont des appareils de gymnase fort employés aujourd'hui. Ils consistent en deux sphères de fonte réunies par une poignée transversale. Dans le tableau publié par ordre du ministère de l'instruction publique, en 1869, des agrès et instruments adoptés pour les exercices de la gymnastique dans les lycées, les haltères figurent, au n° 14, avec quatre poids : un, deux, trois et quatre kilogrammes la paire. Chez les anciens, les haltères étaient simplement des objets assez lourds, d'une forme quelconque.

Jouoit aux barres avec les plus forts. Et quand le poinct advenoit, se tenoit sus ses pieds tant roidement qu'il s'abandonnoit ès plus adventureux en cas qu'ils le feissent mouvoir de sa place, comme jadis faisoit Milon. A l'imitation duquel aussi tenoit une pomme de grenade en sa main, et la donnoit à qui lui pourroit oster.

Le temps ainsi employé, lui frotté (*), nettoyé et refraischi d'habillements, tout doulcement retournoit; et passant par quelques prés ou aultres lieux herbus, visitoient les arbres et plantes (97), les conférants avec les livres des anciens qui en ont escript, comme Théophraste, Dioscorides, Marinus, Pline, Nicander, Macer et Galen, et en emportoient leurs pleines mains

(97) Herboriser souvent est le seul moyen de bien apprendre la botanique. L'élève de Ponocrate herborisera donc. Il sera muni, pour cela, de pioches, de sarcloirs, de bêches plates, de bêches tranchantes, qui seront sous la garde du page Couperacine; et, quand il aura recueilli les échantillons de la saison, il relira les auteurs qui ont écrit sur les végétaux: *Théophraste* dans l'histoire duquel on trouve le germe du système sexuel des plantes; *Dioscorides*, voir note 91; *Marinus*, disciple du philosophe Proclus; *Pline*, voir note 91; *Nicander*, auteur d'un traité des poisons; *Macer*, l'ami d'Ovide, qui a composé un poëme sur les vertus des simples; *Galien*, le polypharmaque qui, empruntant des remèdes à la création tout entière, a largement puisé dans le règne végétal.

Dans son *Etude sur le* XVIe *siècle*, Alfred Mayrargues a consacré à Rabelais botaniste quelques lignes pleines de vérité. Nous ne pouvons résister au plaisir de les mettre sous les yeux de nos lecteurs :

« Pendant son long séjour à la campagne, et surtout à Glatigny, Rabelais avait étudié la médecine; il avait fait

au logis : desquels avoit la charge un jeune page nommé Rhizotome, ensemble des marrochons, des pioches, cerſouettes, bèches, tranches et aultres instruments requis à bien arboriser. Eulx arrivés au logis, ce pendent qu'on apprestoit le souper, répétoient quelques passages de ce qu'avoit esté leu et s'asséoient à table. Notez ici que son disner estoit sobre et frugal (98) : car tant seulement mangeoit pour refréner les abois de l'estomach, mais le souper estoit copieux et large; car tant en prenoit que lui estoit de be-

d'Hippocrate et de Galien sa lecture favorite, en même temps qu'il cherchait à connaître les propriétés des plantes. Loin de toutes les disputes de l'école, il lisait dans le grand livre de la nature, aussi bien que dans les textes des savants de l'antiquité. »

Léon Faye, auteur d'une brochure publiée à Angers en 1854, est allé plus loin dans son appréciation des connaissances botaniques de maître François. « Le premier en France, dit-il, Rabelais a été vraiment digne du nom de botaniste ! »

(98) L'usage méthodique des aliments, qui constitue la partie la plus importante du régime dans l'état de santé, était prescrit de deux façons différentes selon les médecins. Les uns, Rabelais était du nombre, voulaient que l'homme, n'écoutant que son besoin, mangeât tant qu'il avait faim, en se laissant guider par la nature, qui ne trompe jamais, pourvu qu'on ne prenne pas pour un besoin réel le désir qui naît de l'apprêt de certains aliments. Les autres, parmi lesquels Avicenne, l'Hippocrate et l'Aristote des Arabes, pensaient qu'on ne doit pas se rassasier complétement, qu'il faut cesser le repas avant la disparition complète de l'appétit. Nous sommes pour la première opinion et parce que c'est celle du médecin Rabelais, et parce que c'est la seule naturelle.

soing à soi entretenir et nourrir. Ce que est la vraie diète prescripte par l'art de bonne et seure médicine, quoi qu'un tas de badaulx médicins, herselés en l'officine des sophistes, conseillent le contraire. Durant icellui repast estoit continuée la leçon du disner, tant que bon sembloit : le reste estoit consommé en bons propos touts lettrés et utiles. Après graces rendues s'addonnoient à chanter musicalement, à jouer d'instruments harmonieux, ou de ces petits passe-temps qu'on faict ès chartes, ès dez et goubelets et là demouroient faisants grand'chère, s'esbaudissants aulcunes fois jusques à l'heure de dormir; quelquefois alloient visiter les compagnies des gents lettrés, ou de gents qui eussent vu pays estranges.

En pleine nuict, devant que soi retirer, alloient au lieu de leur logis le plus descouvert voir la face du ciel ; et là notoient les comètes, si aulcunes estoient, les figures, situations, aspects, oppositions et conjunctions des astres.

Puis avec son précepteur récapituloit brièvement à la mode des pythagoriques tout ce qu'il avoit leu, vu, sceu, faict et entendu au décours de toute la journée.

Si prioient Dieu le créateur en l'adorant, et ratifiant leur foi envers lui, et le glorifiant de sa bonté immense; et lui rendant grace de tout le temps passé, se recommendoient à sa divine clémence pour tout l'advenir. Ce faict, entroient en leur repos.

CHAPITRE XXIV

Comment Gargantua employait le temps, quand l'aer était pluvieux.

S'il advenoit que l'aer fust pluvieux et intempéré, tout le temps devant disner estoit employé comme de coustume, excepté qu'il faisoit allumer un beau et clair feu (*), pour corriger l'intempérie de l'aer. Mais, après disner, en lieu des exercitations, ils demouroient en la maison, et par manière d'apothérapie (99) s'esbatoient à boteler du foin, à fendre et scier du bois, et à battre les gerbes en la grange. Puis estudioient en l'art de peincture et sculpture : ou esvoquoient en usage l'antique jeu des tales, ainsi qu'en ha escript Leonicus, et comme y joue nostre bon ami Lascaris. En y jouant recoloient

(99) *Apothérapie*, de απο, à l'écart, et θεραπεια, traitement, signifiait chez les anciens : terminaison d'une cure. On doit l'entendre ici dans le sens littéral. Ce sens nous l'exprimerions volontiers par ces mots « hygiène à domicile », ou mieux « gymnastique de chambre », avec d'autant plus de raison que l'énumération des exercices divers composant « l'esbatement » l'indique fort clairement.

les passages des auteurs anciens, esquels est faicte mention, ou prinse quelque métaphore sus icellui jeu. Semblablement, ou alloient voir comment on tiroit les métaulx (*), ou comment on fondoit l'artillerie; ou alloient voir les lapidaires, orfebvres, et tailleurs de pierreries, ou les alchimistes (99 *bis*), et monnoyeurs, ou les haultelissiers, les tissutiers, les veloutiers, les horlogers, mirailliers, imprimeurs, organistes, tincturiers, et aultres telles sortes d'ouvriers; et par tout donnants le vin, apprenoient et considéroient l'industrie et invention des mestiers.

Alloient ouir les leçons publiques, les actes solennels, les répétitions, les déclamations, les plaidoyers des gentils advocats, les concions des prescheurs évangéliques.

Passoit par les salles et lieux ordonnés pour l'escrime, et là contre les maistres essayoit de touts bastons, et leur montroit par évidence,

(99 *bis*) Les alchimistes, présentés ici comme des ouvriers utiles, ne figurent point les fous célèbres passant leur vie à chercher la pierre philosophale et ne cherchant que cela. Par ce terme d'alchimistes, Rabelais a voulu, en cet endroit, désigner les hommes de son temps qui étudiaient la science de la composition et de la décomposition des corps. Si nous comparons leurs théories à celles de nos jours, nous voyons qu'un abîme les sépare, mais, que nous le voulions ou non, nous sommes obligés d'avouer que la chimie moderne a profité de leurs travaux. Il a existé des alchimistes intelligents et instruits, ceux-là Rabelais les visitait : quant aux imbéciles, on verra plus loin comme il en a dit librement son avis.

qu'aultant, voire plus, en sçavoit qu'iceulx. Et au lieu d'arboriser visitoient les boutiques des (100) drogueurs, herbiers, et apothecaires, et soigneusement considéroient les fruicts, racines, feuilles, gommes, semences, axunges pérégrines, ensemble aussi comment on les adultéroit. Alloit voir les basteleurs, trajectaires et thériacleurs (101), et considéroit leurs gestes,

(100) Après avoir fait herboriser ses élèves, Rabelais les envoie chez les droguistes, les herboristes et les pharmaciens pour y examiner les substances médicamenteuses. Cette visite, faite de nos jours chez certains grands industriels sur la boutique desquels on a écrit PHARMACIE, amènerait la découverte de choses bien curieuses, telles que : l'onguent mercuriel sans mercure, l'huile de ricin sans ricin, les dragées de copahu sans copahu, les follicules de séné sans séné, la pâte de jujube sans jujube, le sirop sans sucre, le cérat sans cire et autres adultérations horrifiques des drogueurs modernes. Henri Estienne, dans son *Apologie pour Hérodote*, a consacré de longs passages aux fraudes des apothicaires de son temps.

(101) Les charlatans, arracheurs de dents et marchands d'onguents de la voie publique s'appelaient tous du nom générique de *thériaqueurs*, parce qu'ils vendaient, ou passaient pour vendre de la thériaque. La thériaque, produit baroque de la médecine orientale, était regardée comme un spécifique contre toute espèce de venins. « Je suis, dit Megère, au liv. xxv de *Merlin Coccaie*, celle qui enseigne comme il faut mesler et préparer le noir venin, et n'y a aucun *tériacle* qui puisse résister. » La thériaque était composée de 12 séries de substances parmi lesquelles figuraient : l'aloès, le vin d'Espagne, la valériane, les pétales de roses, l'écorce de citron, la graine de persil, les fruits du poivre long, la chair de vipère, l'opium, le suc de réglisse, etc. On la préparait en grande

leurs ruses, leurs sobresaults et beau parler : singulièrement de ceulx de Chaunys en Picardie, car ils sont de nature grands jaseurs, et beaulx bailleurs de baillivernes en matière de singes verds. Eulx retournés pour souper, mangeoient plus sobrement qu'és aultres jours, et viandes plus désiccatives et exténuantes, affin que l'intempérie humide (*) de l'aer communiquée au corps par nécessaire confinité, fust par ce moyen corrigée et ne leur fust incommode par ne soi estre exercités, comme avoient de coustume.

Ainsi fut gouverné Gargantua, et continuoit ce procès de jour en jour, profictant comme

---

pompe, et, s'il faut en croire ce magister Albertus qui a donné son nom à la place Maubert, une période d'au moins douze ans était nécessaire pour que le précieux antidote atteignît le summum de ses perfections.

Nous ne dirons pas ce que nous pensons de cette bouillabaisse que Bordeu appelait le chef-d'œuvre de l'empirisme. Et pourtant, il fut une époque où, si Guersent dit vrai, tous les malades de l'hôpital de Montpellier avalaient le soir leur bol de thériaque. Ainsi faisait l'empereur Antonin. Malgré cet auguste patronage, le mot de *thériaqueur* ou *thériacleur* se prenait en mauvaise part, comme l'atteste le sous-titre d'un ouvrage publié en 1580, intitulé : *La police de l'art et science de médecine*, pour réfuter tous sectaires, sorciers, magiciens, souffleurs, empoisonneurs *et toute racaille de thériacleurs* et cabalistes.

Dans la *Satire Ménippée* l'épithète de *triacleur*, appliquée au cardinal de Plaisance, présenté comme un infâme charlatan, montre, une fois de plus, que le mot avait une signification blessante.

entendez que peult faire un jeune homme selon son age de bon sens, en tel exercice, ainsi continué. Lequel combien qu'il semblast pour le commencement difficile, en la continuation tant doulx fut, léger et délectable, que mieulx ressembloit un passe-temps de roi que l'estude d'un escholier. Toutesfois, Ponocrates, pour le séjourner de ceste véhémente intention des esperits (*), advisoit une fois le mois quelque jour bien clair et serein, auquel bougeoient au matin de la ville, et alloient à Gentilly, ou à Bologne, ou à Mont-rouge, ou au pont-Charanton, ou à Vanves, ou à Sainct-Clou. Et là passoient toute la journée à faire la plus grand-chère dont ils se pouvoient adviser : raillants, gaudissants, buvants d'aultant, jouants, chantants, dansants, se veaultrants en quelque beau pré, dénichants des passereaulx, prenants des cailles, peschants aux grenouilles et escrevisses.

Mais encore qu'icelle journée fust passée sans livre et lectures, poinct elle n'estoit passée sans profict. Car en ce beau pré ils recoloient par cœur quelques plaisants vers de l'agriculture de Virgile, d'Hésiode, du Rustique de Politian; descripvoient quelques plaisants épigrammes en latin; puis les mettoient par rondeaulx et ballades en langue françoise. En banquetant, du vin aigué séparoient l'eau (102) : comme l'en-

(102) « Voulez-vous savoir si on a mêlé ou non de l'eau à votre vin? préparez un vase en bois de lierre, et

seigne Caton *de Re rust.* et Pline, avecques un goubelet de lierre; lavoient le vin en plein bassin d'eau, puis le retiroient avec un embut, faisoient aller l'eau d'un verre en aultre, bastissoient plusieurs petits engins automates, c'est-à-dire soi mouvants eulx-mesmes.

---

emplissez-le avec le vin que vous soupçonnez avoir été sophistiqué. Quand il contient de l'eau, le vin filtre au travers des parois du vase et l'eau reste, car le bois de lierre laisse passer le vin. » (M. Porcius Caton, *Economie rurale*, CXI. Trad. Nisard des agronomes latins.)

Voilà ce que nous avons trouvé dans Caton au sujet de la coupe de lierre.

Nous avons vainement cherché dans Pline, à l'endroit indiqué par Johanneau et les autres commentateurs, le passage devant nous faire connaître l'utilité du lierre au point de vue de la découverte des mélanges vineux. Voici tout ce que Pline dit du lierre, au livre XVI, chapitre 35 de son *Histoire naturelle :*

« Les feuilles conservent leur forme en chaque espèce d'arbres, excepté dans le peuplier, le *lierre* et le ricin :... les feuilles du *lierre* sont d'abord anguleuses, puis rondes... »

Pour éclaircir un peu cette question du lierre employé comme filtre, question qui reste obscure pour nous, nous mettons sous les yeux de nos lecteurs les lignes suivantes du *Dictionnaire des sciences* de Bouillet :

« On emploie le *lierre*, surtout les racines, à faire des tasses, et comme les liqueurs passent à travers, on forme, avec la partie la plus tendre, des filtres pour les fontaines de cuisine. »

CHAPITRE XXV

Comment fut meu, entre les fouaciers de Lerné et ceulx du pays de Gargantua, le grand débat, dont furent faictes grosses guerres.

En cestui temps, qui fut la saison de vendanges au commencement de automne, les bergers de la contrée estoient à garder les vignes, et empescher que les estourneaulx ne mangeassent les raisins. Auquel temps les fouaciers de Lerné passoient le grand quarroi, menants dix ou douze charges de fouaces à la ville. Lesdicts bergers les requirent courtoisement leur en bailler pour leur argent, au prix du marché. Car notez que c'est viande céleste, manger à desjeuner raisins avec fouace fraische, mesmement des pineaulx, des fiers, des muscadeaulx, de la bicane, et des foirars pour ceulx qui sont constipés du ventre. Car (103) ils les font aller long

(103) Le raisin est laxatif et provoque généralement des évacuations abondantes, faciles et liquides. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que ceux qui ont mangé de ce fruit en grande quantité puissent, au moindre effort, avoir des selles involontaires.

Au livre III du *Régime*, d'Hippocrate, il est dit : « Les

comme un vouge; et souvent cuidants peter ils se conchient, dont sont nommés les cuideurs de vendanges. A leur requeste ne feurent aulcunement enclinés les fouaciers, mais, qui pis est, les oultragearent grandement, les appelant tropditeux, breschedents (*), plaisants rousseaulx, galliers (*), chie-en-licts, averlans, limes sourdes, faictnéants, friandeaulx, bustarins (103 *bis*), talvassiers, rien-ne-vaulx, rustres, challants, hapelopins, trainegaines, gentils flocquets, copieux, lendores, malotrus, dandins, baugears, tesés, gaubregeux, goguelus, claquedents (*), boviers d'estroncs, bergers de merde; et aultres tels epithètes diffamatoires, ajoustants que poinct à eulx n'appartenoit manger de ces belles fouaces; mais qu'ils se debvoient contenter de gros pain ballé, et de tourte. Auquel oultrage un d'entr'eulx nommé Forgier, bien honeste homme de sa personne, et notable bachelier, respondit doulcement: « Depuis quand avez-

raisins et surtout les raisins blancs lâchent le ventre. » Celse dit la même chose au chapitre 30 du livre II de son *Traité de médecine*.

Que la diarrhée arrive plus facilement à l'époque de la récolte des raisins qu'à un autre moment, cela a été exprimé d'une façon fort curieuse par Henri Estienne. Il écrit dans l'*Apologie*: « En lisant le livre intitulé la légende dorée des saincts et sainctes il faut estre bien vaillant pour se pouvoir garder de faire en ses chausses à force de rire, ce qu'on y faict plus souvent au temps de vendange qu'en aultre saison. »

(103 *bis*) *Bustarins* signifie ventrus; *lendores* veut dire indolents.

vous prins cornes, qu'estes tant rogues devenus? (*) Dea, vous nous en souliez voluntiers bailler, et maintenant y refusez? Ce n'est faict de bons voisins, et ainsi ne vous faisons nous, quand venez ici achepter nostre beau froument duquel vous faictes vos gasteaulx et fouaces : encores par le marché vous eussions-nous donné de nos raisins, mais par la merde, vous en pourrez repentir, et aurez quelque jour affaire de nous, lors nous ferons envers vous à la pareille, et vous en soubvienne. »

Adonc Marquet, grand bastonnier de la confrarie des fouaciers, lui dist : « Vraiment tu es bien acresté (*) à ce matin, tu mangeas hersoir trop de mil. Vien ça, vien ça, je te donnerai de ma fouace. »

Lors Forgier en toute simplesse approcha, tirant un unzein de son baudrier, pensant que Marquet lui deut dépescher de ses fouaces; mais il lui bailla de son fouet à (104) travers les jambes, si rudement que les nods y apparaissoient; puis voulut gagner à la fuite. Mais Forgier s'escria au meurtre et à la force, tant qu'il pust; ensemble lui jecta un gros tribard qu'il portoit soubs son aisselle, et l'atteinct par la

(104) A la suite d'un coup de fouet vigoureusement appliqué il se forme des taches d'une couleur noirâtre donnant sur le jaune, qui résultent de l'extravasation du sang dans le tissu lamineux. Naturellement elles sont plus apparentes si le fouet est fait d'une corde à nœuds. Ces taches portent le nom d'*ecchymoses*.

joincture (104 *bis*) coronale de la teste, sus l'artère crotaphique, du costé dextre : en telle sorte que Marquet tombit de dessus sa jument, mieulx semblant homme mort que vif.

Ce pendent, les métayers, qui là auprès challoient les noix, accourrurent avec leurs grandes gaules et frapparent sus ces fouaciers comme sus sègle verd. Les aultres bergers et bergères ouyants le cri de Forgier, y vinrent avec leurs fondes et brassiers, et les suivirent à grands coups de pierres, tant menus, qu'il semblait que ce fust gresle. Finablement les aconceurent, et ostarent de leurs fouaces environ quatre ou cinq douzeines, toutesfois ils les payarent au prix accoustumé, et leur donnarent un cent de quecas, et trois panerées de francs aubiers. Puis les fouaciers aidarent à monter à Marquet, qui estoit villainement blessé (*), et retournarent à Lerné sans poursuivre le chemin de Pareillé : menaçants fort et ferme les boviers, bergers et métayers de Sévillé et de Sinais Ce faict, et bergers et bergères feirent chère lie avecques ces fouaces et beaux raisins, et se rigolarent ensemble au son de la belle bouzine, se moquants de ces beaulx fouaciers glorieux, qui avoient trouvé mal encontre, par faulte de s'estre signés de la

(104 *bis*) La *joincture coronale* est la jonction de l'os frontal ou coronal à l'os pariétal.

L'artère crotaphique est l'artère temporale, κροταφος, de tempe.

bonne main au matin. Et avec gros raisins chenins estuvarent (105) les jambes de Forgier mignonnement, si bien qu'il fut tantost guéri.

(105) L'alcool, le vin, le jus de raisin constituent les meilleurs topiques connus. Grâce aux publications de Lestoquoy, de Lecœur, de Batailhé, de Sée et autres, l'alcool est en train de détrôner l'antique cérat, dont on a fait jusqu'à ces derniers temps un usage vraiment abusif.

D'après Nélaton, l'alcool est le premier des résolutifs sur tous les engorgements. Le jus de raisin, ordonné par Rabelais à Forgier, était donc admirablement indiqué.

Hippocrate avait dit : « Laver les plaies avec du vin est toujours utile. »

CHAPITRE XVVI

Comment les habitants de Lerné, par le commandement de Picrochole, leur roi, assaillirent au despourvu les bergers de Grandgousier.

Les fouaciers retournés à Lerné, soubdain devant boire ni manger (*), se transportarent au Capitole, et là devant leur roi nommé Picrochole, tiers de ce nom, proposarent leur complaincte, monstrant leurs paniers rompus, leurs bonnets foupis, leurs robes dessirées, leurs fouaces destroussées, et singulièrement Marquet blessé énormément (*), disants le tout avoir esté faict par les bergers et métayers de Grandgousier, près le grand quarroi par delà Sévillé.

Lequel incontinent entra en courroux furieux, et sans plus oultre se interroguer quoi ne comment, feit crier par son pays ban et arrière-ban, et que un chascun, sus peine de la hart, convinst en armes en la grand'place devant le chasteau, à heure de midi. Pour mieulx confirmer son entreprinse, envoya sonner le tabourin à l'entour de la ville; lui-mesme, cependant qu'on apprestoit son disner (*), alla faire affuster son artillerie, desployer son enseigne et

oriflant, et charger force munitions, tant de harnois d'armes que de gueule. En disnant, bailla les commissions, et fut par son édict constitué le seigneur Trepelu sus l'avant garde, en laquelle furent comptés seze mille quatorze haquebutiers, trente mille et unze adventuriers. A l'artillerie fut commis le grand escuyer Toucquedillon, en laquelle feurent comptées neuf cents quatorze grosses pièces de bronze, en canons, doubles canons, basilics, serpentines, coulevrines, bombardes, faulcons, passevolants, spiroles et aultres pieces. L'arrière-garde fut baillée au duc Raquedenare (105 *bis*). En la bataille se tint le roi et les princes de son royaulme. Ainsi sommairement acoustrés, devant que se mettre en voie, envoyarent trois cents chevaulx légers soubs la conduicte du capitaine Engoulevent (105 *bis*), pour découvrir pays, et sçavoir si embusche aulcune estoit par la contrée. Mais après avoir diligemment recherché, trouvarent tout le pays à l'environ en paix et silence, sans assemblée quelconque. Ce que entendant Picrochole, commanda qu'un chascun marchast soubs son enseigne hastivement. Adoncques sans ordre et mesure prindrent les champs les uns parmi les aultres, gas-

(105 *bis*) *Raquedenare*. Vomir se dit en provençal *raqua*. Raquedenare signifie donc crache-denier.

Engoulevent. Avaler se dit dans le midi de la France *engoula* ou *engoura*. La signification d'engoulevent est donc : avale-vent.

tants et dissipants tout par où ils passaient, sans espargner ni pauvre ni riche, ni lieu sacré ni prophane ; enmenoient bœufs, vaches, taureaulx, veaulx, genisses, brebis, moutons, chèvres et boucs; poulles, chapons, poullets, oisons, jars, oies, porcs, truies, gorrets; abattants les noix, vendangeants les vignes, emportants les seps, croullants tous les fruicts des arbres. C'estoit un désordre incomparable de ce qu'ils faisoient. Et ne trouvarent personne qui leur resistast : mais un chascun se mettoit à leur merci, les suppliant estre traictés plus humainement, en considération de ce qu'ils avaient de tout temps esté bons et amiables voisins, et que jamais envers eulx ne commirent excès ne oultrage, pour ainsi soubdainement estre par iceulx mal vexés, et que Dieu les en puniroit de brief. Esquelles remonstrances, rien plus ne respondoient, sinon qu'ils leur vouloient apprendre à manger de la fouace.

CHAPITRE XXVII

Comment un moine de Sévillé sauva le clos de l'abbaye du sac des ennemis.

Tant feirent et tracassarent, pillants et larronnants, qu'ils arrivarent à Sévillé, et destroussarent hommes et femmes, et prindrent ce qu'ils purent : rien ne leur fut ne trop chauld ne trop pesant. Combien que la peste y fust par la plus grande part des maisons, ils entroient partout, et ravissoient tout ce qu'estoit dedans, et jamais nul n'en print danger : qui est cas assez merveilleux. Car les curés, vicaires, prescheurs, médicins, chirurgiens et apothécaires, qui alloient visiter, panser, guérir, prescher et admonester les malades, estoient touts morts de l'infection, et ces diables pilleurs et meurtriers onques n'y prindrent mal. D'ond vient (106) cela, messieurs? pensez-y, je vous prie.

(106) A propos de la peste de 1510, l'auteur aborde ici, sans le résoudre, un des problèmes les plus difficiles de la science pathologique.

Pourquoi certains individus sont-ils réfractaires à la

Le bourg ainsi pillé, se transportarent en l'abbaye avec horrible tumulte; mais la trouvarent bien resserrée et fermée. D'ond l'armée principale marcha oultre vers le gué de Vede, exceptés sept enseignes de gents de pied, et deux cents lances qui là restarent, et rompirent les murailles du clos, affin de gaster toute la vendange. Les pauvres diables de moines ne sçavoient auquel de leurs saints se vouer. A toutes adventures feirent sonner *ad capitulum capitulantes*. Là fut décrété qu'ils feroient une belle procession renforcée de beaulx preschants *contra insidias*, et beaulx respons *pro pace*. En l'abbaye estoit pour lors un moine claustrier, nommé frère Jean des Entommeures, jeune, galant, frisque, dehait, bien à dextre, hardi, adventureux, delibéré, hault, maigre, bien fendu de gueule, bien advantagé en nez (106 *bis*), beau despescheur d'heures, beau desbrideur de messes, beau descroteur de vigiles : pour tout dire sommairement, vrai moine si oncques en

---

contagion ? — Des savants ont répondu : « Parce que telle est leur IDIOSYNCRASIE ! » Et ces doctes gens, qui parlent si admirablement pour ne rien dire, se fâcheraient si vous rapprochiez leur réponse de celle de Sganarelle au *cur opium facit dormire*.

Comme faits curieux d'immunité, on a remarqué, pendant la peste de Marseille, que les porteurs d'huile étaient généralement garantis de la maladie régnante ; et, de nos jours, on a constaté que les filles publiques n'étaient que très-rarement atteintes du choléra.

(106 bis) Voir note 142.

fut depuis que le monde moinant moina de moinerie; au reste, clerc jusques és dents en matière de bréviaire. Icellui, entendant le bruit que faisoient les ennemis par le clos de leur vigne, sortit hors pour veoir ce qu'ils faisoient. Et advisant qu'ils vendangeoient leur clos auquel estoit leur boire de tout l'an fondée, retourne au chœur de l'ecclise, où étoient les aultres moines tous estonnés comme fondeurs de cloches, lesquels voyant chanter, *Im, im, pe, e, e, e, e, e, tum, um, in, i, ni, co, o, o, o, o, o, rum, um.* « C'est, dit-il, bien chié chanté. Vertus Dieu, que ne chantez-vous : Adieu paniers, vendanges sont faictes? Je me donne au diable, s'ils ne sont en nostre clos, et tant bien coupent et seps et raisins, qu'il n'y aura par le corps Dieu de quatre années que halleboter dedans. Ventre sainct Jacques! que boirons-nous cependant, nous aultres pauvres diables? Seigneur Dieu, *da mihi potum.* »

Lors dist le prieur claustral : « Que fera cest ivrogne ici? Qu'on me le meine en prison : troubler ainsi le service divin? — Mais, dist le moine, le service du vin : faisons tant qu'il ne soit troublé, car vous-mesme, monsieur le prieur, aimez boire du meilleur : si faict tout homme de bien. Jamais homme noble ne hait le bon vin; c'est un apophthegme monachal. Mais ces respons que chantez ici ne sont par Dieu poinct de saison. Pourquoi sont nos heures en temps de moissons et vendanges courtes, et en l'avent et tout hyver longues?

« Feu de bonne mémoire frère Macé Pelosse, vrai zélateur (ou je me donne au diable) de nostre religion, me dist, il m'en soubvient, que la raison estoit affin qu'en cette saison nous fasions bien serrer et faire le vin, et qu'en hyver nous le humions. Escoutez, messieurs, vous aultres, qui aimez le vin, le corps Dieu si me suivez : car hardiment, que sainct Antoine m'arde (107), si ceulx tastent du piot qui n'auront secouru la vigne. Ventre Dieu, les biens de l'ecclise? Ha non, non. Diable, sainct Thomas l'anglois voulut bien iceulx mourir : si j'y mourois ne serois-je sainct de mesme? je n'y mourrai ja pourtant : car c'est moi qui le fai és aultres. »

(107) L'intervention des saints dans les maladies, et spécialement de saint Antoine dans le feu sacré, était admise aussi bien par les gens d'église que par les gens d'épée. « Le brave M. de Bayard, dit Brantome dans ses *Sermens espagnols*, estant un jour persecuté d'une forte fiebvre chaulde, de telle façon qu'il en brusloit, il implora M. sainct Anthoyne en lui faisant telle oraison : « Ah ! « monsieur Anthoyne, mon bon sainct et seigneur, je « vous supplie avoir souvenance que lorsque nous autres « François nous allasmes jetter dans Parme, il fust arresté « qu'on bruslerait toutes les églises. Je ne voulus jamais « consentir que la vostre fust abattue, bien qu'elle fust de « grande importance; mais je m'y allai jetter dedans « avecques ma compaignie; si bien que je la garday et « demeura entière. » Ceste oraison faicte, au bout de huict jours, M. de Bayard fust guery. »

Le saint brûleur aurait pu le guérir plus vite, s'il l'avait voulu. — Voir notes 62, 68.

Ce disant mist bas son grand habit : et se saisit du baston de la croix, qui estoit de cœur de cormier, long comme une lance, rond à plein poing, et quelque peu semé de fleurs de lis toutes presque effacées. Ainsi sortit en beau sayon, mist son froc en écharpe; et de son baston de la croix donna brusquement sus les ennemis, qui sans ordre ne enseigne, ne trompette, ne tambourin, parmi le clos vendangeoient. Car les porteguidons et port'enseignes avoient mis leurs guidons et enseignes l'orée des murs; les tabourineurs avoient défoncé leurs tabourins d'un costé, pour les emplir de raisins; les trompettes estoient chargées de moussines : chascun estoit dérayé. Il choqua doncques si roidement sus eux, sans dire gare, qu'il les renversoit comme porcs, frappant à tors et à travers à la vieille escrime. Ez uns escarbouilloit la cervelle (108), ez aultres rompoit bras et jambes, ez aultres deslochoit les spondyles du col, ez aultres démoloit les reins, ava-

(108) Il y a plusieurs choses à expliquer dans les détails de ce combat; pour cela faire, nous allons écrire en langage moderne la première partie des prouesses de frère Jean :

Aux uns il écrasait la cervelle, aux autres il rompait bras et jambes, à ceux-ci il disloquait les vertèbres du cou, à ceux-là il cassait les reins; il faisait descendre, tomber le nez; il pochait les yeux, fendait les mâchoires, désarticulait les omoplates, contusionnait les jambes fortement jusqu'à produire la mortification des tissus ou sphacèle; il désarticulait les hanches (faisait sortir des

loit le nez, poschoit les yeulx, fendoit les mandibules, enfonçoit les dents en la gueule, descrouilloir les omoplates, sphacéloit les grèves, desgondoit les ischies, débécilloit les focilles.

Si quelqu'un se vouloit cacher entre les seps plus épais, à icellui froissoit toute l'areste du dos, et l'esrenoit comme un chien.

Si aulcun saulver se vouloit en fuyant, à ice,-lui faisoit voler la teste en pièces par la commissure (108 A) lambdoïde. Si quelqu'un gravoit en un arbre, pensant y estre en seureté icellui de son baston empaloit par le fondement.

Si quelqu'un de sa vieille cognoissance lui crioit : « Ha ! frère Jean mon ami, frère Jean, je me rends. — Il t'est, disoit-il, bien force. Mais ensemble tu rendras l'ame à tous les diables. »

Et soubdain lui donnoit dronos. Et si per-

---

gonds les hanches ισχιον); il déboitait les os de l'avant-bras et des jambes; il cassait l'épine dorsale et éreintait...

Focile. — Dans les auteurs du moyen âge, les os de l'avant-bras et de la jambe sont toujours appelés *fociles* ou *fauciles*. Le cubitus et le tibia étaient dits *focilia majora*, le radius et le péroné *focilia minora*.

Grèves. — Voir note 49. On lit dans un rondeau de Jean Marot :

« Lasse je suys.....
Et je n'ay cuisse jambe, ne *grève*
Qui sur plain champ puisse faire teneur. »

(108 A) La suture ou *commissure lambdoïde*, de λ et ειδος est la suture occipito-pariétale du crâne.

sonne tant fut esprins de témérité qu'il lui voulust résister en face, là montroit-il la force de ses muscles. Car il leur transperçoit la poictrine par le médiastin (108 B) et par le cœur; à d'aultres donnant sus la faulte des costes, leur subvertissoit l'estomach, et mouroient soubdainement; ez aultres tant fièrement frappoit par le nombril, qu'il leur faisoit sortir les tripes; ez aultres parmi les couillons perçoit le (108 C) boyau cullier. Croyez que c'estoit le plus horrible spectacle qu'on vit oncques.

Les uns crioient, sainte Barbe; les aultres, saincte N'y-touche; les autres, notre Dame de Cunault, de Laurette, de bonnes nouvelles, de la Lenou, de Rivière. Les uns se vouoient à sainct Jacques; les aultres au sainct suaire de Chambery (mais il brusla trois mois après, si bien qu'on n'en put saulver un seul brin); les aultres à Cadouin, les aultres à sainct Jean d'Angely; les aultres à sainct Eutrope de Xaintes, à sainct Mesmes de Chinon, à sainct Martin de Candes, à sainct Clouaud de Sinays, és reliques de Jovrezay, et mille aultres petits saincts. Les uns mouroient sans parler; les aultres parloient

(108 B) Le médiastin dont il s'agit ici est l'espace que laissent entre elles les deux plèvres derrière le sternum. Nous l'appelons *médiastin antérieur*.

(108 C) Ce dernier coup se trouve dans Th. Folengo, au livre XIX de son *Histoire macaronique*, mais Rabelais a mieux précisé la région, dont les rapports sont ici très-bien indiqués : le rectum n'est, en effet, séparé des testicules que par quelques muscles et le bas-fond de la vessie.

sans mourir. Les uns se mouroient en parlant; les aultres parloient en mourant. Les aultres crioient à haulte voix : « Confession, Confession, *Confiteor, Miserere, In manus!* » Tant fut grand le cri des navrés, que le prieur de l'abbaye avec tous ses moines sortirent. Lesquels, quand apperçeurent ces pauvres gents ainsi rués parmi la vigne et blessés à mort, en confessarent quelques-uns. Mais ce pendent que les prebstres s'amusoient à confesser, les petits moinetons coururent au lieu où estoit frère Jean, et lui demandarent en quoi il vouloit qu'ils lui aidassent.

A quoi respondit, qu'ils esgorgetassent ceulx qui estoient portés par terre. Adoncques laissants leurs grandes capes sus une treille, au plus près, commençarent esgorgeter et achever ceulx qu'avoit desja meurtris. Sçavez-vous de quels ferrements? A beaulx gouets, que sont petits demi-cousteaulx, dont les petits enfants de nostre pays cernent les noix. Puis à tout son baston de croix gagna la bresche qu'avoient faicte les ennemis. Aulcuns des moinetons emportarent les enseignes et guidons en leurs chambres pour en faire des jarretières. Mais quand ceulx qui s'estoient confessés voulurent sortir par icelle bresche, le moine les assommoit de coups, disant : « Ceulx ci sont confés et repentants, et ont gagné les pardons; ils s'en vont en paradis aussi droict comme une faucille, et comme est le chemin de Faye. »

Ainsi par sa prouesse furent desconficts tous

ceulx de l'armée qui estoient entrés dedans le clos, jusques au nombre de treze mille six cents vingt et deux, sans les femmes et petits enfants : cela s'entend tousjours. Jamais Maugis ermite ne se porta si vaillamment à tout son bourbon contre les Sarrasins, desquels est escript lés gestes des quatre fils Aymon, comme feit le moine à l'encontre des ennemis avec le baston de la croix.

CHAPITRE XXVIII

Comment Picrochole print d'assault la Roche-Clermauld, et le regret et difficulté que feit Grandgousier d'entreprendre guerre.

Ce pendent que le moine s'escarmouchoit, comme avons dict, contre ceulx qui estoient entrés dans le clos, Picrochole à grande hastiveté passa le gué de Vede avec ses gents, et assaillit la Roche-Clermauld : auquel lieu ne lui fut faicte résistance quelconque; et parce qu'il étoit ja nuit, délibéra en icelle ville se heberger soi et ses gents, et refraischir de sa colère pungitive (109). Au matin print d'assault les boulevards et chasteau, et le rempara très bien; et le pourvut de munitions requises, pensant là faire sa retraicte, si d'ailleurs estoit assailli. Car le lieu estoit fort, et par art et par nature, à cause de la situation et assiète.

(109) *Pungitif* est un adjectif emprunté au vocabulaire médical. On dit en médecine *douleur pungitive* (ou pongitive) pour douleur poignante. Dans les ouvrages classiques sur la pathologie interne, on enseigne que la douleur de a pleurésie est souvent pongitive.

Or laissons les là, et retournons à nostre bon Gargantua, qui est à Paris, bien instant à l'estude des bonnes lettres, et exercitations athlétiques : et le vieil bon homme Grandgousier son père, qui après souper se chauffe les couilles (110) à un beau clair et grand feu, et attendent graisler des chastaignes, escript au foyer avec un baston bruslé d'un bout, dont on escharbotte le feu, faisant à sa femme et famille de beaulx comptes du temps jadis.

Un des bergers qui gardoient les vignes, nommé Pillot, se transporta devers lui en icelle heure, et racompta entièrement les excès et pillages que faisoit Picrochole, roi de Lerné, en ses terres et domaines; et comment il avait pillé, gasté, saccagé tout le pays, excepté le clos de Sévillé que frère Jean des Entommeures avoit saulvé à son honneur. Et de présent estoit ledict roi en la Roche-Clermauld; et là en grande instance se remparoit lui et ses gents.

« Holos, holos! dist Grandgousier, qu'est

(110) Ce terme, qui nous choque aujourd'hui, se rencontre dans tous les auteurs du seizième siècle.

« Les apothicaires se servent de c..... de chien au lieu de satyrion. » (*Comment. de Matthiole sur Dioscoride,* trad. du Pinet : Lyon, 1572).

« Mon compagnon se disait avoir la fiebvre d'un c..... enflé. » (Agrippa d'Aubigné, *le baron de Fœneste.*)

Un capitaine allemand se trouva qui avoit une chaisne, et la portoit enfilée de soixante-dix c..... de prebstres. » (Brantôme, *Vie des Grands Capitaines*).

Voir note 60.

ceci, bonnes gents? Songé-je, ou si vrai est ce qu'on me dict? Picrochole, mon ancien ami de tout temps, de toute race et alliance, me vient-il assaillir? Qui le meut? qui le poinct? qui le conduict? qui l'ha ainsi conseillé? Ho, ho, ho, ho! mon Dieu, mon saulveur, aide-moi, inspire-moi, conseille-moi à ce qu'est de faire. Je proteste, je jure devant toi : ainsi me sois-tu favorable, si jamais à lui desplaisir, ne à ses gents dommage, ne en ses terres je feis pillerie : mais bien au contraire, je l'ai secouru de gents, d'argent, de faveur et de conseil en touts cas qu'ai pu cognoistre son advantage. Qu'il m'ait donc en ce poinct oultragé, ce ne peult estre que par l'esprit maling. Bon Dieu, tu cognois mon courage, car à toi rien ne peult estre celé. Si par cas il estoit devenu furieux, et que pour lui réhabiliter son cerveau (111) tu me l'eusses ici envoyé : donne-moi et pouvoir, et sçavoir le rendre au joug de ton sainct vouloir par bonne discipline. Ho, ho, ho! mes bonnes gents, mes amis, et mes féaulx serviteurs, faudra-t-il que je vous empesche à y aider? Las! ma vieillesse ne requérerait doresenavant que repos, et toute ma vie n'ai rien tant procuré que paix : mais il fault, je le voi bien, que maintenant de harnois je charge mes pauvres espaules lasses et faibles (*), et en ma main tremblante (*) je prenne

(111) Rendre quelqu'un à la raison, c'était pour Rabelais comme pour les aliénistes d'aujourd'hui, guérir un cerveau malade.

la lance et la masse pour secourir et garantir mes pauvres subjects. La raison le veult ainsi : car de leur labeur je suis entretenu, et de leur sueur je suis nourri, moi, mes enfants et ma famille. Ce nonobstant, je n'entreprendrai guerre, que je n'aye essayé tous les arts et moyens de paix : là je me resouls. »

Adoncques feit convoquer son conseil et proposa l'affaire tel comme il estoit. Et fut convenu qu'on envoyeroit quelque homme prudent devers Picrochole, sçavoir pourquoi ainsi soubdainement estoit parti de son repos, et envahi les terres, esquelles n'avoit droict quelconque. D'advantage qu'on envoyast quérir Gargantua et ses gents, affin de maintenir le pays, et deffendre à ce besoing. Le tout plut à Grandgousier, et commanda qu'ainsi fut faict. Dont sus l'heure envoya le Basque son laquais quérir à toute diligence Gargantua. Et lui escripvit comme s'ensuit.

CHAPITRE XXIX

Le teneur des lettres que Grandgousier escripvoit à Gargantua.

La ferveur de tes estudes requéroit que de long temps ne te révocasse de cestui philosophique repos, si la confiance de nos amis et anciens confédérés n'eust de présent frustré la seureté de ma vieillesse. Mais puisque telle est ceste fatale destinée, que par iceulx soye inquiété, esquels plus je me reposois, force m'est te rappeler au subside des gents et biens qui te sont par droict naturel affiés. Car ainsi comme débiles sont les armes en dehors, si le conseil n'est en la maison : aussi vaine est l'estude, et le conseil inutile, qui en temps opportun par vertus n'en exécuté, et à son effect réduict. Ma délibération n'est de provoquer, ains d'appaiser; d'assaillir, mais de défendre; de conquester, mais de garder mes féaulx subjets et terres héréditaires. Esquelles est hostilement entré Picrochole, sans cause ni occasion, et de jour en jour poursuit sa furieuse entreprinse, avecques excés non tolérables à personnes libères.

« Je me suis en debvoir mis pour modérer sa cholère tyrannique, lui offrant tout ce que je pensois lui pouvoir estre en contentement : et par plusieurs fois ai envoyé amiablement devers lui, pour entendre, en quoi, par qui, et comment il se sentoit oultragé : mais de lui n'ai eu response que de voluntaire deffiance, et qu'en mes terres prétendoit seulement droict de bienséance. D'ond j'ai cognu que Dieu éternel l'ha laissé au gouvernail de son franc arbitre et propre sens, qui ne peut estre que meschant, si par grace divine n'est continuellement guidé : et pour le contenir en office, et réduire à cognoissance, me l'ha ici envoyé à molestes enseignes. Pourtant, mon fils bien-aimé, le plus tost que faire pourras, ces lettres vues, retourne à diligence secourir, non tant moi (ce que toutesfois par piété naturellement tu doibs) que les tiens, lesquels par raison tu peulx saulver et garder. L'exploit sera faict à moindre effusion de sang qu'il sera possible ; et, si possible est, par engins plus expédients, cautèles et ruses de guerres, nous saulverons toutes les âmes, et les envoyerons joyeux à leurs domiciles.

« Très cher fils, la paix de Christ nostre rédempteur soit avecques toi. Salue Ponocrates, Gymnaste et Eudemon de par moi. Du vingtiesme de septembre. Ton père Grandgousier. »

CHAPITRE XXX

Comment Ulrich Gallet fut envoyé devers Picrochole.

Les lettres dictées et signées, Grandgousier ordonna que Ulrich Gallet, maistre de ses requestres, homme sage et discret duquel en divers et contentieux affaires il avait esprouvé la vertus et bon advis, allast devers Picrochole pour lui remonster ce que par eulx avoit esté décrété. En celle heure partit le bon homme Gallet, et, passé le gué, demanda au meusnier de l'estat de Picrochole : lequel lui feit response, que ses gents ne lui avoient laissé ni coq, ni geline, et qu'ils s'estoient enserrés en la Roche-Clermauld, et qu'il ne lui conseilloit poinct de procéder oultre, de paour du guet : car leur fureur estoit énorme. Ce que facilement il creut, et pour celle nuict hébergea avecques le meusnier.

Au lendemain matin, se transporta avec la trompette à la porte du chasteau, et requist ès gardes, qui le feissent parler au roi pour son profict.

Les paroles annoncées au roi, ne consentit

aulcunement qu'on lui ouvrist la porte, mais se transporta sus le boulevard, et dist à l'ambassadeur : qu'y a t-il ce nouveau ? que voulez-dire ? Adoncques l'embassadeur proposa comme s'ensuit.

CHAPITRE XXXI

La harangue faicte par Gallet à Picrochole.

Plus juste cause de douleur naistre ne peult entre les humains, que si, du lieu d'ond par droicture espéroient grace et bénévolence, il reçoivent ennui et dommage. Et non sans cause (combien que sans raison), plusieurs venus en tel accident ont cette indignité moins estimé tolérable que leur vie propre; et en cas que par force ni aultre engin, ne l'ont pu corriger, se sont eulx-mêmes privés de cette lumière (*).

« Doncques merveille n'est si le roi Grandgousier mon maistre est à ta furieuse et hostile venue saisi de grand déplaisir et perturbé en son entendement (*). Merveille seroit si ne l'avoient esmeu les excès incomparables, qui en ses terres et subjects ont esté par toi et tes gents commis : esquels n'ha esté obmis exemple aulcun d'inhumanité. Ce que lui est tant grief de soi, par la cordiale affection de laquelle toujours ha chéri ses subjects, que à mortel homme plus estre ne sçauroit. Toutesfois, sus l'estimation humaine plus grief lui est, en tant que par toi

et les tiens ont esté ces griefs et torts faicts : qui de toute mémoire et ancienneté, aviez toi et tes pères une amitié avecques lui et tous ses ancestres conceue, laquelle jusques à présent, comme sacrée, ensemble aviez inviolablement maintenue, gardée et entretenue, si bien que non lui seulement ni les siens, mais les nations barbares, Poictevins, Bretons, Manseaux, et ceulx qui habitent oultre les isles de Canare et Isabella, ont estimé aussi facile de molir le firmament, et les abysmes ériger au dessus des nues, que désemparer vostre alliance ; et tant l'ont redoubtée en leurs entreprises, que n'ont jamais ausé provoquer, irriter, ni endommager l'un par crainte de l'aultre.

« Plus y ha. Ceste sacrée amitié tant ha empli le ciel, que peu de gents sont aujourd'hui habitants par tout le continent et isles de l'océan, qui n'ayent ambitieusement aspiré estre receus en icelle, à pactes pour vous-mesmes conditionnés : aultant estimants vostre confédération que leurs propres terres et domaines. En sorte que de toute mémoire n'ha esté prince ni ligue tant efférée ou superbe, qui ait ausé courir sus, je ne di poinct point vos terres, mais celles de vos confédérés. Et si, par conseil précipité, ont enconstre eulx attempté quelque cas de nouvelleté, le nom et tiltre de vostre alliance entendu, ont soubdain désisté de leurs entreprinses. Quelle furie doncques t'esmeut maintenant, toute alliance brisée, toute amitié conculquée, tout droict trespassé, envahir hostilement ses

terres, sans en rien avoir esté par lui ni les siens endommagé, irrité, ni provoqué? Où est foi? où est loi? où est raison? où est humanité? où est crainte de Dieu?

« Cuides-tu ces oultrages estre recelés ez esperits éternels, et au Dieu souverain, qui est juste rétributeur de nos entreprinses? Si le cuides, tu te trompes : car toutes viendront à jugement. Sont-ce fatales destinées ou influence des astres (111 *bis*), qui veulent mettre fin à tes aises et repos? Ainsi ont toutes choses leur fin et période. Et quand elles sont venues à leur poinct suppellatif, elles sont en bas ruinées : car elles ne peuvent long temps en tel estat demourer. C'est la fin de ceux qui leurs fortunes et prospérités ne peuvent par raison et tempérance modérer.

« Mais si ainsi estoit phéé, et deust ores ton heur et repos prendre fin, falloit-il que ce fust en incommodant à mon roi, cellui par lequel tu estois establi? Si ta maison debvoit ruiner, falloit-il qu'en sa ruine elle tombast sus les atres de cellui qui l'avoit aornée? La chose est tant hors les mètes de raison, tant ahhorrente de

(111 bis) L'influence des astres sur les destinées humaines est une croyance que les générations se sont transmises de siècle en siècle jusqu'à Louis XIV, dont on tira l'horoscope.

Au point de vue médical, nous devons dire que Paracelse, qui divisait les maladies en cinq classes, avait mis dans la première celles qui viennent de Dieu et dans la deuxième celles qui viennent des astres.

sens commun, que à peine peult-elle estre par humain entendement conceue, et jusques à ce demourera non croyable entre les estrangers, que l'effect asseuré et tesmoigné leur donne à entendre que rien n'est ni sainct ni sacré à ceulx qui se sont émancipés de Dieu et raison, pour suivre leurs affections perverses.

« Si quelque tort eust esté par nous faict en tes subjects et domaines, si par nous eust esté porté faveur à tes mal voulus, si en tes affaires ne t'eussions secouru, si par nous ton nom et honeur eust esté blessé; ou pour mieulx dire, si l'esperit calumniateur, tendant à mal te tirer, eust, par fallaces espèces et phantasmes ludificatoires, mis en ton entendement que envers toi eussions faict chose non digne de nostre ancienne amitié : tu debvois premier enquérir de la vérité, puis nous en admonester. Et nous eussions tant à ton gré satisfaict, que eusses eu occasion de toi contenter. Mais, ô Dieu éternel, quelle est ton entreprinse? Vouldrois-tu, comme tyran perfide, piller ainsi, et dissiper le royaulme de mon maistre? L'as-tu esprouvé tant ignave et stupide, qu'il ne voulust : ou tant destitué de gents, d'argent, de conseil, et d'art militaire, qu'il ne pust résister à tes iniques assaults?

« Départs d'ici présentement, et demain pour tout le jour sois retiré en tes terres, sans par le chemin faire aulcun tumulte ne force. Et paye mille besants d'or pour les dommages qu'as faict en ses terres. La moitié bailleras demain, l'autre

moitié payeras és ides de mai prochainement venant : nous délaissant ce pendent pour ostage les ducs de Tournemoule, de Bas de fesses et de Menuail, ensemble le prince de Gratelles et le vicomte de Morpiaille (112). »

(112) Même quand Rabelais se fait grave, comme dans ces sublimes chapitres XXIX, XXX et XXXI, il faut qu'il retombe dans un de ces propos qui l'ont fait appeler « le charme de la canaille ». Ainsi, voilà qu'après la plus belle harangue du monde, dans laquelle on ne peut trouver un mot déplacé, nous voyons, à propos d'une liste d'otages, arriver des noms scientifiques orduriers, que nous n'analyserons pas.

Il connaissait bien l'humanité, Destouches, quand il disait dans sa comédie du *Glorieux :*

« Chassez le naturel, il revient au galop. »

CHAPITRE XXXII

Comment Grandgousier, pour achepter paix, feit rendre les fouaces.

Atant se teut le bon homme Gallet : mais Picrochole à tous ses propos ne répond aultre chose, sinon : « Venez les quérir, venez les quérir. Ils (113) ont belle couille et moule. Ils vous brayeront de la fouace. »

Adoncques retourne vers Grandgousier, lequel trouva à genoulx, teste nuë, encliné en un petit coin de son cabinet, priant Dieu, qu'il voulsist amollir la cholère de Picrochole, et le mettre au poinct de raison sans y procéder par force Quand il vit le bon homme de retour, il lui demanda : « Ha! mon ami, mon ami, quelles nouvelles m'apportez vous? — Il n'y ha, dit Gallet-ordre : cest homme est du tout hors du sens e, délaissé de Dieu. — Voire mais, dist Grand-t

(113) « Ils ont... », nous ne voyons pas dans cette pièce tout ce qu'y ont trouvé Burgaud des Marets et Rathery. Cela nous paraît être tout simplement une exclamation triviale dans le genre de celles-ci : Vous me faites une belle jambe, — cela me rend le mollet bien fait.

Nous avons indiqué au nº 65 de nos notes une expression que nous considérons de la même façon.

gousier, mon ami, quelle cause prétend-il de cest excès? — Il ne m'ha, dist Gallet, cause quelconque exposé : sinon qu'il dict en cholère quelques mots de fouaces. Je ne sçai si l'on n'auroit poinct faict oultrage à ses fouaciers. — Je le veulx, dist Grandgousier, bien entendre devant qu'aultre chose délibérer sus ce que seroit de faire. »

Alors manda sçavoir de cest affaire : et trouva pour vrai qu'on avoit prins par force quelques fouaces de ses gents, et que Marquet avoit reçeu un coup (*) de tribard sus la teste. Toutesfois que le tout avoit esté bien payé, et que le dict Marquet avoit premier blessé Forgier de son fouet par les jambes. Et sembla à tout son conseil qu'en toute force il se debvoit deffendre. « Ce non obstant, dist Grandgousier, puis qu'il n'est question que de quelques fouaces, j'essayerai le contenter : car il me desplaist par trop de lever guerre. »

Adoncques s'enquesta combien on avoit prins de fouaces, et entendent quatre ou cinq douzaines, commanda qu'on en feist cinq charretées en icelle nuict, et que l'une fust de fouaces faictes à beau beurre, beaulx moyeux d'œufs, beau zaffran et belles espices, pour estre distribuées à Marquet; et que pour ses intérêts il lui donnoit sept cents mille et trois philippus pour payer les barbiers qui l'auroient pansé (113 *bis*);

(113 bis) Longtemps les *barbiers* ont pratiqué les opérations de la petite chirurgie. En 1505, la Faculté de mé-

et d'abundant lui donnoit la métairie de la Pomardière à perpétuité franche pour lui et les siens.

Pour le tout conduire et passer fut envoyé Gallet. Lequel par le chemin, feit cueillir près de la saulsaye force grands rameaulx de cannes et roseaulx, et en feit armer autour leurs charrettes et chascun des chartiers. Lui-mesme en tint un en sa main : par ce voulant donner à cognoistre qu'ils ne demandoient que paix et qu'ils venoient pour l'achepter.

Eulx, venus à la porte, requirent parler à Picrochole de par Grandgousier. Picrochole ne voulut oncques les laisser entrer, ni aller à eulx parler et leur manda qu'il estoit empesché, mais qu'ils dissent ce qu'ils vouldroient au capitaine Toucquedillon, lequel affustoit quelque pièce sus les murailles. Adonc lui dist le bon homme : « Seigneur, pour vous retirer de tout ce débat et oster toute excuse que ne retournez en nostre première alliance, nous vous rendons présentement les fouaces, dont est la controverse. Cinq douzaines en prindrent nos gens; elles feurent très bien payées : nous aimons tant la paix que nous en rendons cinq charrettées : desquelles ceste ici sera pour Marquet qui plus

decine décerna à leur corporation le titre de « corps des barbiers-chirurgiens »; la Révolution, dit Littré, élimina « cette chirurgie de bas étage ».

— *La Pomardière,* d'après Sardou, rappellerait *la pommade,* l'onguent dont Marquet avait été oint.

se plainct. D'advantage, pour le contenter entièrement, voilà sept cents mille et trois philippus que je lui livre; et, pour l'intérest qu'il pourroit prétendre, je lui cède la métairie de la Pomardière à perpétuité, pour lui et les siens possédable en franc alloi : voyez ci le contract de la transaction. Et pour Dieu vivons doresnavant en paix, et vous retirez en vos terres joyeusement : cédants ceste place ici, en laquelle n'avez droict quelconque, comme bien la confessez. Et amis comme paravant. »

Toucquedillon racompta le tout à Picrochole, et de plus en plus envenima son courage, lui disant : « Ces rustres ont belle paour : par Dieu, Grandgousier se conchie (114), le pauvre buveur : ce n'est son art aller en guerre, mais oui bien vider les flacons. Je suis d'opinion que retenons ces fouaces et l'argent, et au reste nous hastons de remparer ici et poursuivre nostre fortune. Mais pensent-ils bien avoir affaire à une

(114) Toutes les émotions vives peuvent donner la diarrhée : la frayeur est du nombre. Les vieux conteurs se sont plu à constater cet effet pathologique de la peur :

« Il se conchioit tout de male peur. » (*Merlin Coccaie*, liv. XXIV.)

« Sa renommée estoit si grande qu'il n'y avoit semblables à Renaud qui n'embrenassent leurs chausses de peur, oyants seulement parler de Balde. » (*id.* liv. IV.)

« La peur extreme et l'extreme ardeur de courage troublent également le ventre et le laschent. » (*Montaigne*, I, 54.)

Dans les *Aventures du baron de Fœneste*, le Gascon vanard s'écrie : « Les diables chient de peur de me voir. »

duppe, de vous paistre ces fouaces? Voilà que c'est : le bon traictement et la grande familiarité que leur avez par ci devant tenue vous ont rendu envers eulx contemptible. Oignez villain, il vous poindra. Poignez villain, il vous oindra. — Ça, ça, ça, dit Picrochole, sainct Jacques, ils en auront; faictes ainsi qu'avez dit. — D'une chose, dit Toucquedillon, vous veulx-je advertir. Nous sommes ici assez mal avitaillés et pourvus maigrement des harnois de gueule (115). Si Grandgousier nous mettoit siége, dès à présent m'en irois faire arracher les dents toutes, seulement que trois restassent, aultant à vos gents comme à moi (*) avec icelles nous n'avancerons que trop à manger nos munitions.— Nous, dist Picrochole, n'aurons que trop mangeailles. Sommes-nous ici pour manger ou pour batailler? — Pour batailler vraiement, dist Toucquedillon; mais de la panse vient la danse (116), et où faim règne, force exule. — Tant jaser! dist Picrochole. Saisissez ce qu'ils ont amené. »

Adoncques prindrent argent, et fouaces, et

(115) Façon technique fort originale de dire : « les vivres n'abondent pas. »

(116) C'est le ventre plein qu'il faut danser, batailler. Quand on souffre de la faim on perd ses forces : voilà la signification exacte de l'adage cité. Il est facile de s'en convaincre en lisant la comédie medico-morale composée au quinzième siècle par Nicole de la Chesnaye sous ce titre : *la Condamnation de Bancquet*. Mais ce proverbe a aussi un autre sens, comme on peut le voir par ce passage

bœufs, et charrettes; et les renvoyarent sans mot dire, sinon que plus n'approchassent de si près pour la cause qu'on leur diroit demain. Ainsi sans rien faire, retournarent devers Grandgousier, et lui comptarent le tout : adjoustants qu'il n'estoit aulcun espoir de les tirer à paix, sinon à vive et forte guerre.

---

de Molinet, auteur des *Preux de Gourmandise :* (c'est Loth qui parle)

« Tant horriblement je souppay
Que tous mes cinq sens me faillirent,
Mes deux filles si m'assaillirent
Que j engrossay par ignorance :
De la pance vient la dance. »

Il y avait là une occasion d'équivoque que Rabelais se serait bien gardé de laisser échapper.

CHAPITRE XXXIII

Comment certains gouverneurs de Picrochole, par conseil précipité, le mirent au dernier péril.

Les fouaces destroussées, comparurent devant Picrochole, le duc de Menuail (*), comte Spadassin, et capitaine Merdaille (*) et lui dirent : « Cyre, aujourd'hui nous vous rendons le plus heureux, plus chevalereux prince qui oncques fut depuis la mort d'Alexandre Macedo. — Couvrez, couvrez vous, dist Picrochole. — Grand merci, dirent-ils. Cyre, nous sommes à nostre debvoir. Le moyen est tel. Vous laisserez ici quelque capitaine en garnison avec une petite bande de gents, pour garder la place, laquelle nous semble assez forte, tant par nature, que par les remparts faicts à vostre invention. Vostre armée partira en deux, comme trop mieulx l'entendez. L'une partie ira ruer sur ce Grandgousier et ses gents. Par icelle sera de prime abordée façilement desconfict. Là recouvrerez argent à tas. Car le villain en ha du content. Villain, disons-nous, par ce qu'un noble prince n'ha jamais un sol. Thésaurizer est faict de villain.

« L'aultre partie ce pendent tirera vers Onis, Sainctonge, Angomois et Gasgogne : ensemble Perigord, Medoc, et és Lanes. Sans résistance prendront villes, chasteaulx et forteresses. A Bayonne, à Sainct Jean de Lus et Fontarabie, saisirez tous les naufs, et costoyant vers Galice et Portugal, pillerez tous les lieux maritimes, jusques à Ulisbonne, où aurez renfort de tout équippage requis à un conquérant. Par le corbieu, Hespagne se rendra, car ce ne sont que madourrés. Vous passerez par l'estroict de Sibylle, et là érigerez deux colonnes plus magnifiques que celles d'Hercules, à perpétuelle mémoire de vostre nom. Et sera nommé cellui destroict la mer Picrocholine.

« Passée la mer Picrocholine, voici Barberousse qui se rend vostre esclave. — Je, dis-Picrochole, le prendrai à merci. — Voire, dit rent-ils, pourvu qu'il se face baptiser. Et oppugnerez les royaulmes de Tunis, de Hippes, Argière, Bone, Corone, hardiment toute Barbarie. Passant oultre, retiendrez en vostre main Majorque, Minorque, Sardaigne, Corsique et aultres isles de la mer Ligustique et Baleare. Costoyant à gauche, dominerez toute la Gaule Narbonique, Provence, et Allobroges, Gênes, Florence, Lucques, et à Dieu seas Rome. Le pauvre monsieur du pape meurt desja de paour. — Par ma foi, dist Picrochole, je ne lui baiserai ja sa pantouphe.

—Prinse Italie, voilà Naples, Calabre, Apoule et Sicile toutes à sac, et Malthe avec. Je vou-

drois bien que les plaisants chevaliers jadis Rhodiens vous résistassent, pour veoir de leur urine (117). — Je irois, dist Picrochole, volontiers à Lorette. — Rien, rien, dirent-ils; ce sera au retour. De là prendrons Candie, Cypre, Rhodes et les isles Cyclades, et donnerons sus la Morée. Nous la tenons. Sainct Treignan. Dieu gard Hierusalem, car le Souldan n'est pas comparable à vostre puissance. — Je, dist-il, ferai doncques bastir le temple de Salomon. — Non, dirent-ils, encores : attendez un peu. Ne soyez jamais tant soubdain à vos entreprinses.

(117) Cette phrase signifie : « si les chevaliers de Rhodes vous résistent, ils seront bien malades et devront, comme tels, montrer leurs urines. »

L'examen des urines jouait autrefois un grand rôle dans le pronostic des maladies. On avait même voulu en faire une méthode de diagnostic, connue sous le nom d'*uroscopie*, mais elle est tombée entre les mains de quelques charlatans, parce que, en réalité, l'urine est loin de fournir les nombreux renseignements qu'on a prétendu en tirer. Hippocrate a pourtant dit : « les urines font présager les crises faciles ou difficiles, les maladies courtes ou longues. »

Cicéron, dans son livre *de Fato*, fait allusion à un ouvrage de son temps sur l'art de deviner les maladies par l'inspection des urines.

Quand on parcourt les ouvrages des auteurs qui ont écrit aux quatorzième, quinzième et seizième siècles on rencontre, à chaque instant, des passages montrant combien les médecins de nos pères étaient uromanes. Le médecin grec Actuarius, qui vivait en 1310, a composé un livre qui fut imprimé du temps de Rabelais sous le titre *De urinis* ; sous le même titre, Montagnana écrivit un

« Savez-vous que disoit Octavian Auguste? *Festina lente*... Il vous convient premièrement avoir l'Asie minor, Carie, Lycie, Pamphile, Cilicie, Lydie, Phrygie, Mysie, Bethune, Charazie, Setalie, Samagerie, Castamena, Luga, Savasta, jusques à Euphrates. — Voirrons-nous, dist Picrochole, Babylone et le mont Sinaï? — Il n'est, dirent-ils, ja besoin pour ceste heure. N'est-ce pas assez tracassé, de avoir transfrété la mer Hyrcane, chevaulché les deux Arménies et les trois Arabies? — Par ma foi, dist-il, nous sommes affolés. Ha, pauvres gents! — Quoi? dirent-ils. — Que boirons-nous (*) par ces dé-

---

traité fort long en 1450; parmi les ouvrages de Rondelet il se trouve un *Tractatus de urinis.*

Les simples conteurs constatent la vogue de l'uroscopie: Merlin Coccaie dit :

« Le médecin trottant par la ville va contempler les urines. » (Liv. II.)

Jean Bouchet :

« Elle fust contraincte de demeurer au lict malade... son espoux y fist venir plusieurs médecins, mais ils n'eussent peu congnoistre son mal au poux ne à l'urine. » (*Le Panegyric de Loys de la Trimoille*, chap. VII.)

Marguerite de Navarre :

« Quand elles parceurent qu'elle ne se disposoit à garison, elles ordonnèrent que l'une d'elles yroit à Rouen porter son urine à ung médecin de grande renommée. » (*Cent Nouvelles nouvelles*, XXI.)

On se fera une idée exacte de ce que devait être l'examen des urines entre les mains des empiriques, du temps de Rabelais, en relisant la nouvelle LIX de Bonaventure des Periers, intitulée *de l'Escolier légiste et de l'Apothicaire qui luy apprint la médecine.* — Voir note 646.

serts ? Car Julian Auguste et tout son ost y moururent de soif, comme l'on dict. — Nous, dirent-ils, avons ja donné ordre à tout. Par la mer Syriace vous avez neuf mille quatorze grandes naufs chargées des meilleurs vins du monde : elles arrivarent à Japhes. Là se sont trouvés vingt et deux cents mille chameaulx et seze cents éléphants, lesquels avez prins à une chasse environ Sigeilmes, lorsqu'entrastes en Libye : et d'abundants eustes toute la caravane de la Mecha. Ne vous fournirent-ils de vin à suffisance? — Voire : mais, dist-il, nous ne busmes poinct frais (118). — Par la vertus, dirent-ils, non pas d'un petit poisson, un preux, un conquérant, un prétendant, et aspirant à l'empire univers, ne peult tousjours avoir ses aises, Dieu soit loué qu'estes venu, vous et vos gents, saufs et entiers jusques au fleuve du Tigre.

— Mais, dist-il, que faict ce pendent la part de nostre armée qui desconfit ce villain (*) humeux Grandgousier ? — Ils ne choment pas, dirent-ils, nous les rencontrerons tantost. Ils vous ont prins Bretagne, Normandie, Flandres, Hainault, Brabant, Artois, Hollande, Sélande : ils ont passé le Rhein par sus le ventre des Souisses et

(118) La Fontaine s'est servi de ce trait dans *la Tortue et les Canards*. Il n'y a rien de médical, si l'on veut, dans ce « boire frais », mais c'est si heureusement trouvé que nous devons nous arrêter un instant, rien que pour admirer.

Lansquenets, et part d'entre eulx ont dompté Luxembourg, la Lorraine, la Champagne, Savoie jusques à Lyon : auquel lieu ont trouvé vos garnisons retournants des conquestes navales de la mer Méditerranée. Et se sont reassemblés en Bohême, après avoir mis à sac Souève, Wirtemberg, Bavière, Austriche, Moravie et Styrie. Puis ont donné fièrement ensemble sus Lubeck, Norwege, Sweden, Rich, Dace, Gothie, Groeneland, les Estrelins, jusques à la mer Glaciale. Ce faict conquestarent les isles Orcaldes et subjuguarent Escosse, Angleterre, et Irlande. De là navigants par la mer sabuleuse et par les Sarmates, ont vaincu et dompté Prussie, Polonie, Lituanie, Russie, Valachie, la Transsylvane, Hongrie, Bulgarie, Turquie, et sont à Constantinople.

—Allons nous, dist Picrochole, rendre à eulx le plustost, car je veulx estre aussi empereur de Trébizonde. Ne tuerons-nous pas tous ces chiens Turcs et Mahumétistes ? — Que diable, dirent-ils, ferons doncques ? Et donnerez leurs biens et terres à ceux qui vous auront servi honestement. — La raison, dist-il, le veult, c'est équité. Je vous donne la Carmaigne, Surie et toute la Palestine. —Ha ! dirent-ils, Cyre, c'est du bien de vous : grand merci, Dieu vous face bien tousjours prospérer. »

Là présent estoit un vieulx gentilhomme esprouvé en divers hasards, et vrai routier de guerre, nommé Echephron, lequel, ouyant ces propos, dist : « J'ai grand paour que toute ceste

entreprinse sera semblable à la farce du pot au laict, duquel un cordouannier se faisait riche par resverie; puis le pot cassé, n'eut de quoi disner. Que prétendez vous par ces belles conquestes? Quelle sera la fin de tant de travaulx et traverses? — Sera, dist Picrochole, que nous, retournés, reposerons à nos aises. — D'ond, dist Echephron, et si par cas jamais n'en retournez? Car le voyage est long et périlleux. N'est-ce mieulx que dès maintenant nous reposions, sans nous mettre en ces hasards? — O! dist Spadassin, par Dieu, voici un bon resveux; mais allons nous cacher au coin de la cheminée : et là passons avec les dames nostre vie et nostre temps à enfiler des perles, ou à filer comme Sardanapalus. Qui ne s'adventure, n'ha cheval, ni mule, ce dict Salomon. — Qui trop, dist Echephron, s'adventure, perd cheval et mule, respondit Malcon. — Baste, dist Picrochole, passons oultre. Je ne crains que ces diables de légions de Grandgousier : ce pendent que nous sommes en Mésopotamie, s'ils nous donnoient sus la queue, quel remède (*)? — Très bon, dist Merdaille, une belle petite commission, laquelle vous envoyerez aux Moscovites, vous mettra en camp pour un moment quatre cents cinquante mille combattants d'eslite. O si vous m'y faictes vostre lieutenant, je tueroye un peigne pour un mercier! Je mors, je rue, je frappe, j'attrape, je tue, je renie. — Sus, sus, dist Picrochole, qu'on dépesche tout, et qui m'aime si me suive. »

CHAPITRE XXXIV

Comment Gargantua laissa la ville de Paris pour secourir son pays; et comment Gymnaste rencontra les ennemis.

En ceste mesme heure, Gargantua, qui estoit issu de Paris, soubdain les lettres de son père, leues, sus sa grande jument venant, avoit ja passé le pont de la Nonnain : lui, Ponocrates, Gymnaste et Eudemon, qui pour le suivre avoient prins chevaulx de poste. Le reste de son train venoit à justes journées, amenant tous ses livres et instrument philosophique. Lui, arrivé à Parillé fut adverti par le métayer de Gouguet, comment Picrochole s'estoit remparé à la Roche-Clermaud, et avoit envoyé le capitaine Tripet, avec grosse armée, assaillir le bois de Vede et Vaugaudry; et qu'ils avoient couru la poulle, jusques au pressoir Billard, et que c'estoit chose estrange et difficile à croire des excès qu'ils faisoient par le pays, tant qu'il lui feit paour, et ne sçavoit bien que dire ni que faire. Mais Ponocrates lui conseilla qu'ils se transportassent vers le seigneur de la Vauguyon, qui de touts temps avoit esté leur ami et confédéré, et par lui seroient mieux advisés de touts affaires. Ce qu'ils

feirent incontinent, et le trouvarent en bonne délibération de leur secourir : et fut de opinion que il envoyeroit quelqu'un de ses gents pour descouvrir le pays et sçavoir en quel estat estoient les ennemis, affin de y procéder par conseil prins selon la forme de l'heure présente. Gymnaste s'offrit d'y aller : mais il fut conclus que pour le meilleur il menast avecques soi quelqu'un qui cognust les voies et destorses, et les rivières de là entour. Adoncques partirent, lui et Prelinguand, escuyer de Vauguyon, et sans effroi espiarent de tous costés. Ce pendent Gargantua se rafraischit (118 *bis*) et reput quelque peu avecques ses gents, et feit donner à sa jument un picotin d'avoine, c'estoient soixante et quatorze muids, trois boisseaulx.

Gymnaste et son compagnon tant chevaulcharent qu'ils rencontrarent les ennemis touts espars et mal en ordre, pillants et desrobants tout ce qu'ils povoient : et de tant loin qu'ils l'apperceurent, accourrurent sus lui à la foulle pour le destrousser. Adoncques il leur cria : « Messieurs, je suis pauvre diable, je vous requiers qu'ayez de moi merci. J'ai encore quelque escu, nous le boirons : car c'est *aurum potabile* (119); et ce cheval-ici sera vendu pour

(118 *bis*) Il faut manger pour vivre. Les héros de Rabelais ne l'oublient jamais.

(119) Jeu de mots sur *aurum potabile*.

On donnait le nom d'*or potable* à une préparation trop estimée. C'était un liquide huileux obtenu en versant

payer ma bien-venue. Cela faict, retenez-moi des vostres, car jamais homme ne sceut mieulx prendre, larder, rostir, et apprester, voire par Dieu démembrer, et gourmander poulle que moi qui suis ici, et pour mon *proficiat*, je bois à tous bons compagnons. »

Lors descouvrit sa ferrière, et sans mettre le nez dedans, buvoit assez honestement. Les marroufles le regardoient, ouvrants la gueule d'un grand pied, et tirants les langues comme lévriers, en attente de boire après (*) : mais Tripet le capitaine sus ce point accourrut voir que

une essence volatile dans une dissolution de chlorure d'or. On lui attribuait mille propriétés toutes fort douteuses. Au huitième siècle, l'arabe Geber avait soutenu que l'or pouvait guérir la lèpre; au quinzième siècle, Marsille Ficin de Florence regardait les préparations d'or comme des breuvages propres à prolonger la vie; peu de temps après, le fameux médecin Arnaud de Villeneuve, à qui on attribue l'invention de l'alambic qu'il n'avait fait qu'introduire en France, passait pour avoir guéri de la peste le pape Innocent V au moyen de l'or potable. Brantôme parlant de la beauté de la duchesse de Valentinois qui, à l'âge de plus de soixante-dix ans, ressemblait à une jeune femme, dit, pour expliquer ce printemps éternel :

« Tous les matins elle usoit de quelques bouillons composés d'or potable. »

De nos jours, l'or est employé quelquefois dans le traitement de la syphilis constitutionnelle sous la forme de sesquichlorure d'or et de sodium. Cullerier et Bard ont pensé que l'or pouvait, dans quelques cas rares, détruire à lui seul le virus vénérien. Récamier s'est servi localement du chlorure d'or dans le traitement des affections cancéreuses.

c'estoit. A lui Gymnaste offrit la bouteille, disant : « Tenez, capitaine, buvez-en hardiment : j'en ai faict l'essai ; c'est vin de la Faye Moniau. — Quoi, dit Tripet, ce gaultier ici se gabèle de nous. Qui es-tu ? — Je suis, dist Gymnaste, pauvre diable. — Ha, dist Tripet, puisque tu es pauvre diable, c'est raison que passes oultre, car tout pauvre diable passe par tout sans péage ni gabelle, mais ce n'est de coustume que pauvres diables soient si bien montés ; pourtant, monsieur le diable, descendez, que j'aye le roussin, et si bien il ne me porte, vous, maistre diable, me porterez, car j'aime fort qu'un diable tel m'emporte. »

CHAPITRE XXXV

Comment Gymnaste soupplement tua le capitaine Tripet et aultres gents de Picrochole.

Ces mots entendus, aulcuns d'entre eulx commencearent avoir frayeur, et se signoient de toutes mains, pensants que ce fust un diable déguisé : et quelqu'un d'eux, nommé Bon Jean, capitaine des francs-taupins, tira ses heures de sa braguette, et cria assez hault : « *Agios no theos.* Si tu es de Dieu, si parle : si tu es de l'aultre, si t'en va. » Et pas ne s'en alloit : ce qu'entendirent plusieurs de la bande, et départoient de la compagnie : le tout notant et considérant Gymnaste. Pourtant feit semblant de descendre de cheval, et quand fut pendent du costé du montoir, feit soupplement le tour de l'estrivière, son espée bastarde au costé, et par dessoubs passé, se lança en l'aer, et se tint des deux pieds sus la selle, le cul tourné vers la teste du cheval. Puis dist : « Mon cas va au rebours. » Adonc en tel poinct qu'il estoit, feit la gambade sus un pied, et tournant à senestre, ne faillit onc de rencon-

trer sa propre assiette sans en rien varier (120). Dont dist Tripet : « Ha, ne ferai pas cestui-là pour ceste heure, et pour cause. — Bren, dist Gymnaste, j'ai failli, je vais deffaire cestui sault. »

Lors, par grande force et agilité, feit en tournant à dextre la gambade, comme devant. Ce faict, mist le poulce de la dextre sus l'arçon de la selle, et leva tout le corps en l'aer, se soustenant tout le corps sus le muscle et nerf dudict poulce, et ainsi se tourna trois fois : à la quatrième, se renversant tout le corps sans à rien toucher, se guinda entre les deux aureilles du cheval, souldant tout le corps en l'aer sus le poulce de la senestre : et en cet estat feit le tour du moulinet, puis frappant du plat de la main dextre sus le milieu de la selle, se donna tel branle qu'il s'assit sus la croppe, comme font les damoiselles.

Ce faict tout à l'aise passa la jambe droicte par sus la teste, et se mist en estat de chevaulcheur, sus la croppe. « Mais, dist-il, mieulx vault que je me mette entre les arçons. » Adonc s'appuyant sus les poulces des deux mains à la crouppe, devant soi, se renversa cul sus teste en l'aer, et se trouva entre les arçons en bon maintien, puis d'un sobresault leva tout le corps en l'aer, et ainsi se tint pieds joincts entre les ar-

(120) Tous les exercices gymnastiques exposés dans ce chapitre sont compris sans qu'il soit besoin d'explications. Nous les avons notés à cause de quelques termes techniques.

çons, et là tournoya plus de cent tours, les bras estendus en croix, et crioit ce faisant à haulte voix : « J'enrage, diables, j'enrage, j'enrage (120 *bis*) : tenez moi, diables, tenez moi, tenez ! »

Tandis qu'ainsi voltigeoit, les marroufles en grand esbahissement disoient l'un à l'autre : « Par la merdé, c'est un lutin, ou un diable ainsi déguisé. *Ab hoste maligno libera nos, Domine.* » Et fuyoient à la roupte, regardants derrière soi, comme un chien qui emporte un plu mail.

Lors Gymnaste, voyant son advantage, descend de cheval, desgaine son espée, et à grands coups chargea sus les plus huppés, et les ruoit à grands monceaulx, blessés, navrés et meurtris, sans que nul lui résistast, pensants que ce fust un diable affamé, tant par les merveilleux voltigements qu'il avoit faicts, que par les propos que lui avait tenus Tripet, en l'appelant pauvre diable. Sinon que Tripet en trahison lui voulut fendre la cervelle (120 *ter*) de son espée lansquenette : mais il estoit bien armé, et de cestui

(120 *bis*) Les possédés du démon, dont le moyen âge fourmillait, étaient des malades, des niais ou des fripons. Rabelais nous montre ici un habile.

(120 *ter*) Rabelais vient de faire de l'anatomie.

Peut-on, d'un coup, toucher les trois organes cités, et dans l'ordre indiqué ? — Parfaitement, pourvu qu'on dirige l'arme un peu de bas en haut, direction qui est indiquée par l'auteur ainsi : « iceluy se couvroit en hault. »

Le *colon* est la deuxième partie du gros intestin. Il

coup ne sentit que le chargement ; et soubdain se tournant, lança un estoc volant audict Tripet, et ce pendent qu'icellui se couvroit en hault, lui tailla d'un coup l'estomach, le colon et la moitié du foie (120 *ter*), dont tomba par terre, et tombant rendit plus de quatre potées de soupes, et l'âme meslée parmi les soupes.

Ce faict, Gymnaste se retire, considérant que les cas de hasard jamais ne fault poursuivre jusques à leur période : et qu'il convient à tous chevaliers révérentement traicter leur bonne fortune, sans la molester ni gehenner. Et montant sus son cheval, lui donne des esperons, tirant droict son chemin vers la Vauguyon et Prelinguand avecques lui.

était connu de Pline qui a dit, au liv. XI de son *Histoire naturelle*, chap. 79 :

« La partie moyenne de l'intestin, inférieurement conformée dans l'homme comme chez le porc est appelée, par les Grecs, *colon*. Cet intestin est le siége de grandes douleurs. »

Celse, au liv. I, sect. 7 de son *Traité de Médecine*, écrit :

« La colique est un mal dont le siége se trouve dans l'intestin que les Grecs appellent *colon*. »

CHAPITRE XXXVI

Comment Gargantua démollit le chasteau de Vede, et comment ils passèrent le gué.

Venu que fut, racompta l'estat onquel avoit trouvé les ennemis, et du stratagème qu'il avoit faict, lui seul, contre toute leur caterve, affermant qu'ils n'estoient que maraulx, pilleurs et brigands, ignorants de toute discipline militaire, et que hardiment ils se missent en voie, car il leur serait très-facile de les assommer comme bestes. Adoncques monta Gargantua sus sa grande jument, accompagné comme devant avons dict. Et trouvant en son chemin un hault et grand arbre (lequel communément on nommoit l'arbre de Sainct-Martin, pource qu'ainsi estoit creu un bourdon que jadis sainct Martin y planta), dist : « Voici ce qu'il me falloit. Cet arbre me servira de bourdon et de lance. » Et l'arrachit facilement de terre et en osta les rameaulx et le para pour son plaisir. Ce pendent sa jument pissa pour se lâcher le ventre (121); mais ce fut en telle abundance,

(121) Quand la vessie se remplit elle semble remonter du bassin dans le ventre et le tendre. L'effet inverse se

qu'elle en feit sept lieues de déluge ; et dériva tout le pissat au gué de Vede, et tant l'enfla devers le fil de l'eau, que toute ceste bande des ennemis furent en grande horreur noyés, excepté aulcuns qui avoient prins le chemin vers les costeaulx, à gauche. Gargantua, venu à l'endroict du bois de Vede, fut advisé par Eudemon que dedans le chasteau estoit quelque reste des ennemis, pour laquelle chose sçavoir, Gargantua s'escria tant qu'il pust : « Estes vous là, ou n'y estes pas ? Si vous y estes, n'y soyez plus : si n'y estes, je n'ai que dire. » Mais un ribault canonier, qui estoit au machicoulis, lui tira un coup de canon, et l'attainct par la temple (121 *bis*) dextre furieusement : toutesfois ne lui feit pour ce mal en plus que s'il lui eust jecté une prune. « Qu'est cela ? dist Gargantua, nous jectez vous ici des grains de raisins ? La vendange vous coustera cher ! » pensant de vrai que le boulet fust un grain de raisin. Ceux qui estoient dedans le chasteau amusés à la pille, entendant le bruit, coururent aux tours et forteresses, et lui tirarent plus de neuf mille vingt et cinq coups de faulconneaux et arquebuses, visants touts à la (*) teste, et si menu tiroient contre lui, qu'il s'escria : « Ponocrates, mon ami, ces mousches

produit quand elle se vide, d'où l'expression de *lacher le ventre.*

(121 *bis*) Les coups à la *tempe* pouvant facilement être mortels, Rabelais choisit cette région pour bien montrer combien son héros diffère des hommes ordinaires.

ici m'aveuglent : baillez moi quelque rameau de ces saules pour les chasser ! » pensant des plombées et pierres d'artillerie que fussent mousches bovines. Ponocrates l'advisa que n'estoient aultres mousches que les coups d'artillerie que l'on tiroit du chasteau. Alors ehoqua de son grand arbre contre le chasteau, et à grands coups abbatit et tours et forteresses, et ruina tout par terre. Par ce moyent furent touts rompus et mis en pièces ceulx qui estoient en icellui.

De là partants arrivarent au pont du moulin, et trouvarent tout le gué couvert de corps morts, en telle foule qu'ils avoient engorgé le cours du moulin : et c'estoient ceulx qui estoient péris au déluge urinal (*) de la jument. Là furent en pensement comment ils pourroient passer, vu l'empeschement de ces cadavres. Mais Gymnaste dist : « Si les diables y ont passé, j'y passerai fort bien. — Les diables, dist Eudemon, y ont passé pour en emporter les âmes damnées. — Sainct Treignan, dit Ponocrates, par doncques conséquence nécessaire, il y passera. — Voire, voire, dist Gymnaste, ou je demourerai en chemin. » Et donnant des esperons à son cheval, passa franchement oultre, sans que jamais son cheval eust frayeur des corps morts. Car il l'avoit accoustumé, selon la doctrine de Ælian, à ne craindre les ames ny corps morts, non en tuant les gents, comme Diomedes tuoit les Thraces, et Ulysses mettoit les corps de ses ennemis és pieds de ses chevaulx, ainsi que racompte

Homère, mais en lui mettant un phantosme parmi son foin, et le faisant ordinairement passer sus icellui quand il lui bailloit son avoine. Les trois aultres le suivirent sans faillir, excepté Eudemon, duquel le cheval enfonça le pied droict jusques au genouil dedans la panse d'un gros et gras villain qui estoit là noyé à l'envers (122), et ne le povoit tirer hors : ainsi demouroit empestré, jusques à ce que Gargantua, du bout de son baston, enfondra le reste des tripes du villain en l'eau, ce pendent que le cheval levoit le pied. Et, qui est chose merveilleuse en hippiatrie, fut ledict cheval guéri d'un surot qu'il avoit en cellui pied, par l'attouchement des boyaulx de ce gros marouffle.

(122) Le *surot* est une maladie du canon du cheval, de la nature des exostoses ; elle siége latéralement. Rabelais, en faisant ainsi guérir le cheval d'Endemon, a songé sans doute aux *bains de tripes*, très-employés de son temps. On s'en sert encore aujourd'hui, quoique rarement. On les prépare avec l'eau dans laquelle on a fait cuire des issues (tête, pieds, tripes, etc.) de bêtes à cornes. On peut considérer le liquide obtenu comme une dissolution de gélatine mêlée de quelques matières grasses. Il aurait la propriété de hâter la consolidation des fractures en donnant plus de force aux tissus osseux.

Le bain de tripes a trouvé, il y a quelques annés, un défenseur convaincu dans le chimiste populaire Raspail.

CHAPITRE XXXVII

Comment Gargantua soi peignant faisoit tomber de ses cheveulx dee boullets d'artillerie.

Issus la rive de Vede, peu de temps après abordarent au chasteau de Grandgousier, qui les attendoit en grand désir. A leur venue ils se testoyarent à tour de bras, jamais on ne vit gents plus joyeulx : car *Supplementum supplementi chronicorum* dict que Gargamelle y mourut de joie (123) : je n'en sçai rien de ma part, et bien peu me soucie ni d'elle ni d'aultre. La vérité fut que, Gargantua, se refraischissant d'habillements, et se testonnant de son peigne (qui

(123) *Mort de joie !* Sous ce titre, les journaux de Paris ont raconté un fait à ajouter à ceux qu'on peut lire à la note 56. Il s'agit d'un incident qui attrista, le 20 octobre 1874, la séance littéraire de la Société philotechnique à la salle Herz.

Un des doyens de la Société, M. Clovis Michaux, qui avait consacré au culte des muses une longue carrière, figurait sur le programme de la réunion pour une pièce de vers. Cette poésie, très-goûtée par l'assistance, fut accueillie par des bravos unanimes. Le poëte fut rappelé, applaudi, acclamé à plusieurs reprises. Ses collègues,

estoit grand de cent cannes, appoincté de grandes dents d'éléphants toutes entières), faisoit tomber à chascun coup plus de sept balles de boullets qui lui estoient demourés entre ses cheveulx à la démolition du bois de Vede. Ce que voyant Grandgousier, son père, pensoit que fussent poulx, et lui dist : « Dea, mon bon fils, nous as-tu apporté jusques ici des esparviers de (123 *bis*) Montagu ? Je n'entendois que là tu feisses résidence. » Adonc Ponocrates respondit : « Seigneur, ne pensez que je l'aye mis au collége de pouillerie, qu'on nomme Montagu : mieux l'eusse voulu mettre entre les guenaulx de Sainct Innocent, pour l'énorme cruaulté et villenie que j'y ai cognue : car trop mieulx sont traictés les forcés entre les Maures et Tartares, les meurtriers en la prison criminelle, voire certes les chiens en vostre maison, que ne sont ces malautrus audict collége. Et si j'estois roi de Paris, le diable m'emporte si je ne mettois le feu dedans, et ferois brusler et principal et ré-

heureux de son succès, l'entourèrent, le félicitèrent chaleureusement ; ce fut une véritable ovation.

Hélas ! c'était la dernière. En rentrant dans le salon qui sert de foyer, M. Michaux s'affaissa tout à coup entre les bras de ses amis, balbutia quelques mots sans suite et tomba inanimé dans un fauteuil. Un médecin fut appelé... tout était fini : le vieux poëte était mort au sein de son triomphe !

(123 *bis*) « Les écoliers du collége de Montaigu étaient pauvres et ne brillaient pas par la propreté. » (*Des Marets et Rathery.*)

gents, qui endurent ceste inhumanité devant leurs yeulx estre exercée. »

Lors levant un de ces boullets, dist : « Ce sont coups de canon, que ha receu vostre fils Gargantua passant devant le bois de Vede, par la trahison de vos ennemis. Mais ils en eurent telle récompense qu'ils sont tous péris en la ruine du chasteau : comme les Philistins par l'engin de Samson, et ceulx qu'opprima la tour de Siloë; desquels est escript, *Luc.*, 13. Iceulx je suis d'advis que nous poursuivons, ce pendent que l'heur est pour nous; car l'occasion ha tous ses cheveulx au front (*), quand elle est oultrepassée, vous ne la pouvez plus revoquer : elle est chaulve par le derrière de la teste, et jamais plus ne retourne. — Vraiement, dist Grandgousier, ce ne sera pas à ceste heure, car je veulx vous festoyer pour ce soir, et soyez les très bien venus. »

Ce dict, on appresta le souper (*); et de surcroist feurent rostis seze bœufs, trois genisses, trente et deux veaulx, soixante et trois chevreaulx moissonniers, quatre-vingts quinze moutons, trois cents gorrets de laict à beau moust, unze vingts perdrix, sept cents becasses, quatre cents chapons de Loudunois et Cornouaille, six mille poullets et aultant de pigeons, six cents galinottes, quatorze cents levraulx, trois cents et trois oustardes, et mille sept cents hutaudaulx : de venaison, l'on ne put tant soubdain recouvrer, force unze sangliers qu'envoya l'abbé de Turpenay, et dix et huict bestes faulves que

donna le seigneur de Grandmont; ensemble sept vingts faisans qu'envoya le seigneur des Essars, et quelques douzaines de ramiers, d'oiseaulx de rivière, de cercelles, butors, courtes, pluviers, francolins, cravants, tyransons, vannereaulx, tadornes, pochecullières, pouacres, héronneaulx, foulques, aigrettes, cigognes, cannes petières, oranges, flammants (124) (qui sont phénicoptères), terricoles, poulles de Inde, force coscossons (124 *bis*), et renfort de potages. Sans poinct de faulte y estoit de vivres abundance : et furent apprestés honestement par Frippesaulce, Hoschepot et Pilleverjus, cuisiniers de Grandgousier. Janot, Micquel et Verrenet apprestarent fort bien à boire.

(124) *Le Flammant*, oiseau voyageur de l'ordre des échassiers, est appelé *phœnicoptère* à cause de la couleur rouge de ses ailes. Apicius, le plus raffiné de tous les gourmands, nous a appris que la langue du phœnicoptère est un mets exquis. La chair du Flammant est encore très-estimée et fort recherchée en Egypte.

(124 *bis*) *Couscoussou* ou *couscous*, sorte de pudding africain.

CHAPITRE XXXVIII

Comment Gargantua mangea en salade six pélerins.

Le propos requiert que racomptons ce qu'advint à six pélerins qui venoient de Sainct Sebastien (124 *ter*) près de Nantes, et pour soi héberger celle nuict, de paour des ennemis, s'étoient mussés au jardin dessus les poisards, entre les choulx et laictues. Gargantua se trouva quelque peu altéré, et demanda si l'on pourrait trouver des laictues (125) pour faire salade.

Et entendent qu'il y en avoit des plus belles et grandes du pays, car elles estoient grandes comme pruniers ou noyers, y voulut aller lui-

(124 *ter*) Saint Sébastien guérissait de la peste. (Voir note 150.)

(125) Si Gargantua altéré veut de la laitue c'est qu'il connaît les propriétés de cette plante. Elle rafraîchit, tempère la soif et facilite l'écoulement des urines. Les Romains avaient l'habitude de terminer le repas par une salade de laitue, comme le témoigne ce passage d'Horace : « *claudere cænas lactuca solebat.* » Nous faisons souvent de

mesme, et emporta en sa main ce que bon lui sembla, ensemble emporta les six pélerins, lesquels avoient si grand paour, qu'ils n'ausoient ni parler, ni (*) tousser.

Les lavant donc premièrement en la fontaine, les pélerins disoient en voix basse l'un à l'aultre : « Qu'est-il de faire ? nous noyons ici entre ces laictues : parlerons-nous ? mais si nous parlons, il nous tuera comme espies. » Et comme ils délibéroient ainsi, Gargantua les mist avecques ses laictues dedans un plat de la maison, grand comme la tonne de Cisteaulx, et avecques huile, et vinaigre, et sel, les mangeoit pour soi refraischir (125 *bis*) devant souper, et avoit ja engoulé (125 *bis*) cinq des pélerins : le sixiesme estoit dedans le plat caché soubs une laictue. excepté son bourdon qui apparoissoit au-dessus,

---

même. Gargantua procède en sens inverse, selon l'usage de son temps, indiqué par le quatrain suivant d'un contemporain de Rabelais :

« Au dessert l'on mettoit sur table
La laictue aux bons anciens :
Di moy pourquoy de nostre temps
C'est le premier mets agréable ? »

Aujourd'hui les pharmaciens tirent de la laitue un suc excellent pour calmer la toux. On l'appelle *lactucarium*.

(125 *bis*) « La *laitue* est froide et humide, elle est bonne aux petites inflammations et désaltère. (Galien, liv. VI, *simp.*)

— *Engoulé*, pour mettre dans la bouche, de *in* et *gula*. Ce mot est encore usité en Provence.

Lequel voyant Grandgousier dist à Gargantua : « Je croi que c'est là une corne de limaçon, ne le mangez poinct. — Pourquoi ? dist Gargantua, ils sont bons tout ce mois (126).

Et, tirant le bourdon, ensemble enleva le pèlerin et le mangeoit très bien. Puis but un horrible traict de vin pineau, en attendent que l'on apprestast le souper.

Les pélerins, ainsi dévorés, se tirarent hors les meules de ses dents (*) le mieulx que faire purent, et pensoient qu'on les eust mis en quelque basse fosse des prisons. Et lors que Gargantua but le grand traict, cuidarent noyer en sa bouche, et le torrent du vin presque les emporta au goulphre de son estomach : toutes fois saultant avec leurs bourdons, comme font les miquelots, se mirent en franchise l'orée des

(126) *Ils sont bons tout ce mois*, locution populaire.

Quand les moissonneurs du Var sont réunis à l'ombre pour le repas de midi, s'il arrive qu'une mouche, un papillon, une chenille ou tout autre bestiole, venant à tomber dans la grande bassine qui sert de soupière, provoque des réflexions de nature à neutraliser l'appétit des délicats : « faites pas attention, dit un ancien, sont bons tout ce mois. » Il n'y a donc dans le passage qu'un souvenir méridional et non une allusion scientifique.

Disons cependant que le limaçon passe pour béchique : on fabrique aux environs de Montpellier une pâte pectorale à base de limaces ou d'escargots qui est très-estimée.

Cicéron, dans son traité *De divinatione*, a fait mention de l'emploi des escargots en thérapeutique. Galien s'est étendu longuement sur leurs propriétés.

dents. Mais par malheur l'un d'eulx, tastant avecques son bourdon le pays, à sçavoir s'ils estoient en seureté, frappa rudement en la faulte d'une dent creuse, et ferut le nerf de la mandibule, dont feit très forte douleur à Gargantua (127) et commença crier de rage qu'il enduroit. Pour doncques se soulager du mal, feit apporter son curedent, et sortant vers le noyer grollier, vous dénigea messieurs les pélerins.

Car il attrapoit l'un par les jambes, l'aultre par les espaules, l'aultre par la besace, l'aultre par la fouillouse, l'aultre par l'escharpe : et le pauvre hère qui l'avoit feru du bourdon, l'accrocha par la braguette (127 *bis*), toutesfois ce lui fut un grand heur, car il lui perça une bosse chancreuse (128) qui le martyrisoit depuis le temps

(127) Le mal de dent est un mal terrible surtout lorsqu'il est produit, comme chez Gargantua, par le choc brusque d'un corps étranger à la surface de la pulpe mise à découvert au fond d'une carie. Un cri de rage est donc permis.

(127 *bis*) Voir note 49 *bis*.

(128) Rabelais entend sans doute par *bosse chancreuse* les bubons inguinaux dont Fracastor avait parlé pour la première fois en 1530 et qui furent réellement décrits par Nicolas Massa en 1532.

Le bienfaisant coup de curedent de Gargantua rappelle ce passage de Cicéron :

« Souvent on a été utile en voulant nuire, témoin celui qui d'un coup d'épée ouvrit l'abcès de Jason de Phérée, qu'aucun médecin n'avait pu guérir. » (*De natur. Deorum*, lib. III.)

qu'ils eurent passé Ancenis. Ainsi les pélerins dénigés s'enfuirent à travers la plante à beau trot, et appaisa la douleur. En laquelle heure fut appellé par Eudemon pour souper, car tout estoit prest. « Je m'en vai doncques, dist-il, pisser mon malheur (128 *bis*). » Lors pissa si copieusement, que l'urine trancha le chemin aux pélerins et furent contraincts passer la grande boire. Passants de là, par l'orée de la touche en plain chemin, tombarent tous, excepté Fournillier, en une trape qu'on avoit faicte pour les loups à la trannée. D'ond escaparent moyennant l'industrie dudict Fournillier, qui rompit tous les lacs et cordages. De là issus, pour le reste de cette nuict coucharent en une loge près le Couldrai. Et là furent reconfortés de leur malheur par les bonnes paroles d'un de leur compagnie, nommé Las-d'aller, lequel leur remonstra que cette adventure avoit esté prédicte par David, Psal. *Cùm exsurgerent homines in nos, fortè vivos deglutissent nos*, quand nous fusmes mangés en salade au grain du sel. *Cùm irasceretur furor eorum in nos, forsitan aqua absorbuisset nos*, quand il but le grand traict. *Torrentem pertransivit anima nostra*, quand nous passasmes la grande boire. *Forsitan pertransisset anima nos-*

(128 *bis*) Gargantua, qui souffre du mal de dent, et non d'ailleurs, dit cependant qu'il va « pisser son malheur » par allusion aux souffrances qu'endurent certains malades, clients de Rabelais, quand ils expulsent leur urine.

tra, aquam intolerabilem, de son urine, dont il nous tailla le chemin. *Benedictus dominus qui non dedit nos in captionem dentibus eorum. Anima nostra, sicut passer, erepta est de laqueo venantium,* quand nous tombasmes en la trape. *Laqueus contritus, est,* par Fournillier, *et nos liberati sumus. Adjutorium nostrum,* etc.

CHAPITRE XXXIX

Comment le moine fut festoyé par Gargantua, et des beaulx propos qu'il tint en soupant.

Quand Gargantua fut à table, et la première poincte des morceaulx fut bauffrée, Grandgousier commencea racompter la source et la cause de la guerre mue entre lui et Picrochole : et vinct au poinct de narrer comment frere Jean des Entommeures avoit triumphé à la deffense du clos de l'Abbaye, et le loua au-dessus des prouesses de Camille, Scipion, Pompée, Cesar, et Themistocles. Adonc requist Gargantua que sus l'heure fust envoyé quérir, affin qu'avec lui on consultast de ce qu'estoit à faire. Par leur vouloir l'alla quérir son maistre d'hostel, et l'amena joyeusement avec son baston de croix, sus la mule de Grandgousier.

Quand il fut venu, mille caresses, mille embrassements, mille bons jours furent donnés. « Hé! frère Jean mon ami, frère Jean mon grand cousin, frère Jean de par le diable : l'accolée, mon ami. A moi la brassée. — Ça (129), couillon, que je t'esrene à force de t'accoller. »

(129) Le nom de cet organe que Malgaigne n'aimait

Et frère Jean de rigoller : jamais homme ne fut tant courtois ni gracieux. « Ça, ça, dist Gargantua, une escabelle ici auprès de moi, à ce bout. — Je le veulx bien, dist le moine, puis qu'ainsi vous plaist, Page, de l'eau; boute mon enfant, boute; elle me refraischira le foie (*). Baille ici, que je gargarise.—*Deposita cappa,* dist Gymnaste, ostons ce froc. — Ho, par Dieu dist le moine, mon gentilhomme, il y a un chapitre *in statutis Ordonis*, auquel ne plairoit le cas. — Bren, dist Gymnaste, bren pour vostre chapitre. Ce froc vous rompt les espaules (*) : mettez bas. — Mon ami, dist le moine, laisse-le moi : car par Dieu je n'en boi que mieulx. Il me fait le corps tout joyeux. Si je le laisse, messieurs les pages en feront des jarretières, comme il me fut faict une fois à Coulaines. D'advantage je n'aurai nul appetit (*) Mais si en cest habit je m'assis à table,

---

pas à appeler « testicule » (voir note 60) est malheureusement encore, en plusieurs provinces, un terme d'amitié, étrange comme celui de *mea mentula* dont usaient les Romains. Plusieurs auteurs du seizième siècle l'ont employé, dans le sens que lui donne Rabelais en ce passage qu'il faut lire ainsi : « Ami, que je te brise les reins, à force de te presser sur mon cœur. »

Clément Marot a dit dans le *Dialogue de deux Amoureux :*

« ..... Que je t'eschine
De fine force d'accolades. »

Esmangart et Johanneau ont écrit dans leurs notes que ce mot de caresse fait ici une équivoque de *coleus* à *cucullio, onis*, moine à cuculle.

je boirai par Dieu et à toi, et à ton cheval. Et dehait Dieu gard de mal la compagnie ! J'avois soupé : mais pour ce ne mangerai-je poinct moins : car j'ai un estomach pavé (*), creux comme la botte sainct Benoist : tousjours ouvert comme la gibbessière d'un advocat. De tous poissons, fors que la tenche (129 *bis*), prenez l'aile de la perdrix, ou la cuisse d'une nonnain : n'est ce falotement mourir quand on meurt le caiche roide (130). Nostre prieur aime fort le blanc de

(129 *bis*) « De touts poissons, fors que la tenche,
Prenez le dos, laissez la penche. »

Ce proverbe picard, cité par H. Estienne, pourrait trouver son origine dans la structure de la tanche, (*tenche, tinca*) poisson d'eau douce, semblable au goujon, renfermant beaucoup d'arêtes.

« On dict : *cuysse de nonains ;* d'autres disent que c'est la *perdrix* des femmes, pour en estre la viande plus friande et savoureuse que des autres ; ce que je ne croy. » (Brantôme, *Vies des Grands Capitaines.*)

(130) Ce serait « falotement » mourir, en effet, car les pendus seuls passent de vie à trépas en état d'érection. On croyait, du temps de Rabelais, que ceux qui avaient joui d'une religieuse mouraient comme les pendus.

A propos d'une autre classe d'individus qui mouraient dans l'état indiqué par Rabelais, Cabanis a écrit :

« C'est en vain qu'on allègue, en preuve des vertus aphrodisiaques de l'opium, l'état d'érection dans lequel on trouve souvent les Turcs restés morts sur le champ de bataille. Cet état dépend sans doute du spasme violent et général ou des mouvements convulsifs dont le corps s'est trouvé saisi dans l'instant de la mort ; mais voilà tout ce qu'on peut conclure de cette observation, car on l'a faite aussi parmi nous sur les cadavres de plusieurs pendus. »

chapon. — En cela, dist Gymnaste, il ne semble poinct aux regnards; car des chapons, poulles, poullets qu'ils prennent, jamais ne mangent le blanc. — Pourquoi? dist le moine. — Parce, respondit Gymnaste, qu'ils n'onct pas de cuisiniers à les cuire (131). Et s'ils ne sont compétentement cuits, ils demourent rouges et non blancs. La rougeur des viandes est indice qu'elles ne sont assez cuictes. Exceptés les gammares et escrevices que l'on cardinalise à la cuicte.—Feste Dieu Bayard, dist le moine, l'enfermier de nostre abbaye n'ha doncques la teste bien cuicte, car il a les yeulx rouges (132) comme un jadeau de vergne. Cette cuisse de levrault est bonne pour les goutteux (133).

---

(131) Observateur attentif, Rabelais note ici, en passant, la couleur des viandes. Le regretté Jules Janin a fort donné à rire en appelant, un jour, le homard *le cardinal des mers*. Il n'y avait point là de quoi « s'esclaffer » si fort. Le philosophe de Passy, qui lisait souvent Gargantua, avait encore, quand il lança cette définition, présente à l'esprit la phrase originale dont s'était servi le curé de Meudon pour dire : les homards (gammares, de καμμαρος) et les écrevisses deviennent rouges en cuisant.

(132) Cet infirmier était un ivrogne.

(133) Au livre XXVIII, chap. 62 de son *Histoire naturelle*, Pline a dit :

« On allége les douleurs de la goutte en portant toujours sur soi un pied de lièvre coupé à l'animal vivant. »

Rabelais veut se moquer de cette propriété du pied de lièvre cru quand il conseille d'en manger une cuisse cuite.

La chair de lièvre passait pour avoir une foule de

« A propos truelle, pourquoi est-ce que les cuisses d'une damoiselle sont toujours fraisches? — Ce problème (*), dist Gargantua, n'est ni en Aristoteles, ni en Alexandre Aphrodisée, ni en Plutarche. — C'est, dist le moine, pour trois causes : par lesquelles un lieu est naturellement réfraischi. *Primo*, pource que l'eau decourt tout du long. *Secundo*, pource que c'est un lieu umbrageux, obscur, et ténébreux, auquel jamais le soleil ne luist. Et tiercement, pource qu'il est continuellement esventé des vents du trou de bise, de chemise, et d'abundant de la braguette. Et dehait. Page à la humerie. Crac, crac, crac ! Que Dieu est bon, qui nous donne ce bon piot. J'advoue Dieu, si j'eusse esté au temps de Jesus-Christ, j'eusse bien engardé que les juifs ne l'eussent prins au jardin d'olivet. Ensemble le diable me faille, si j'eusse failli de couper les jarrets (*) à messieurs les apostres, qui fuirent tant laschement après qu'ils eurent bien soupé, et laissarent leur bon maistre au besoing. Je hai plus que poison un homme qui fuit quand il fault jouer des cousteaulx. — Hon, que je ne suis roi

vertus. Entre autres plus ou moins singulières, on lui attribuait celle de rendre le teint vermeil et de donner la beauté, comme on peut le voir par l'épigramme de Martial : *si quando leporem...*

Même du temps de Rabelais on enseignait gravement des aphorismes sur le lièvre tels que ceux-ci :

Ses rognons crus, mangés chauds, aident les graveleux ; — ses testicules guérissent les douleurs de la vessie ; — son sang guérit la dysenterie, etc.

de France pour quatre-vingts ou cent ans ! Par Dieu je vous mettrois en chien courtault les fuyars de Pavie. Leur fievre quartaine (134). Pourquoi ne mouroient-ils là plustost que laisser leur bon prince en ceste nécessité ? N'est-il meilleur et plus honorable mourir vertueusement bataillant, que vivre fuyant villainement ? Nous ne mangerons gaires d'oisons cette année.— Ha, mon ami, baille de ce cochon. Diavol ! il n'y ha plus de moust. *Germinavit radix Jesse* (135). Je renie ma vie, je meurs de soif. Ce vin n'est des pires. Quel vin buviez-vous à Paris ? Je me donne au diable, si je n'y tiens plus de six mois pour un temps maison ouverte à tous venants. Cognoissez-vous frère Claude des haults Barrois ? — O le bon compagnon que

(134) *Leur fiebvre quartaine !* imprécation fort en usage pendant longtemps et d'origine essentiellement médicale.

La fièvre quartaine ou quarte, est celle dont les accès reviennent tous les quatre jours. Elle est, en général, de longue durée et de guérison difficile.

L'auteur du *Nouveau Pathelin*, imprimé en 1512, met en scène un pelletier appelant *la fiebvre quartaine* sur un prêtre qui lui refuse son argent.

Marot dit à un ennemi dans son épitre LVI :

« Va, va, *ta fiebvre quartaine !* » ;

Alain Chartier :

« Que *la fiebvre quartaine* t'espouse ! » ;

L'auteur des *Cent Nouvelles nouvelles :*

« Vos *fiebvres quartaines*, paillarde que vous êtes. »

(135) Nous renvoyons aux notes de Burgaud des Marets, ou aux traités d'anatomie, chapitre des *corps caverneux*, ceux qui voudraient qu'on leur expliquât cet équivoque sur *moust* et *germinavit*.

c'est ! Mais quelle mouche l'ha piqué (136) ? Il ne faict rien qu'estudier depuis je ne sçai quand. — Je n'estudie poinct de ma part. En nostre abbaye nous n'estudions jamais, de paour des auripeaulx (137). Nostre feu abbé disoit que c'est chose monstrueuse voir un moine sçavant. — Par Dieu, monsieur mon ami, *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes*. — Vous ne vistes oncques tant de lièvres comme il y en ha ceste année. Je n'ai pu recouvrer ni autour, ni tiercelet de lieu du monde. Monsieur de la Bellonnière m'avoit promis un lanier, mais il m'escripvit naguaires qu'il estoit devenu pantois (137 *bis*).

— « Les perdrix nous mangeront les aureilles mesouan. Je ne prends poinct de plaisir à la tonnelle, car je m'y morfonds. Si je ne cours,

(136) Quelle mouche l'a piqué ? — Certes cette locution est du domaine public, et, cependant il n'en est point qui ait une origine plus médicale. La piqûre des mouches peut produire des désordres graves et même la mort. Parmi ces animaux il en est qui possèdent un venin spécial, mais la plus grande quantité est dangereuse parce que la trompe de l'insecte sert de véhicule à diverses matières putrides.

(137) *Auripeaulx*, mal d'oreille. — Est-ce l'*oreillon*, comme le disent plusieurs commentateurs ? — Nous l'ignorons ; toujours est-il que l'étude ne figure pas parmi les causes de cette maladie, qui est une parotidite, — à moins qu'on ne puisse croire la trouver indiquée dans des passages d'Hippocrate, assez obscurs pour égarer les commentateurs, qui se trouvent au livre I des *Prédictions*.

(137 *bis*) En langage de fauconnerie, *pantois* signifie asthmatique.

si je ne tracasse, je ne suis poinct à mon aise. Vrai est que saultant les hayes et buissons, mon froc y laisse du poil. J'ai recouvert un gentil levrier. Je donne au diable si lui escape lièvre. Un laquais le menoit à monsieur de Maulevrier : je le destroussai : feis-je mal? — Nenni, frère Jean, dit Gymnaste, nenni de par tous les diables, nenni. — Ainsi, dist le moine, à ces diables, ce pendent qu'ils durent. Vertus Dieu, qu'en eust faict ce boiteux? Le cor Dieu, il prend plus de plaisir quand ou lui faict présent d'un bon couple de bœufs.—Comment, dist Ponocrates, vous jurez, frère Jean? — Ce n'est, dist le moine, que pour orner mon langage. Ce sont couleurs de rhétorique cicéroniane. »

CHAPITRE XL.

Pourquoi les moines sont refuis du monde, et pourquoi les uns ont le nez plus grand que les aultres.

Foi de christian, dist Eudemon, j'entre en grande resverie, considérant l'honesteté de ce moine. Car il nous esbaudit ici touts. Et comment doncques est-ce qu'on rechasse les moines de toutes bonnes compagnies, les appellant Troublefestes, comme aveilles chassent les freslons d'entour leurs rusches? *Ignavum fucos pecus*, dict Maro, *a præsepibus arcent*. — A quoi respondit Gargantua : Il n'y ha rien si vrai, que le froc et la cagoule tire à soi les opprobres, injures et malédictions du monde, tout ainsi comme le vent dict Cécias (138) attire les nues. La raison peremptoire est, parce qu'ils mangent la merde du monde (*), c'est-à-dire les péchés, et comme maschemerdes l'on les rejecte en leurs retraicts : ce sont leurs convents et ab-

(138) « Est ventus nomine cecias, quem Aristoteles ita flare dicit, ut nubes non procul propellat sed ut sese vocet» .

(Aulu-Gelle.)

bayes, separées de conversation politique comme sont les retraicts d'une maison. Mais si entendez pourquoi un singe en une famille est tousjours moqué et hercelé, vous entendrez pourquoi les moines sont de touts refuis, et des vieulx et des jeunes. Le singe ne garde poinct la maison, comme un chien; il ne tire pas l'aroi, comme le bœuf; il ne produict ni laict, ni laine, comme la brebis; il ne porte pas le faix, comme le cheval. Ce (139) qu'il faict est tout conchier et dégaster, qui est la cause pourquoi de tous reçoit moqueries et bastonnades.

« Semblablement un moine (j'entend de ces otieux moines) ne laboure, comme le paysan; ne garde le pays, comme l'homme de guerre; ne guérit les malades, comme le médicin (*); ne presche ni endoctrine le monde, comme le bon docteur évangélique et pédagogue; ne porte les commodités et choses nécessaires à la république, comme le marchand. C'est la cause pourquoi de tous sont hués et abhorris. — Voire mais, dist Grandgousier, ils prient Dieu pour nous. — Rien moins, respondit Gargantua. Vrai est qu'ils molestent tout leur voisinage à force de trinqueballer leurs cloches. — Voire, dist le moine, une messe, unes matines, unes vespres bien sonnées sont à demi dictes. — Ils marmonnent grand renfort de légendes et psaulmes nullement par eulx entendus. Ils

(139) Très-exact : le singe, animal intelligent et plein de malice, se plaît à la rapine et au gaspillage.

comptent force patenostres entrelardées (*) de longs *Ave Maria*, sans y penser ni entendre. Et ce je appelle moque-Dieu, non oraison. Mais ainsi leur aide Dieu s'ils prient pour nous, et non par paour de perdre leurs miches et soupes grasses. Touts vrais christians, de touts estats, en touts lieux, en touts temps prient Dieu, et l'esperit prie et interpelle pour iceulx : et Dieu les prend en grace. Maintenant tel est nostre bon frère Jean. Pourtant chascun le soubhaite en sa compagnie. Il n'est poinct bigot, il n'est poinct dessiré; il est honeste, joyeux, délibéré, bon compagnon. Il travaille, il labeure, il deffend les opprimés, il conforte les affligés, il subvient aux souffreteux, il garde le clos de l'abbaye. Je fai, dist le moine, bien d'advantage. Car en dépeschant nos matines et anniversaires au chœur, ensemble je fai des chordes d'arbaleste, je polis des matras et garots, je fai des rets et des poches à prendre les connins. Jamais je ne suis oisif. Mais or ça à boire, à boire, ça. Apporte le fruict. Ce sont chastaignes du bois d'Estrocs, avecques bon vin nouveau, voi vous là (140), composeur de peds. Vous n'estes en-

(140) Les gaz intestinaux, que Rabelais appelle carrément du nom qu'ils ont à leur sortie du rectum, sont formés par la décomposition des diverses substances introduites dans le tube digestif, aliments et boissons. Parmi les substances ingérées il en est qui se prêtent plus particulièrement au développement des gaz : les farineux sont des aliments *venteux*, « la châtaigne est *flatulente* » (Dioscoride, liv. I). Si on y ajoute du vin nouveau, dont

cores céans amoustillés. Par Dieu je bois à tous gués, comme un cheval de promoteur. — Gymnaste, lui dist Frère Jean, ostez ceste roupie qui vous pend au nez (*). — Ha, ha! dist le moine, serois-je en danger de noyer? vu que suis en l'eau jusques au nez. Non, non. *Quare? quia* : elle en sort bien, mais poinct n'y entre ; car il est bien antidoté de pampre.

« O mon ami, qui auroit bottes d'hyver de tel cuir, hardiment pourroit-il pescher aux huistres : car jamais ne prendroient eau. — Pourquoi, dist Gargantua, est-ce que frère Jean a si beau nez? — Parce, respondist Grandgousier, qu'ainsi Dieu l'ha voulu, lequel nous faict en telle forme et telle fin selon son divin arbitre, que faict un potier ses vaisseaulx. — Parce, dist Ponocrates, qu'il fut des premiers à la foire des nez. Il print des plus beaulx et plus grands. — Trut avant (141), dist le moine, selon vraie

la fermentation est incomplète, il se développera certainement une grande quantité d'acide carbonique, indépendamment de l'air et des autres gaz qui se trouvaient normalement dans l'intestin.

Hippocrate, dans son *Traité du régime*, a constaté l'effet du vin doux et des châtaignes.

Celse (liv. II, 26) a classé les raisins frais parmi les aliments venteux.

Plaute connaissait les propriétés carminatives de certains aliments. Il parle, dans sa comédie intitulée *Curculio*, d'un « crepitum polentarium ».

(141) Cette explication, qui se retrouve dans la nouvelle XLVIII de des Periers, est certainement risible et Rabelais n'a pas voulu la donner comme sérieuse, bien que Bouchet ait prétendu, dans la *Sérée des nourrices*,

philosophie monastique, c'est parce que ma nourrice avoit les tetins mollets : en la laictant, mon nez y enfondroit comme en beurre, et là s'eslevoit (141 *bis*) et croissoit comme la paste dedans la met. Les durs tetins de nourrices font les enfants camus. Mais gai, gai, *ad formam nasi* (142) *cognoscitur ad te levavi*. Je ne mange jamais de confitures. Page à la humerie! Item, rosties! »

---

qu'Ambroise Paré la soutenait gravement, mais quelque plaisante qu'elle puisse être, elle vaut autant, à notre avis, que certaines théories dont bien des gens s'obstinent à tenir compte : telle est, par exemple, celle de Hanemann instituant des traitements dans lesquels les médicaments doivent être employés à la dose de un quadrillionième de grain.

(141 *bis*) Tout le monde sait que dans la panification la farine délayée et pétrie avec le levain se gonfle en fermentant. De nos jours elle gonfle quelquefois un peu trop chez les boulangers qui demandent à la chimie un supplément de revenus. La science connaît et la loi punit ces dangereuses falsifications. (Voir note 313.)

(142) Licencieux adage en forme de calembour dont voici l'équivalent en italien : « Al nazzo cognoscete il cazzo ». Il n'a scientifiquement aucune raison d'être, c'est pourtant un proverbe très-répandu.

Ovide avait dit : « Noscitur a naso quanta sit hasta viro. » Au seizième siècle un poëte avait rimé :

« Regarde au nez et tu verras combien
Grand est cela qui aux femmes convient. »

En Provence on dit encore : « gros nas, gros dabas » ; Gabriel Richard, parlant du pape Jules II, représenté en caricature dans les *Songes drôlatiques*, dit, à propos du nez du personnage : « ce maître nez c'est l'emblème naturel de la puissance virile du personnage et de l'usage qu'il sait en faire. »

CHAPITRE XLI

Comment le moine feit dormir Gargantua, et de ses heures et bréviaire.

Le souper achevé (*) consultarent sus l'affaire instant, et fut conclus qu'environ la minuict ils sortiroient à l'escarmouche pour sçavoir quel guet et diligence faisoient leurs ennemis. En ce pendent, qu'ils se reposeroient quelque peu pour estre plus frais. Mais Gargantua ne pouvoit dormir en quelque façon qu'il se mist. Dont lui dist le moine. « Je ne dors jamais à mon aise, sinon quand je suis au sermon, ou quand je prie Dieu. Je vous supplie, commençons vous et moi les sept psaulmes pour voir si tantost ne serez endormi. »

L'invention plut très bien à Gargantua, et commençants le premier psaulme, sus le poinct de *Beati quorum*, s'endormirent et l'un et l'aultre. Mais le moine ne faillit onques à s'esveiller à l'heure des matines claustrales. Lui esveillé, avant la minuict, tant il estoit habitué (142 *bis*)

(142 *bis*) L'habitude a une force bien grande. Frère Jean a accompli des prouesses qui doivent certainement l'inviter au repos, pourtant son sommeil est interrompu à l'heure habituelle des Matines.

touts les aultres esveilla, chantant à pleine voix la chanson :

Ho, Regnault, resveille, veille,
Ho, Regnault, resveille-toi.

Quand tous furent esveillés, il dist : « Messieurs, l'on dict que matines commencent par tousser (143) et souper par boire. Faisons à rebours, commençons maintenant nos matines par boire, et de soir à l'entrée de souper nous tousserons à qui mieulx mieulx. — Dont dist Gargantua : Boire si tost après le dormir? Ce n'est vescu en diète (143 *bis*) de medicine. Il se fault premier escurer l'estomach des superfluités

(143) Pendant que nous dormons, des mucosités en quantités variables s'amassent dans les diverses parties des voies aériennes. La toux du réveil est une expiration forte et rapide qui a pour but d'expulser ces produits normaux ou pathologiques. Voilà pourquoi frère Jean dit que Matines commencent par tousser.

(143 *bis*) Le mot *diète* en médecine, et Rabelais l'emploie dans son véritable sens, ne signifie pas privation d'aliment; il doit s'entendre du mode d'alimentation. Le médecin règle la diète d'un malade, il lui ordonne telle substance, telle boisson, il interdit telle autre : voilà en quoi consiste la diète. On peut même dire que *diète* est synonyme de *régime*, car, en parlant d'un individu qui, dans un but thérapeutique, se nourrit exclusivement de lait, on dit qu'il est à la *diète lactée*. Or, « en bonne diète » il n'est pas bon de boire à jeun, dit le brave Gargantua faisant office de médecin. Et le moine lui répond comme répondent trop souvent les malades d'aujourd'hui, — et comme répondaient aussi sans doute les clients de maître François. (Voir note 392.)

et excréments. — C'est, dist le moine, bien médiciné. Cent diables me saultent au corps s'il n'y ha plus de vieulx ivrognes, qu'il n'y ha de vieux médicins. J'ai composé avec mon appétit en telle paction, que tousjours il se couche avec moi, et à cela je donne bon ordre le jour durant : aussi avec moi il se lève. Rendez tant que vouldrez vos cures, je m'en vais après mon tiroir. — Quel tiroir, dist Gargantua, entendez-vous? — Mon bréviaire, dist le moine : car tout ainsi que les faulconniers devant que paistre leurs oiseaulx les font tirer quelque pied de poulle, pour leur purger le cerveau des phlegmes (144) et pour les mettre en appétit : ainsi prenant ce joyeux petit bréviaire au matin, je m'escure tout le poulmon (144 *bis*) et voi me là prest à boire.

— A quel usage, dist Gargantua, dictes-vous ces belles heures? — A l'usage, dist le moine,

(144) *La phlegme*, ou *le phlegme*, jouait un grand rôle dans la vieille médecine, c'était l'une des quatre humeurs d'Hippocrate et des anciens. Il y avait, d'après eux, dans le corps humain : le sang, la bile, la phlegme ou la pituite et l'atrabile. La phlegme était froide et humide et prédominait en hiver. Toutes les maladies étaient dues au plus ou moins de l'une de ces humeurs : toute la médecine devait tendre à les tenir en équilibre. Cette théorie, longuement exposée et vivement soutenue par Galien, a été appelée l'*Humorisme*. Aristote avait dit dans ses *Leçons de physique*, liv. II, ch. 12 : « C'est au médecin d'étudies la santé et de plus la bile et la phlegme dans lesquelle la santé consiste. »

(144 *bis*) *Cures* se disait en fauconnerie des matières rendues par les oiseaux de proie sous l'influence d'une

de Fecan, à trois psaulmes et trois leçons, ou rien du tout qui ne veult. Jamais je ne m'assujetis à heures : les heures sont faictes pour l'homme, et non l'homme pour les heures. Pourtant je fais des miennes à guise d'estrivières, je les accourcis ou allonge quand bon me semble. *Brevis oratio penetrat cœlos, longa potatio evacuat scyphos.* Où est escript cela? — Par ma foi, dist Ponocrates, je ne sçai, mon petit couillaust (*), mais tu vaulx trop. — En cela, dist le moine, je vous ressemble. Mais, *Venite apotemus.*»

L'on appresta carbonnades à force, et belles soupes de primes, et but le moine à son plaisir. Aulcuns lui tinrent compagnie, les aultres s'en déportarent. Après, chascun commença soi armer et acoustrer. Et armarent le moine contre son vouloir, car il ne vouloit aultres armes que son froc devant son estomach, et le baston de la croix en son poing. Toutesfois à leur plaisir fut armé de pied en cap, et monté sus un bon coursier du royaulme, et un gros braquemart au costé. Ensemble Gargantua, Ponocrates, Gymnaste, Eudemon, et vingt et cinq des plus adventureux de la maison de Grandgousier, tous armés à l'advantage, la lance au poing, montés comme Saint George: chascun ayant un arquebusier en crouppe.

sorte de vomitif. Frère Jean a donc l'air de dire : Pendant que vous cracherez à grand'peine, moi j'expulserai tout naturellement les mucosités de mes bronches en lisant simplement mon bréviaire.

CHAPITRE XLII

Comment le moine donna courage à ses compagnons, et comment il pendit à un arbre.

Or s'en vont les nobles champions à leur advanture, bien délibérés d'entendre quelle rencontre fauldra poursuivre, et de quoi se fauldra contregarder, quand viendra la journée de la grande et horrible bataille. Et le moine leur donne courage, disant : « Enfants, n'ayez ni paour ni doubte, je vous conduirai seurement. Dieu et sainct Benoist soient avec nous. Si j'avois la force de mesme le courage, par la mort bieu, je vous les plumerois comme un canart. Je ne crains rien, fors l'artillerie. Toutesfois je sçai quelque oraison que m'ha baillé le soubssecretain de nostre abbaye, laquelle garentit la personne de toutes bouches à feu. Mais (*) elle ne me proficterа de rien, car je n'y abjouste poinct de foi. Toutesfois mon baston de croix fera diable. Par Dieu, qui fera la cane de vous aultres, je me donne au diable si je ne le fai moine en mon lieu, et l'enchevestrerai de mon froc : il porte médicine (*) à couardise de gents. Avez poinct ouï parler du levrier de monsieur

de Meurles, qui ne valoit rien pour les champs? Il lui mist un froc au col : par le corps Dieu il n'escapoit ni lièvre ni regnard devant lui, et qui plus est, couvrit toutes les chiennes du pays, qui auparavant estoit (*) esresné, *de frigidis et maleficiatis.* »

Le moine, disant ces paroles en cholère, passa soubs un noyer, tirant vers la saulaye, et embroscha la visière de son heaulme à la roupte d'une grosse branche du noyer. Ce nonobstant donna fièrement des esperons à son cheval, lequel estoit chatouilleux à la poincte, en manière que le cheval bondit en avant; et le moine voulant deffaire sa visière du croc, lasche la bride, et de la main se pend aux branches, ce pendent que le cheval se desrobe dessoubs lui. Par ce moyen demoura le moine pendent au noyer, et criant à l'aide et au meurtre, protestant aussi de trahison. Eudemon premier l'aperceut, et appelant Gargantua : « Cyre, dist-il, venez et voyez Absalon pendu. » Gargantua venu considera la contenance du moine, et la forme dont il pendoit : et dist à Eudemon : « Vous avez mal rencontré, le comparant à Absalon. Car Absalon se pendit par les cheveulx, mais le moine ras de teste s'est pendu par les aureilles. — Aidez moi, dist le moine, de par le diable. N'est-il pas bien le temps de jaser? Vous me semblez les prescheurs décrétalistes, qui (145)

(145) Allusion à l'obligation dans laquelle étaient les médecins de faire confesser leurs malades.

disent que quiconques voirra son prochain en danger de mort, il le doibt sus peine d'excommunication trisulce plutost admonester de soi confesser et mettre en estat de grace, que de lui aider.

« Quand doncques je les voirrai tombés en la rivière et prests d'estre noyés, en lieu de les aller quérir et bailler la main : je leur ferai un beau et long sermon de *contemptu mundi et fugâ seculi*, et lors qu'ils seront roides morts, je les irai pescher. — Ne bouge, dist Gymnaste, mon mignon, je te vai quérir, car tu es gentil petit monachus.

Monachus in claustro
Non valet ova duo :
Sed quando est extra,
Bene valet triginta.

J'ai veu des pendus plus de cinq cents : mais je n'en vis oncques qui eust meilleure grace en pendillant, et si je l'avois aussi bonne je vouldrois ainsi pendre toute ma vie. — Aurez-vous, dist le moine, tantost assez presché ? Aidez-moi, de par Dieu, puisque de par l'autre vous ne voulez. Par l'habit que je porte, vous en repentirez, *tempore et loco prælibatis.* »

Alors descendit Gymnaste de son cheval, et montant au noyer, souleva le moine par les goussets (145 *bis*) d'une main, et de l'aultre

(145 *bis*) Il doit y avoir ici une faute d'impression. Gymnaste ne peut pas, d'une seule main, soulever le moine par les deux aisselles. On doit donc écrire : *par le gousset*, et non : par *les* goussets.

deffeit sa visière du croc de l'arbre, et ainsi le laissa tomber en terre et soi après. Descendu que fut, le moine se deffeit de tout son harnois, et jecta l'une pièce après l'aultre parmi le champ, et reprenant son baston de la croix remonta sus son cheval, lequel Eudemon avoit retenu à la fuite. Ainsi s'en vont joyeusement, tenants le chemin de la saulaye.

CHAPITRE XLIII

Comment l'escarmouche de Picrochole fut rencontrée par Gargantua, et comment le moine tua le capitaine Tiravant, puis fut prisonnier entre les ennemis.

Picrochole, à la relation de ceulx qui avoient évadé à la roupte, lorsque Tripet fut estripé (*), fut esprins de grand courroux, ouyant que les diables avoient couru sus ses gents, et tint conseil toute la nuict : onquel Hastiveau et Toucquedillon conclurent que sa puissance estoit telle qu'il pourroit deffaire tous les diables d'enfer s'ils y venoient. Ce que Picrochole ne croyoit du tout, aussi s'en deffioit-il. Pourtant envoya soubs la conduicte du comte Tiravant pour descouvrir le pays, seze cents chevaliers, touts montés sur chevaulx légers en escarmouche, touts bien aspergés d'eau benîcte, et chascun ayant pour leur signe une estole en escharpe, à toutes adventures, s'ils rencontroient les diables, que par vertus, tant de ceste eau gringoriane, que des estoles, feissent disparoir et esvanouir. Coururent donc iceulx jusques près la Vauguyon et la Maladerie (145 *ter*), mais

(145 *ter*) *maladrerie*, ou léproserie. (Voir note 80.)

oncques ne trouvarent personne à qui parler, donc repassarent par le dessus, et en la loge et tugure pastoral, près le Couldray, trouvarent les cinq pèlerins. Lesquels liés et baffoués emmenarent, comme s'ils fussent espies, nonobstant les exclamations, adjurations et requestres qu'ils feissent.

Descendus de là, vers Sévillé, furent entendus par Gargantua, lequel dist à ses gents : « Compagnons, il y a ici rencontre et sont en nombre trop plus dix fois que nous, choquerons-nous sus eulx ? — Que diable, dist le moine, ferons-nous donc ? Estimez-vous les hommes par nombre, et non par vertus et hardiesse ? Puis s'escria : Choquons, diables, choquons ! » Ce qu'entendents les ennemis pensoient certainement que fussent vrais diables : dont commencearent fuir à bride avalée, excepté Tiravant, lequel coucha sa lance en l'arrest, et en ferut à toute oultrance le moine, au milieu de la poictrine, mais rencontrant le froc horrifique, rebouscha par le fer, comme si vous frappiez d'une petite bougie contre une enclume. Adonc le moine avec son baston de croix lui donna entre col et collet sus l'os acromion (146)

(146) *Acromion*, apophyse de l'omoplate, de ακρος bout et ωμος épaule.

Ce coup sur l'acromion de Tiravant fut si violent qu'il lui fit perdre connaissance. Le verbe *estonner* a ici le sens de « donner un éblouissement ». En provencal, *estouna* a encore cette signification.

si rudement qu'il l'estonna, et feit perdre tout sens et mouvement, et tomba és pieds du cheval.

Et voyant l'estole qu'il portoit en escharpe, dist à Gargantua : « Ceulx-ci ne sont que prebstres, ce n'est qu'un commencement de moine : par sainct Jean, je suis moine parfait, je vous en tuerai comme des mousches. » Puis le grand galop courut après, tant qu'il attrapa les derniers, et les abattoit comme sègle, frappant à tors et à travers. Gymnaste interrogua sus l'heure Gargantua, s'ils les debvoient poursuivre. A quoi dist Gargantua : « Nullement. Car selon vraie discipline militaire, jamais ne fault mettre son ennemi en lieu de désespoir. Parce que telle nécessité lui multiplie sa force, et accroist le courage, qui ja estoit déject et failli. Et n'y ha meilleur remède de salut à gents estommis et recreus que de n'espérer salut aulcun. Quantes victoires ont esté tollues des mains des vainqueurs par les vaincus, quand ils ne se sont contentés de raisons mais ont attenté du tout mettre à internécion et destruire totalement leurs ennemis, sans en vouloir laisser un seul pour en porter la nouvelle ? Ouvrez tousjours à vos ennemis toutes les portes et chemins, et plutost leur faictes un pont d'argent, affin de les renvoyer. — Voire : mais, dist Gymnaste, ils ont le moine. — Ont-ils, dist Gargantua, le moine ? Sus mon honneur, que ce sera à leurs dommages. Mais affin de subvenir à touts hazards : ne nous retirons pas encores, attendons

ici en silence. Car je pense ja assez cognoistre l'engin de nos ennemis : ils se guident par sort, non par conseil. »

Iceulx ainsi attendents soubs les noyers, ce pendent le moine poursuivoit, choquants touts ceulx qu'il rencontroit, sans de nulli avoir merci jusques à ce qu'il rencontra un chevalier qui portoit en crouppe un des pauvres pèlerins. Et là le voulant mettre à sac, s'escria le pèlerin : « Ha ! monsieur le priour, mon ami, monsieur le priour, saulvez-moi, je vous en prie. » Laquelle parole entendue se retournarent arrière les ennemis, et voyants que là n'estoit que le moine, qui faisoit cest esclandre, le chargearent de coups, comme on faict un asne de bois : mais de tout rien ne sentoit, mesmement quand ils frappoient sus son froc, tant il avoit la peau dure (*). Puis le baillarent à garder à deux archers, et tournants bride ne virent personne contre eulx : dont estimarent que Gargantua estoit fui avec sa bande. Adonc coururent vers les noirettes tant roidement qu'ils purent pour les rencontrer, et laissarent là le moine seul avec deux archers de garde. Gargantua entendit le bruit et hannissement des chevaulx, et dist à ses gents : « Compagnons, j'entends le trac de nos ennemis, et je apperçoi aulcuns d'iceulx qui viennent contre nous à la foulle : serrons nous ici, et tenons le chemin en bon ranc, par ce moyen nous les pourrons recepvoir à leur perte, et à nostre honeur. »

CHAPITRE XLVI

Comment le moine se defleit de ses gardes, et comme l'escarmouche de Picrochole fut deffaicte.

Le moine, les voyant ainsi départir en désordre, conjectura qu'ils alloient charger sus Gargantua et ses gents, et se contristoit merveilleusement de ce qu'il ne les povoit secourir. Puis advisa la contenence de ses deux archers de garde, lesquels eussent voluntiers couru après la troupe pour y butiner quelque chose, et tousjours regardoient vers la vallée en laquelle ils descendoient. D'advantage syllogisoit disant : « Ces gents ici sont bien mal exercés en faicts d'armes : car oncques ne m'ont demandé ma foi, et ne m'ont osté mon braquemart. »

Soubdain après tira son dict braquemart, et en ferut l'archer qui le tenoit à dextre, lui coupant (147) entièrement les veines jugulaires et artères sphagitides du col, avec le gargaréon, jusques és deux adènes : et en retirant le coup, lui entre-ouvrit la mouelle spinale entre la seconde

(147) Voir la figure I à la fin du livre premier.

et tierce vertèbre : là tomba l'archer tout mort. Et le moine destournant son cheval à gausche courut sus l'aultre, lequel voyant son compagon mort, et le moine advantagé sus soi, crioit à haulte voix : « Ha ! monsieur le priour, je me rends, monsieur le priour, mon ami, monsieur le priour. » Et le moine crioit de mesme : « Monsieur le posteriour (*), mon ami, monsieur le posteriour, vous aurez sus vos postéres. — Ha ! disoit l'archer, monsieur le priour, mon mignon, monsieur le priour, que Dieu vous face abbé. — Par l'habit, disoit le moine, que je porte, je vous ferai ici cardinal. Rançonnez-vous les gents de religion ? vous aurez un chapitre rouge (148) à ceste heure de ma main. — Et l'archer crioit : Monsieur le priour, monsieur le priour, monsieur l'abbé futur, monsieur le cardinal, monsieur le tout. Ha, ha, hes ! non, monsieur le priour, mon bon petit seigneur le priour, je me rends à vous. — Et je te rends, dist le moine, à touts les diables. »

Lors d'un coup lui tranchit la teste, lui coupant (148) le test sus les os pétreux, et enlevant les deux os bregmatis, et la commissure sagittale, avec grande partie de l'os coronal, ce que faisant lui tranchit les deux méninges et ouvrit profundément les deux postérieurs ventricules du cerveau : et demoura le crane pendant sus les espaules à la peau du péricrâne par derrière, en forme d'un bonnet doctoral noir par dessus,

(148) Voir la figure II à la fin du livre premier.

rouge par dedans. Ainsi tomba roide mort en terre. Ce faict, le moine donne des esperons à son cheval, et poursuit la voie que tenoient les ennemis, lesquels avoient rencontré Gargantua et ses compagnons au grand chemin : et tant estoient diminués en nombre pour l'énorme meurtre qu'y avoit faict Gargantua avec son grand arbre, Gymnaste, Ponocrates, Eudemon et les autres, qu'ils commenceoient soi retirer à diligence, touts effrayés et perturbés de sens et entendement, comme s'ils vissent la propre espèce et forme de mort devant leurs yeulx. Et comme vous voyez un asne, quand il ha au cul un œstre junonique (149), ou une mousche qui le poinct, courir çà et là sans voie ni chemin, jectant sa charge par terre, rompant son frein et rènes, sans aucunement respirer ni prendre repos, et ne sçait on qui le meut (car l'on ne veoit rien qui le touche), ainsi fuyoient ces gents de

(149) *L'œstre* est un insecte du genre diptère, ressemblant à une grosse mouche. Il en existe plusieurs espèces déposant chacune ses œufs sur une espèce particulière d'animaux : le bœuf, le cheval, l'âne, le chameau, ont chacun un œstre particulier. Il séjourne volontiers sur les parties de l'animal dont la peau est la plus fine, comme le voisinage de l'anus. Une seule de ces mouches peut, à certain moment, causer d'horribles souffrances, *Œstre junonique* doit vouloir dire « insecte irrité » parce qu'on représente généralement Junon avec un caractère jaloux et des haines implacables. Dans l'édition de Rathery, il est dit que Rabelais appelle l'œstre « junonique » par allusion à celui que Junon mit après Io, que Jupiter avait changée en vache.

sens despourvus, sans sçavoir cause de fuir : tant seulement les poursuit une terreur panice laquelle avoient conceue en leurs âmes. Voyant le moine que toute leur pensée n'estoit sinon à gagner au pied, descend de son cheval, et monte sus une grosse roche qui estoit sus le chemin, et avec son grand braquemart frappoit sus ces fuyars à grand tour de bras sans se feindre ni épargner. Tant en tua et mist par terre que son braquemart rompit en deux pièces. Adoncques pensa en soi mesme que c'estoit assez massacré et tué, et que le reste debvoit eschaper pour en porter les nouvelles. Pourtant saisit en son poing une hasche de ceux là gisoient morts, et se retourna de rechef sus la roche, passant temps à voir fuir les ennemis, et cullebuter entre les corps morts, excepté qu'à touts faisoit laisser leurs piques, espées, lances, et haquebutes, et ceulx qui portoient les pélerins liés, il les mettoit à pied et délivroit leurs chevaux aux dicts pélerins, les retenant avec soi l'orée de la haye; et Toucquedillon, lequel il retint prisonnier.

CHAPITRE LXV

Comment le moine amena les pélerins, et les bonnes paroles que leur dist Grandgousier.

Ceste escarmouche parachevée, se retira Gargantua avec ses gents excepté le moine, et sus la poincte du jour se rendirent à Grandgousier, lequel en son lict prioit Dieu pour leur salut et victoire. Et les voyants touts saufs et entiers, les embrassa de bon amour, et demanda nouvelles du moine. Mais Gargantua lui respondit que sans doubte leurs ennemis avoient le moine. « Ils auront, dist Grandgousier, doncques mal encontre. » Ce qu'avoit esté bien vrai. Pourtant encores est le proverbe en usage, de bailler le moine à quelqu'un. Adoncques commanda qu'on apprestast tres-bien à desjeuner (*) pour les refraischir. Le tout appresté, l'on appella Gargantua ; mais tant lui grevoit, de ce que le moine ne comparoit aulcunement, qu'il ne vouloit ni boire ni manger. Tout soubdain le moine arrive, et dès la porte de la basse cour s'escria : « Vin frais, vin frais, Gymnaste, mon ami ! »

Gymnaste sortit et vit que c'estoit frère Jean

qui amenoit cinq pélerins, et Toucquedillon prisonnier.: dont Gargantua sortit au devant, et lui firent le meilleur recueil que purent, et le menarent devant Grandgousier, lequel l'interrogua de toute son adventure. Le moine lui disoit tout : et comment on l'avoit prins, et comment il s'estoit deffaict des archers, et la boucherie qu'il avoit faict par le chemin, et comment il avoit recouvert les pélerins, et amené le capitaine Toucquedillon. Puis se mirent à banqueter joyeusement touts ensemble. Ce pendent Grandgousier interroguoit les pélerins de quel pays ils estoient, d'ond ils venoient, et où ils alloient. Lasdaller pour touts respondit : « Seigneur, je suis de Sainct Genou en Berry; cestui-ci est de Paluau; cestui-ci de l'Onzay; cestui-ci est de Argi; et cestui-ci est de Villebrenin. Nous venons de Sainct Sebastian près de Nantes, et nous en retournons par nos petites journées. — Voire, mais dist Grandgousier, qu'alliez-vous faire à Sainct Sebastian ? — Nous allions, dist Lasdaller, lui offrir nos votes contre la peste. — O, dist Grandgousier, pauvres gents, estimez-vous que la peste vienne de Sainct Sebastian (150) ? — Oui, vraiement,

(150) Rabelais se moque ici, avec raison, de cette croyance ridicule qui attribuait à des saints le sinistre pouvoir de créer des maladies et, par suite, de les faire disparaître à volonté. La liste est longue des bienheureux de la Pathologie

St SÉBASTIEN, patron des prisonniers, disposait de la peste. Il avait pour adjoint St ROCH. Dans les *Aventures*

respondit Lasdaller, nos prescheurs nous l'afferment. — Oui, dist Grandgousier, les faulx

---

du baron de Fæneste, d'Aubigné montre un Gascon qui, étant tombé dans le charnier des pestiférés, alla voir son curé et lui fit dire « une messe de Saint-Roch »;

St Guy, d'Angleterre, avait sous sa domination la Chorée, d'où le nom de *danse de Saint-Guy*, donné à cette névrose : Il fallait danser devant sa chapelle pour obtenir la guérison;

Ste Reine guérissait la gale, et la guérissait encore du temps de Vadé, comme on peut le voir dans son roman des *Amants constants*, édit. Garnier, page 109;

A St Antoine appartenait le mal des ardents. (V. notes 62, 68, 107, etc.;)

St Hubert, patron des chasseurs, guérissait de la rage, ainsi que St Mathurin. Charles Fontaine dit, en parlant de Sagon et de Huet, qui avaient lâchement attaqué Marot pendant son exil :

« ... Si chacun d'eux ne se renge
A *Sainct Mathurin*, le plus saige
D'eulx deux en brief mourra de raige. »

La réputation du saint Nemrod n'était pas éteinte au dix-septième siècle. Dassoucy parle d'un sien page « suffisamment atteint de la maladie de *monsieur St Hubert* » et dit dans sa préface : « J'ay finallement attrapé un heureux port; bien des méchans en crèvent de rage, *St Hubert* les guérisse ! »;

St Lambert et St Saintin faisaient venir ou disparaître la teigne. Le premier est encore en grande vénération en Provence;

St Eutrope passait pour guérir l'hydropisie, comme on peut le voir dans la nouvelle cxxiv de Bonaventure des Périers. St Eutrope (*eau trop*) fait partie de cette série de patrons qui ont fait dire à Eugène Noël que, du temps de Rabelais, le culte des Saints était basé souvent sur des jeux de mots et de véritables calembourgs;

L'auteur de l'*Apologie pour Hérodote* nous apprend que

prophètes vous annuncent ils tels abus? Blasphèment-ils en ceste façon les justes et saincts

---

l'épilepsie, ou haut mal, était dit « *le mal* St-Jean » et que St Bernardin guérissait « les suffocations de matrice »;

Le couplet du noël suivant indique la maladie à laquelle présidait St Roch, déjà nommé à côté de St Sébastien.

« Pour peste vénénosique,
Qui nous faict tant de travaux,
Prions Saint Roch en publique
Car c'est l'un des principaux ».

St Avertin, St Mathelin, St Romain et St Gildas se partageaient l'aliénation mentale. « Quand les enfants sont criards et mutins, on dit qu'il faut les vouer à St Avertin : on s'adressait à ce saint pour les vertiges » (J. Panckoucke, *Dict. des proverbes françois*); les vertiges étaient aussi guéris par St Loup;

St Genou avait, à lui seul, la goutte;

Le scorbut était à St Verain;

Les écrouelles (*mal au cou*), à St Marcou;

Les abcès du sein, à St Mammard;

Le mal de dents, à Ste Apollonie;

La dyssenterie, à St Gerbold, ou, comme dit maistre Pierre Pathelin, à *Sainte Garbot;*

La fièvre, à St Victor;

L'angine, à St Éloy;

Les maladies de vessie, à St Régnauld;

Les végétations de l'anus, à St Fiacre, etc., etc.

— Nous aurions tort de nous étonner outre mesure de toutes ces croyances d'il y a trois siècles, quand nous savons qu'aujourd'hui, dans un département que nous avons habité, il est un saint que l'on invoque spécialement contre la maladie des gens peureux, la diarrhée. Nous pourrions citer telle commune de cette région où les mères négligent quelquefois de faire vacciner les enfants; — elles

de Dieu, qu'ils les font semblables aux diables, qui ne font que mal entre les humains? Comme Homère escript que la peste fut mise en l'ost des Gregeois par Apollo, et comme les poètes faignent un grand tas de Vejoves et dieux malfaisants. Ainsi preschait à Sinays un caphar, que sainct Antoine mettoit le feu és jambes; sainct Eutrope faisoit les hydropiques; sainct Gildas les fols; sainct Genou les gouttes (150). Mais je le punis en tel exemple, quoi qu'il m'appellast hérétique, que depuis ce temps caphar quiconque n'est ausé entrer en mes terres. Et

n'oublient jamais de les mener à la chapelle du saint de la peur.

Nous ne saurions clore la liste des bienheureux dont le nom se trouve accolé à celui d'une affection pathologique, sans mentionner le saint pour rire, que le bibliophile Jacob indique en ces termes, dans son *Histoire des mœurs, superstitions et croyances* : « Les guérisons étaient partagées entre les saints qui s'en attribuaient le monopole; souvent même le saint avait été inventé exprès pour la maladie, et lorsque, par exemple, le mal vénérien apparut, il trouva, on ne sait où, un SAINT FOUTIN pour le prendre sous ses auspices. » Henri Corneille Agrippa a traité cette question, de main de maître, au chapitre cinquante-septième de son livre, sur l'*Incertitude des sciences*.

Montaigne ne songeait-il pas un peu à cette foule de Saints guérisseurs lorsque, à propos des dieux du paganisme, il disait :

« Leurs puissances sont retrenchées selon nostre nécessité. Qui guarit les chevaulx, qui les hommes, qui la peste, qui la teigne, qui la toux, qui une sorte de gale, qui une aultre... l'homme forge mille plaisantes societez entre la divinité et luy. »

m'esbahi si vostre roi les laisse prescher par son royaulme tels scandales. Car plus sont à punir que ceulx qui par art magique ou aultre engin auroient mis la peste par le pays (151). La peste ne tue que le corps ; mais tels imposteurs empoisonnent les âmes. »

Lui disant ces paroles, entra le moine tout délibéré, et leur demanda : « D'ond estes-vous, vous aultres pauvres haires ? — De Sainct Genou, dirent-ils. — Et comment, dist le moine, se porte l'abbé Tranchelion le bon buveur ? Et les moines, quelle chère font-ils ? Le cor Dieu, ils biscotent vos femmes ce pendent qu'estes n' romivage. — Hin hen ! dist Lasdaller, je nae pas paour de la mienne. Car qui la voirra de jour, ne se rompra ja le col pour l'aller visiter la nuict. — C'est, dist le moine, bien rentré de piques. Elle pourroit estre aussi laide que Proserpine : elle aura par Dieu la saccade puisqu'il y ha moines autour. Car un bon ouvrier met indifférentement toutes pièces en œuvre. Que j'aye la vérole (152) en cas que ne les trouviez

(151) Après la triste étiologie que nous avons longuement exposée à la note précédente, il serait permis à Rabelais de dire que la magie peut avoir quelque influence sur la production de la peste, mais il suffira de se transporter à la note 193 (liv. II, chap. VIII) pour voir le cas que l'auteur de *Gargantua* fait de l'astrologie et de la magie, ces sciences qui ne sont que « vanités et abus ».

(152) Voilà la syphilis qui revient comme imprécation. Toutes les fois que Rabelais parle de ce mal (il en parle souvent), il se sert du mot vérole. On disait aussi de son

engrossées à vostre retour, car seulement l'umbre du clocher d'une abbaye est féconde. — C'est, dist Gargantua, comme l'eau du Nil en Egypte, si vous croyez Strabo, et Pline, liv. 7, ch. 3. Advisez que c'est de la miche, des habits

---

temps *mal de Naples* en France, et *mal français* en Italie, *mal de Job*, *mal de Saint-Sement*, *Gorre*, etc. Ces divers noms se trouvent réunis dans une pièce curieuse, reproduite par Lancereaux, dans la préface de son grand ouvrage sur la syphilis. La voici, telle qu'il la donne, comme étant de Jean Lemaire dans *les trois comptes intitulés de Cupido et d'Atropos dont le premier fut inventé par Séraphin, poëte italien, le second et le tiers de l'invention de maistre Jean Lemaire*, 1525 :

« Ne seut onc lui bailler propre nom,
Nul médecin, tant eut-il de renom.
Lung la vouloit *Sabafati* nommer
En Arabic; l'autre a peu estimer,
Que l'on doit dire en latin *Mentagra*;
Mais le commun, quand il la rencontra,
La nommoit *Gorre* ou la *verole Grosse*,
Qui n'espargnoit ne couronne ne crosse;
Pocques l'on dit les Flamens et Picquarts,
Le mal François la nomment les Lombards.
Si a encore d'autres noms, plus de quatre :
Les Allemands l'appellent *grosse blatre*,
Les Espagnols *les Bouëls* l'ont nommée
Et dit-on plus que la puissante armée
Des fors François à grand peine et souffrance
En *Naples* l'ont conquise et mise en France,
Dont aucuns d'eux le *souvenir* la nomment
Et plusieurs faits sur ce comptent et somment,
Les Savoysiens la *Clavela* la disent :
Vela comment plusieurs gens en devisent.... »

Nous croyons devoir noter ici un détail qui aura son prix pour les bibliophiles : les vers qu'on vient de lire

et des corps. — Lors, dist Grandgousier, allez-vous-en, pauvres gents, au nom de Dieu le créateur, lequel vous soit en guide perpétuelle. Et doresenavant ne soyez faciles à ces odieux et inutiles voyages. Entretenez vos familles, travaillez chascun en sa vacation, instruez vos enfants, et vivez comme vous enseigne le bon apostre S. Paul. Ce faisants vous aurez la garde

---

comme étant de Jean Lemaire se trouvent tout au long dans *le triumphe de très-haulte et puissante dame Verolle, royne du puy d'amours, par Martin Dorchesino*, Lyon, 1539, ouvrage que Paul Lacroix attribue, à tort, selon nous, à Rabelais. Ils sont précédés, dans l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, de ceux-ci :

« Mais en la fin quant le venin feut meur,
Il leur naissoit de gros boutons sans fleur
Si très-hideux, si laids et si énormes,
Qu'on ne vit oncques visaiges si difformes :
N'onc ne receut si très mortelle injure
Nature humaine en sa belle figure :
Au fronc, au col, au menton et au nez,
Onc on ne vit tant de gens boutonnez.
Et qui pis est ce venin tant nuisible
Par sa malice occulte et invisible
Alloit chercher les veines et artères
Et leur causoit si estranges mistères,
Dangier, douleur de passion et goutte
Qu'on n'y sçavoit remède, somme toute,
Fors de crier, souspirer, lamenter,
Plorer et plaindre et mort se souhaiter. »

Nous aurons l'occasion de reparler du *triumphe* et de l'opinion de Paul Lacroix, quand nous nous occuperons spécialement des ouvrages scientifiques de Rabelais.

de Dieu, des anges et des saints avec vous, et n'y aura peste ni mal qui vous porte nuisance. »

Puis les mena Gargantua prendre leur réfection (*) en la salle; mais les pélerins ne faisoient que souspirer, et dirent à Gargantua : « O que heureux est le pays qui a pour seigneur un tel homme! Nous sommes plus édifiés et instruicts en ces propos qu'il nous ha tenu, qu'en tous les sermons que jamais furent preschés en nostre ville.—C'est, dist Gargantua, ce que dict Platon, *lib. 5, De Repub.*, que lors les républiques seroient heureuses, quand les rois philosopheroient, ou les philosophes régneroient. »

Puis leur feit emplir leurs besaces de vivres, leurs bouteilles de vin, et à chascun donna cheval pour soi soulager au reste du chemin, quelques carolus pour vivre.

CHAPITRE LXVI

Comment Grandgousier traicta humainement Toucquedille prisonnier.

Toucquedillon fut présenté à Grandgousier et interrogué par icellui sus l'entreprinse et affaire de Picrochole, quelle fin il prétendoit par le tumultuaire vacarme. A quoi respondit que sa fin et sa destinée estoit de conquester tout le pays s'il povoit, pour l'injure faicte à ses fouaciers.

« C'est, dist Grandgousier, trop entreprins : qui trop embrasse, peu estreinct. Le temps n'est plus d'ainsi conquester les royaulmes avec dommage de son prochain frère christian : cette imitation des anciens Hercules, Alexandres, Hannibals, Scipions, Césars et aultres tels, est contraire à la profession de l'Evangile, par lequel nous est commandé garder, saulver, régir et administrer chascun ses pays et terres, non hostilement envahir les aultres. Et ce que les Sarrasins et barbares jadis appeloient prouesses, maintenant nous appellons briganderies et meschancetés. Mieux eust-il faict soi contenir en sa maison royalement la gouvernant que insulter

en la mienne, hostilement là pillant, car par bien la gouverner l'eust augmentée, par me piller sera destruict. Allez-vous en au nom de Dieu, suivez bonne entreprinse, remonstrez à vostre roi les erreurs que cognoistrez, et jamais ne les conseillez, ayant esgard à vostre proffict particulier, car avec le commun est aussi le propre perdu. Quant est de vostre rançon, je vous la donne entièrement, et veulx que vous soient rendues armes et cheval : ainsi faut-il faire entre voisins et anciens amis, vu que cette nostre différence n'est poinct guerre proprement.

« Comme Platon, *lib. 5, De Repub.*, vouloit estre non guerre nommé, ains sédition, quand les Grecs mouvoient armes les uns contre les aultres. Ce que si par male fortune advenoit, il commande qu'on use de toute modestie. Si guerre la nommez, elle n'est que superficiale ; elle n'entre poinct au profund cabinet (*) de nos cœurs. Car nul de nous n'est oultragé en son honeur, et n'est question en somme totale, que de rhabiller quelque faulte commise par nos gents, j'entends et vostres et nostres. Laquelle encores que cognussiez, vous debvez laisser couler oultre, car les personnages querelants estoient plus à contemner, qu'à ramentevoir : mesmement leur satisfaisant selon le grief comme je me suis offert. Dieu sera juste estimateur de notre différent, lequel je supplie plustost par mort me tollir de ceste vie et mes biens dépérir devant mes yeulx, que par moi ni les miens en rien soit offensé. »

Ces paroles achevées, appella le moine, et devant touts lui demanda: « Frère Jean, mon bon ami, est-ce vous qui avez prins le capitaine Toucquedillon ici présent? — Cyre, dist le moine, il est présent, il ha age et discrétion : j'aime mieulx que le sachez par sa confession, que par ma parole. — Adoncques dist Toucquedillon : Seigneur, c'est lui véritablement qui m'ha prins, et je me rends son prisonnier franchement. — L'avez-vous, dist Grandgousier au moine, mis à rançon? — Non, dist le moine. De cela ne me soucie. — Combien, dist Grandgousier, vouldriez-vous de sa prinse? — Rien, rien, dist le moine, cela ne me meine pas. »

Lors commenda Grandgousier, que présent Toucquedillon fussent comptés au moine soixante et deux mille saluts pour celle prinse. Ce que fut faict, ce pendent qu'on feit la collation (*) au dict Toucquedillon, auquel demanda Grandgousier s'il vouloit demourer avec lui, ou si mieulx aimoit retourner à son roi. Toucquedillon respondit qu'il tiendroit le parti lequel il lui conseilleroit.

« Doncques, dist Grandgousier, retournez à vostre roi, et Dieu soit avec vous. » Puis lui donna une belle espée de Vienne, avec le fourreau d'or faict à belles vignettes d'orfebvrerie, et un collier d'or pesant sept cents deux mille marcs, garni de fines pierreries, à l'estimation de cent soixante mille ducats, et dix mille escus par présent honorable. Après ces propos, monta Toucquedillon sus son cheval; Gargantua pour

sa seureté lui bailla trente hommes d'armes, et six vingts archers soubs la conduicte de Gymnaste, pour le mener jusques és portes de la Roche-Clermauld, si besoing estoit. Icellui départi, le moine rendit à Grandgousier les soixante et deux mille saluts qu'il avait receu, disant : « Cyre, ce n'est ores que vous debvez faire tels dons. Attendez la fin de ceste guerre, car l'on ne sçait quels affaires pourraient survenir. Et guerre faicte sans bonne provision d'argent n'ha qu'un souspirail (*) de vigueur. Les nerfs des batailles sont les pecunes. — Doncques, dit Grandgousier, à la fin je vous contenterai par honeste recompense : et tous ceulx qui m'auront bien servi. »

CHAPITRE LXVII

Comment Grandgousier manda quérir ses légions, et comment Toucquedillon tua Hastiveau, puis fut tué par le commandement de Picrochole.

En ces mesmes jours, ceulx de Besse, du Marché vieulx, du bourg Sainct-Jacques, du Trainneau, de Parillé, de Riviere, des Roches Sainct-Pol, du Vaubreton, de Pautillé, du Brehemont, du pont de Clain, de Cravant, de Grandmont, des Bourdes, de la Villaumere, de Huymes, de Segré, de Husse, de Sainct-Louant, de Panzoust, des Coldreaulx, de Verron, de Coulaines, de Chose, de Varenes, de Bourgueil, de l'isle Bouchard, du Croullay, de Narsay, de Cande, de Montsoreau, et aultres lieux confins, envoyarent devers Grandgousier ambassades, pour lui dire qu'ils estoient advertis des torts que lui faisoit Picrochole : et pour leur ancienne confédération, ils lui offroient tout leur povoir tant de gents, que d'argent et aultres munitions de guerre. L'argent de touts montoit, par les pactes qu'ils lui envoyoient, six vingts quatorze millions, deux escus et demi d'or.

Les gents estoient quinze mille hommes d'armes, trente et deux mille chevaulx légers, quatre vingts neuf mille arquebusiers, cent quarante mille adventuriers, unze mille deux cents canons, doubles canons, basilics et spiroles; pionniers quarante sept mille : le tout souldoyé et avitaillé pour six mois et quatre jours. Lequel offre Gargantua ne refusa ni accepta du tout.

Mais, grandement les remerciant, dist qu'il composeroit ceste guerre par tel engin, que besoing ne seroit tant empescher de gents de bien. Seulement envoya qui ameineroit en ordre les légions, lesquelles entretenoit ordinairement en ses places de la Devinière, de Chaviny, de Gravot et Quinquenais, montant en nombre de deux mille cinq cents hommes d'armes, soixante et six mille hommes de pied, vingt et six mille arquebusiers, deux cents grosses pièces d'artillerie, vingt et deux mille pionniers, et six mille chevaulx légers, touts par bandes, tant bien assorties de leurs thrésoriers, de vivandiers, de mareschaux, d'armuriers et aultres gents nécessaires au trac de bataille, tant bien instruicts en art militaire, tant bien armés, tant bien recognoissants, et suivants leurs enseignes, tant soubdains à entendre et obéir à leurs capitaines, tant expédiés à courir, tant forts à choquer, tant prudents à l'adventure, que mieulx ressembloient une harmonie d'orgues et concordance d'horloge, qu'une armée ou gendarmerie.

Toucquedillon arrivé se présenta à Picrochole, et lui compta au long ce qu'il avoit et faict et vu. A la fin conseilloit par fortes paroles qu'on feict appoinctement avec Grandgousier, lequel il avoit éprouvé le plus homme de bien du monde, adjoustant que ce n'estoit ni preu ni raison molester ainsi ses voisins, desquels jamais n'avoient eu que tout bien. Et au regard du principal : que jamais ne sortiroient de ceste entreprise qu'à leur grand dommage et malheur ; car la puissance de Picrochole n'estoit telle, que aisément ne les peust Grandgousier mettre à sac. Il n'eut achevé cette parole que Hastiveau dist tout hault : « Bien mal-heureux est le prince qui est de tels gents servi, qui tant facilement sont corrompus comme je cognois Toucquedillon; car je voi son courage tant changé que voluntiers se feust adjoinct à nos ennemis pour contre nous batailler, et nous trahir s'ils l'eussent voulu retenir : mais comme vertus est de touts, tant amis qu'ennemis, louée et estimée, aussi meschanceté est tost cognue et suspecte. Et posé que d'icelle les ennemis se servent à leur profit, si ont-ils tousjours les meschants et traistres en abomination. »

A ces paroles Toucquedillon impatient tira son espée, et en transperça Hastiveau un peu au-dessus de la mamelle gausche (153), dont

(153) Un tel coup d'épée à la région du cœur est fatalement mortel.

mourut incontinent. Et tirant son coup du corps, dist franchement : « Ainsi périsse qui féaulx serviteurs blasmera. » Picrochole soubdain entra en fureur, et voyant l'espée et fourreau tant diapré, dist : « T'avoit on donné ce baston, pour en ma présence tuer malignement mon tant bon ami Hastiveau ? »

Lors commanda à ses archers qu'ils le missent en pièces. Ce que fut faict sur l'heure, tant cruellement que la chambre estoit toute pavée (*) de sang. Puis feit honorablement inhumer le corps de Hastiveau, et cellui de Toucquedillon jecter par sus les murailles en la vallée.

Les nouvelles de ces oultrages furent sceues par toute l'armée, dont plusieurs commençarent murmurer contre Picrochole, tant que Grippepinault lui dist : « Seigneur, je ne sçai quelle issue sera de ceste entreprinse. Je voi vos gents peu confermés en leurs courages. Ils considèrent que sommes ici mal pourvus de vivres, et ja beaucoup diminués en nombre, par deux ou trois issues.

« D'advantage il vient grand renfort de gents à vos ennemis. Si nous sommes assiégés une fois, je ne voi poinct comment ce ne soit à nostre ruine totale.—Bren, bren, dit Picrochole, vous semblez les anguilles de Melun (153 *bis*) :

(153 *bis*) Tout le monde connaît, au moins de nom, les anguilles de Melun, qui ont la réputation de crier avant qu'on les écorche. Voici l'origine de ce dicton :

Dans un mystère joué à Melun au moyen âge, un

vous criez devant qu'on vous escorche : laissez les seulement venir. »

bourgeois de la ville nommé Languille, remplissant le rôle de Saint Barthélemy que le bourreau devait faire semblant d'exécuter, se mit à pousser de grands cris avant que celui-ci eût fait mine de le toucher, ce qui causa une hilarité si grande que les spectateurs, venus de loin, répandirent dans toute la France l'aventure de Languille de Melun, qui resta proverbiale. (St-Martin, — *Physiologie des substances alimentaires.*)

CHAPITRE LXVIII

Comment Gargantua assaillit Picrochole dedans la Roche-Clermauld, et deffeit l'armée dudict Picrochole.

GARGANTUA eut la charge totale de l'armée : son père demoura en son fort. Et leur donnant courage par de bonnes paroles, promit grands dons à ceulx qui feroient quelques prouesse. Puis gagnarent le gué de Vede, et par basteaux et ponts légèrement faicts passarent oultre d'une traicte. Puis considérant l'assiette de la ville, qu'estoit en lieu hault et advantageux, délibéra celle nuict sus ce qu'estoit de faire. Mais Gymnaste lui dist : « Seigneur, telle est la nature et complexion des François, qu'ils (153 *ter*) ne valent qu'à la première poincte. Lors ils sont pires que diables. Mais s'ils séjournent, ils sont moins que femmes. Je suis d'advis qu'à l'heure présente, après que vos gents auront

(153 *ter*). Le caractère de notre nation n'a pas varié depuis Rabelais. Tels nous étions, tels nous sommes : invincibles si nous débutons par des succès, mous et découragés si la fortune ne sourit pas à nos premiers efforts.

quelque peu respiré et repu, faciez donner l'assaut. »

L'advis fut trouvé bon. Adoncques produict toute son armée en plein camp, mettant les subsides du costé de la montée. Le moine print avec soi six enseignes de gents de pied, et deux cents hommes d'armes, et en grande diligence transversa les marais, et gagna au-dessus le Puy jusques au grand chemin de Loudun. Ce pendent l'assault continuoit : les gents de Picrochole ne sçavoient si le meilleur estoit sorrtir hors et les recepvoir, ou bien garder la ville sans bouger. Mais furieusement sortit avec quelque bande d'hommes d'armes de sa maison : et là fut receu et festoyé à grands coups de canon qui gresloient devers les costeaulx, dont les Gargantuistes se retirarent au val, pour mieulx donner lieu à l'artillerie. Ceulx de la ville deffendoient le mieulx que povoient, mais les traicts passoient oultre par dessus nul férir. Aulcuns de la bande, saulvés de l'artillerie, donnarent fièrement sus nos gents, mais peu profictarent : car touts furent receus entre les ordres, et là rués par terre. Ce que voyants se vouloient retirer. mais ce pendent le moine avoit occupé le passage, parquoi se mirent en fuite sans ordre, ni maintien. Aulcuns vouloient leur donner la chasse, mais le moine les retint, craignant que suivants les fuyants, perdissent leurs rancs, et que sus ce poinct ceulx de la ville chargeassent sus eulx. Puis attendent quelque espace, et nul ne comparant à l'encontre, envoya le duc Phrontiste

pour admonester Gargantua a ce qu'il advançast pour gagner le costeau à la gausche, pour empescher la retraicte de Picrochole par celle porte. Ce que feit Gargantua en toute diligence, et y envoya quatre légions de la compagnie de Sebaste : mais si tost ne purent gagner le hault, qu'il ne rencontrassent en barbe Picrochole, et ceulx qui avec lui s'estoient espars.

Lors chargearent sus roidement : toutefois grandement furent endommagés par ceulx qui étoient sus les murs, en coups de traict et artillerie. Quoi voyant Gargantua, en grande puissance alla les secourir, et commença son artillerie à heurter sus ce quartier de muraille : tant que toute la force de la ville y fut évoquée. Le moine, voyant cellui costé lequel il tenoit assiégé dénué de gents et gardes, magnanimement tira vers le fort : et tant feit qu'il monta sus lui, et aulcuns de ses gents, pensant que plus de crainte et de frayeur donnent ceulx surviennent à un conflict, que ceulx qui qui lors à leur force combattent. Toutefois ne feit onques effroi jusques à ce que touts les siens eussent gagné la muraille, excepté les deux cents hommes qu'il laissa hors pour les hasards.

Puis s'écria horriblement, et les siens ensemble : et sans résistence tuarent les gardes d'icelle porte, et l'ouvrirent és hommes d'armes, et en toute fièreté coururent ensemble vers la porte de l'orient, où estoit le désarroi. Et par derrière renversarent toute leur force.

Voyants les assiégés de touts costés les Gar-

gantuistes avoir gagné la ville, se rendirent au moine à merci. Le moine leur feit rendre les bastons et armes, et touts retirer et resserrer par les ecclises, saisissant touts les bastons des croix et commettant gents és portes pour les garder de issir. Puis, ouvrant celle porte orientale, sortit au secours de Gargantua. Mais Picrochole pensoit que le secours lui venoit de la ville, et par oultrecuidance se hasarda plus que devant : jusques à ce que Gargantua s'écria : « Frère Jean, mon ami frère Jean, en bonne heure soyez venu. » Adonc cognoissant Picrochole et ses gents, que tout estoit desespéré, prindrent la fuite en touts endroicts. Gargantua les poursuivit jusque près Vaugaudry, tuant et massacrant, puis sonna la retraicte.

CHAPITRE XLIX

Comment Picrochole fuyant fut surprins de males fortunes, et ce que feit Gargantua après la bataille.

Picrochole ainsi desespéré s'enfuit vers l'isle Bouchart, et au chemin de Rivière son cheval broncha par terre, à quoi tant fut indigné que de son espée le tua en sa chole (154), puis ne trouvant personne qui le remontast, voulut prendre un asne du moulin qui là auprès estoit; mais les meusniers le meurtrirent (*) tout de coups, et le destroussarent de ses habillements, et lui baillarent pour soi couvrir une meschante sequenie. Ainsi s'en alla le pauvre cholérique (154), puis passant l'eau au Port-Huaulx, et racomptant ses males fortunes, fut advisé par une vieille lourpidon, que son royaulme lui seroit rendu à la venue des Cocquecigrues : depuis ne sçait-on qu'il est devenu. Toutefois l'on m'ha dict qu'il est de présent pauvre gagne-

(154), de χολη, bile; on a longtemps cru que la cholère pouvait être attribuée à l'abondance de la bile ou à l'altération de ses qualités.

denier à Lyon, cholère comme devant. Et tousjours se guermente à tous estrangers de la venue des Cocquecigrues, espérant certainement, selon la prophétie de la vieille, estre à leur venue réintégré à son royaulme.

Après leur retraicte, Gargantua recensa ses gent et trouva que peu d'iceulx estoient péris en la battaille, sçavoit est quelques gents de pied de la bande du capitaine Tolmere, et Ponocrates qui avoit un coup de harquebuse en son (154 *bis*) pourpoinct. Puis les feit refraischir chacun par sa bande, et commanda és thrésoriers que ce repas leur fast défrayé et payé, et que l'on ne feist oultrage quelconque en la ville, vu qu'elle estoit sienne; et après leur repast ils comparussent en la place devant le chasteau, et là seroient payés pour six mois. Ce que fut faict : puis feit convenir devant soi en ladicte place touts ceulx qui là restoient de la part de Picrochole, esquels, présents touts ses princes et capitaines, parla comme s'ensuit.

(154 *bis*). Le contenant est ici pris pour le contenu.

CHAPITRE L

La concion que fit Gargantua és vaincus.

Nos pères, ayeulx et ancestres de toute mémoire ont esté de ce sens et ceste nature que des batailles par eulx consommées ont, pour signe mémorial des triumphes et victoires, plus voluntiers érigé trophées et monuments és cœurs des vaincus par graces qu'és terres par eulx conquestées par architecture. Car plus estimoient la vive soubvenence des humains acquise par libéralité, que la mute inscription des arcs, colomnes et pyramides, subjectes és calamités de l'aer et envie d'un chascun. Soubvenir assez vous peult de la mansuétude dont ils usarent envers les Bretons à la journée de Sainct Aulbin du Cormier, et à la démolition de Parthenay. Vous avez entendu, et entendents admirez le bon traictement qu'ils firent és barbares de Spagnola, qui avoient pillé, dépopulé, et saccagé les fins maritimes d'Olone et Thalmondois.

« Tout ce ciel a esté rempli des louanges et gratulations que vous mesmes et vos pères feistes lors qu'Alpharbal roi de Canarre, non assouvi

de ses fortunes, envahit furieusement les pays de Oni, exerçant la piratique en toutes les isles Armoriques et régions confines. Il fut en juste bataille navré, prins et vaincu de mon père, au-Dieu soit garde et protecteu. Mais quoi? Au cas que les aultres rois et empereurs, voire qui se font nommer catholiques, l'eussent misérablement traicté, durement empoisonné, et rançonné extêmement : il le traictu courtoisement; amiablement, le logea avec soi en son palais, et par incroyable débonnaireté le renvoya en sauf-conduict, chargé de dons, chargé de graces, chargé de toutes offices d'amitié : qu'en est-il advenu? Lui retourné en ses terres feit assembler tous les princes et estats de son royaulme, leur exposa l'humanité qu'il avoit en nous cognue, et les pria sus ce délibérer en façon que le monde y eust exemple, comme avait ja en nous de gracieuseté honeste, aussi en eulx d'honesteté gracieuse. Là fut décrété par consentement unanime, que l'on offriroit entièrement leurs terres, domaines et royaume, à en faire selon nostre arbitre. Alpharbal en propre personne soubdain retourna avecques neuf mille trente et huit grandes naufs onéraires, menant non seulement les thrésors de sa maison et lignée royale : mais presque de tout le pays. Car soi embarquant pour faire voile au vent vest en nord-est, chascun à la foule jectoit dedans icelles or, argent, bagues, joyaulx, espiceries (155), drogues et

(155). Les *épices* (girofle, poivre, muscade, canelle, etc.)

odeurs aromatiques, papegais, pélicans, guenons, civettes (155 *bis*), genettes, porcs espics. Poinct n'estoit fils de mère bonne réputé, qui dedans ne jectast ce que avoit de singulier. Arrivé que fut, vouloit baiser les pieds de mondict père : le faict fut estimé indigne et ne fut toleré, ains fut embrassé socialement; offrit ses présent, ils ne furent receus par trop estre excessifs; se donna mancipe et serf voluntaire, soi et sa postérité, ce ne fut accepté par ne sembler équitable; céda par decret des estats ses terres et royaulme, offrant la transaction et transport signé, scellé et

étaient, du temps de Rabelais, un objet de luxe. On en offrait en présent comme aujourd'hui des dragées. Les *drogues* (castoreum, musc, salsepareille, etc.) étaient les épices pharmaceutiques. Elles ne devaient point se trouver chez les épiciers; le monopole de leur vente appartenait aux apothicaires.

(155 *bis*) La *civette* (v. note 3) était, aux XVe et XVIe siècles, fort recherchée pour son odeur. Ce parfum animal n'a pas le même succès aujourd'hui. Il est à peu près abandonné, aussi bien des parfumeurs que des médecins.

« Le Castoreum, la civette et le musc ont, dit l'auteur d'un Traité de matière médicale fort estimé dans la première moitié de ce siècle, une odeur *désagréable* qui ne cesse de l'être, que quand elles sont unies avec l'ambre ou autres aromates; cette odeur porte à l'amour. » (Desbois de Rochefort).

— La *Genette* est un mammifère carnassier de la taille d'un chat, assez commun dans la Gironde. Sa peau, d'un gris tacheté de noir fournit une fourrure estimée. Un registre des métiers de Paris du XIIIe siècle porte : « Piaus de genêtes doivent ij denier de tonlieu (droit d'entrée) les vj piaus. »

ratifié de touts ceulx qui faire le debvoient : ce fut totalement refusé, et les contracts jectés au feu.

« La fin fut que mon dict père commença lamenter de pitié et pleurer copieusement, considérant le franc vouloir et simplicité des Canarriens; et par mots exquis et sentences congrues diminuoit le bon tour qu'il leur avoit faict, disant ne leur avoir faict bien qui fust à l'estimation d'un bouton, et si rien d'honesteté leur avoit monstré, il estoit tenu de ce faire. Mais tant plus l'augmentoit Alpharbal.

« Quelle fut l'issue ? On lieu que, pour sa rançon prinse à toute extrémité, eussions pu tyranniquement exiger vingt fois cent mille escus, et retenir pour houstagers ses enfants aisnés; ils se sont faicts tributaires perpétuels, et obligés nous bailler par chascun an deux millions d'or affiné à vingt-quatre karats : ils nous furent l'année première ici payés; la seconde de franc vouloir en payarent vingt-trois cents mille escus; la tierce vingt-six cents mille; la quarte, trois millions, et tant tousjours croissent de leur bon gré, que serons contraincts leur inhiber de rien plus nous apporter. C'est la nature de gratuité. Car le temps, qui toutes choses corrode (*) et diminue, augmente et accroist les bienfaicts, parce qu'un bon tour libéralement faict à homme de raison, croist continuement par noble pensée et remembrance.

« Ne voulant doncques aulcunement dégénérer de la débonnaireté héréditaire de mes

parents, maintenant je vous absous et vous rends francs et libères comme par avant.

« D'abundant, serez à l'issue des portes payés chascun pour trois mois, pour vous pouvoir retirer en vos maisons et familles, et vous conduiront en saulveté six cents hommes d'armes et huict mille hommes de pié soubs la conduicte de mon escuyer Alexander, affin que par les paysans ne soyez oultragés. Dieu soit avec vous. Je regrette de tout mon cœur que n'est ici Picrochole. Car je lui eusse donné à entendre que sans mon vouloir, sans espoir d'accroistre ni mon bien, ni mon nom, estoit faicte cette guerre. Mais puisqu'il est esperdu, et ne sçait-on où ni comment est évanoui, je veulx que son royaulme demoure entier à son fils. Lequel, par ce qu'est trop bas d'age (car il n'ha encores cinq ans accomplis), sera gouverné et instruict par les anciens princes et gents sçavants du royaulme. Et par aultant qu'un royaulme ainsi désolé seroit facilement ruiné, si on ne refrenoit la convoitise et avarice des administrateurs d'icellui; j'ordonne et veulx que Ponocrates soit sus touts ses gouverneurs entendent, avec autorité à ce requise, et assidu avec l'enfant, jusques à ce qu'il le cognoitra idoine de povoir par soi régir et regner.

« Je considère que facilité trop énervée et dissolue de pardonner és malfaisants, leur est occasion de plus légèrement derechef mal faire, par ceste pernicieuse confiance de grace.

« Je considère que Moïse, le plus doulx

homme qui de son temps fust sus la terre, aigrement punissoit les mutins et séditieux du peuple d'Israel. Je considère que Jules César empereur tant débonnaire, que de lui dict Cicéron, que sa fortune rien plus souverain n'avoit, sinon qu'il povoit : et sa vertus meilleur n'avoit, sinon qu'il voloit tousjours saulver, et pardonner à un chascun ; icellui toutesfois, ce nonobstant, en certains endroicts punit rigoureusement les auteurs de rebellion.

« A ces exemples, je veuil que me livrez avant le départir : premièrement ce beau Marquet, qui ha esté source et cause première de cette guerre par sa vaine oultrecuidance ; secondement ses compagnons fouaciers, qui furent négligents de corriger sa teste folle sus l'instant ; et finablement tous les conseillers, capitaines, officiers et domestiques de Picrochole, lesquels l'auroient incité, loué, ou conseillé de sortir ses limites, pour ainsi nous inquiéter. »

CHAPITRE LI

Comment les victeurs Gargantuistes furent récompensés après la bataille.

Ceste concion faicte par Gargantua, furent livrés les séditieux par lui requis : excepté Spadassin, Merdaille, et Menuail, lesquels estoient fuis six heures devant la bataille : l'un jusques au col de Laignel d'une traicte, l'aultre jusques au val de Vire, l'autre jusques à Logroine, sans derrière soi regarder, ni prendre haleine (*) par chemin; et deux fouaciers, lesquels périrent en la journée. Aultre mal ne leur feit Gargantua, sinon qu'il les ordonna pour tirer les presses à son imprimerie, laquelle il avoit nouvellement instituée. Puis ceux qui là estoient morts il feit honorablement inhumer (*) en la vallée des Noirettes, et au camp de Bruslevieille. Les navrés il feit penser, et traicter en son grand nosocome (156). Après advisa és dommages

(156). On nomme *nosocome*, disent Robin et Littré, de νοσος maladie et κομειν soigner, celui qui dirige les soins donnés aux malades. — Ici, nosocome signifie pourtant : Hôpital.

faicts en la ville et habitants : et les feit rembourser de touts leurs intérests à leur confession et serment. Et y feit bastir un fort chasteau : y commettant gents et guet, pour l'advenir mieulx soi défendre contre les soubdaines esmeutes.

Au départir, remercia gracieusement tous les souldars de ses légions, qui avoient esté à ceste deffaicte : et les envoya hyverner en leurs stations, et garnisons. Exceptés aulcuns de la légion décumane, lesquels il avait veu en la journée faire quelques prouesses : et les capitaines des bandes, lesquels il amena avec soi devers Grandgousier.

A la vue et venue d'iceulx, le bon homme fut tant joyeux, que possible ne seroit le descripre. Adonc leur fit un festin le plus magnifique, le plus abundant, et le plus délicieux, que fut veu depuis le temps du roi Assuere. A l'issue de table, il distribua à chascun d'iceulx tout le parement de son buffet, qui estoit au au poids de dix huict cents mille quatorze bezants d'or en grands vases d'antique, grands pots, grands bassins, grandes tasses, coupes, potets, candelabres, calathes, nacelles, violiers, drageoirs, et aultre telle vaisselle toute d'or massif, oultre la pierrerie, esmail, et ouvrage qui par estime de touts exédoit en prix la matière d'iceulx. Plus leur feit compter de ses coffres à chascun douze cents mille escus contents. Et d'abundants à chascun d'iceulx donna à perpétuité (excepté s'ils mouroien sans hoirs) ses chasteaux et ses terres voisines, selon que plus

leur estoit commodes. A Ponocrates donna la Roche-Clermauld; à Gymnaste, le Couldray; à Eudemon, Montpensier; le Rivau à Tolmere; à Ithybole, Montsoreau; à Acamas, Candé; Varenes, à Chironacte; Gravot à Sebaste; Quinquenais, à Alexandre; Ligre, à Sophrone, et ainsi de ses autres places.

CHAPITRE LII

Comment Gargantua feit bastir pour le moine l'abbaye de Thélème.

Restoit seulement le moine à pourvoir, lequel Gargantua vouloit faire abbé de Sévillé : mais il le refusa. Il lui voulut donner l'abbaye de Bourgueil, ou de Sainct Florent, laquelle mieulx lui duiroit, ou toutes deux s'il les prenoit à gré. Mais le moine lui feit response peremptoire, que de moines il ne vouloit charge ni gouvernement. « Car comment, disoit-il, pourrois-je gouverner aultrui, qui moi-même gouverner ne sçaurois? S'il vous semble que je vous aye faict, et que puisse à l'advenir faire service agréable, octroyez-moi de fonder une abbaye à mon devis. » La demande plut à Gargantua, et offrit tout son pays de Thélème jouxte la rivière de Loire, à deux lieues de la grande forest du Port Huault. Et requist à Gargantua qu'il instituast sa religion au contraire de tous les aultres. « Premièrement donc, dit Gargantua, il n'y faudra ja bastir murailles au circuit; car toutes aultres abbayes sont fièrement murées. — Voire, dist le moine, et non sans cause : où mur y ha, et devant, et

derrière y ha force murmur, envie, et conspiration mutue. »

D'advantage, veu qu'en certains couvents de ce monde est une usance, qui si femme aulcune y entre (j'entends des preudes, et pudiques), on nettoye la place par laquelle elles ont passé, fut ordonné que si religieux ou religieuse y entroit par cas fortuit, on nettoyeroit curieusement tous les lieux par lesquels auroient passé. Et parce que és religions de ce monde tout est compassé, limité et réglé par heures, fut décrété que là ne seroit horloge, ni quadrant aulcun. Mais selon les occasions et opportunités seroient toutes les œuvres dispensées. « Car, disoit Gargantua, la plus vraie perte du temps qu'il sceust, estoit de compter les heures. Quel bien en vient-il? la plus grande resverie du monde estoit soi gouverner au son des cloches, et non au dicté de bon sens et entendement. »

Item, parce qu'en icellui temps on ne mettoit en religion des femmes, sinon celles qu'étoient (157) borgnes, boiteuses, bossues, laides,

(157). Voltaire songeait peut-être à ce passage, quand il a écrit ce qui suit :

« On a désiré souvent qu'il n'y eût de couvents que pour les malades et pour ceux qui, étant incapables de remplir les devoirs de la société, chercheraient une consolation dans la retraite; mais c'est précisément la jeunesse la plus saine, la plus robuste qu'un enrôleur monachal engage dans son régiment, en la faisant boire à la santé de son saint. Il y a plusieurs couvents où l'on examine le soldat de recrue tout nu; et si on lui trouve le moindre défaut, on le renvoie, cette pratique est même

peffaites, folles, insensées, maléficiées, et tarées; ni les hommes, sinon catharrés (*), mal-nés, niais, empesche de maison (A propos, dist le moine, une femme qui n'est ni belle, ni bonne, à quoi vault elle? — A mettre en religion, dist Gargantua. — Voire, dist le moine, et à faire des chemises (*), fut ordonné que là ne seroient receues sinon les belles, bien formées, et bien naturées : et les beaulx, bien formés, et bien naturés.

Item, parce qu'és couvents des femmes n'entroient les hommes sinon à l'emblée, et clandestinement, fut décrété que ja ne seroient là les femmes, au cas que n'y fussent les hommes; ni les hommes, en cas de que n'y fussent les femmes.

Item, parce que tant hommes que femmes, une fois receus en religion, après l'an de probation, estoient forcés et astreincts y demourer perpétuellement leur vie durante, fut establi que tant hommes que femmes là receus sortiroient quand bon leur sembleroit franchement et entièrement.

---

usitée chez les religieuses : si elles sont assez mal consituées, pour ne pouvoir être mères, on les envoie se marier dans le monde; si elles sont assez saines pour faire des enfants, on leur fait la grâce de les condamner à la stérilité dans leur prison » (*Œuvres de Voltaire*. Hachette, 1869, tome XXX, page 47).

— Ces réflexions d'un continuateur de l'œuvre de Rabelais sont de nature à faire penser le médecin et le père de famille. C'est pourquoi nous les avons reproduites.

Item, parce qu'ordinairement les religieux faisoient trois vœux, sçavoir la chasteté (157 *bis*), pauvreté, et obédience, fut constitué que là honorablement on pust estre marié, que chascun fust riche, et vesquist en liberté. Au regard de l'age légitime, les femmes y estoient receus depuis dix jusques à quinze ans : les hommes depuis douze jusques à dix-huict.

(157 *bis*). Le vœu de chasteté, disait Paul-Louis Courier, sent le libertinage.

Rabelais était médecin, il avait été moine : scientifiquement et humainement, il savait ce qu'on risque quand on ne suit pas les règles de la nature.

CHAPITRE LIII

Comment fut bastie et dotée l'abbaye des Thélémites.

Sur le bastiment et assortiment de l'abbaye, Gargantua feit livrer de content vingt et sept cents mille huict cents trente et un moutons à la grand'-laine, et par chascun an jusques à ce que le tout fust parfaict, assigna sus la recepte de la Dive, seze cents soixante et neuf mille escus au soleil, et aultant à l'estoille poussinière. Pour la fondation et entretènement d'icelle donna à perpétuité vingt et trois cents soixante neuf mille cinq cents quatorze nobles à la rose de rente foncière, indemnes, amortis et solvables par chascun an à la porte de l'abbaye. Et de ce leur passa belles lettres.

Le bastiment fut en figure hexagone, en telle façon qu'à chascun angle estoit bastie une grosse tour ronde à la capacité de soixante pas en diamètre; et estoient toutes pareilles en grosseur et portraict. La rivière de Loire découloit sus l'aspect de Septentrion. Au pied d'icelle estoit une des tours assise, nommée Arctice. En tirant vers

l'Orient estoit une aultre nommée Calaer. L'aultre ensuivant Anatolé, l'aultre après Mesembrine, l'aultre après Hesperie; la dernière, Cryere. Entre chascune tour estoit espace de trois cents douze pas. Le tout basti à six étages, comprenant les caves soubs terre pour un. Le second estoit voulté à la forme d'une anse de panier. Le reste estoit embrunché de gui de Flandres à forme de culs de lampes. Le dessus couvert d'ardoise fine, avec l'endossure de plomb à figures de petits manequins, et animaulx bien assortis et dorés, avec les gouttières qui issoient hors la muraille, entre les croisées, painctes en figure diagonale d'or et d'azur, jusques en terre, finissoient en grands eschenaulx qui tous conduisoient en la rivière par dessous le logis.

Ledict bastiment estoit cent fois plus magnifique que n'est Bonivet, ne Chambourg (*), ne Chantilly: car en icellui estoient neuf mille trois cents trente et deux chambres, chascune garnie de arrière-chambre, cabinet, garderobe (*), chapelle, et issue en une grande salle. Entre chascune tour, au milieu dudict corps de logis, estoit une vis brisée dedans icellui mesme corps. De laquelle les marches estoient part de porphyre, part de pierre numidique, part de marbre serpentin, longues de vingt-deux pieds, l'espaisseur estoit de trois doigts, l'assise par nombre de douze entre chascun repos. En chascun repos, estoient deux beaulx arceaulx d'antique, par lesquels estoit receue la clarté; et par iceulx on

entroit en un cabinet faict à claire-voie de largeur de la dicte vis ; et montoit jusques au dessus la couverture, et là finoit en pavillon. Par icelle vis on entroit de chascun costé en une grande salle, et des salles es chambres. Depuis le tour Arctice jusques à Cryere estoient les belles grandes librairies (*) en Grec, Latin, Hébreu, François, Tuscan, et Hespagnol, départies par les divers estages selon iceulx languages. Au milieu estoit une merveilleuse vis, de laquelle l'entrée estoit par le dehors du logis en un arceau large six toises. Icelle estoit faicte en telle symmétrie que six hommes d'armes, la lance sus la cuisse, povoient de front ensemble monter jusques au dessus de tout le bastiment. Depuis la tour Anatole jusques à Mesembrine estoient belles et grandes galeries toutes painctes des antiques prouesses, histoires, et descriptions de la terre. Au milieu estoit une pareille montée et porte, comme avons dict du costé de la rivière. Sus icelle porte estoit escript en grosses lettres antiques ce que s'ensuit.

CHAPITRE LIV

Inscription mise sur la grande porte de Thélème.

Ci n'entrez pas hypocrites, bigots,
Vieulx matagots, marmiteux (158) boursoflés,
Tordcols, badaults, plus que n'estoient les Gots
Ni Ostrogots précurseurs des magots :
Haires, cagots, caphards empantouphlés,
Gueux mitouflés, frapparts escorniflés,
Befflés, enflés (*), fagosteurs de tabus,
Tirez ailleurs pour vendre vos abus.

Vos abus meschants
Rempliroient mes champs
De meschanceté;
Et par faulseté
Troubleroient mes chants
Vos abus meschants.

(158) Mendiants qui, pour se donner un air plus misérable, simulaient des maladies de la peau, en la faisant boursoufler artificiellement, au moyen du suc de certaines plantes.

Ci n'entrez pas, maschefaim (*) practiciens,
Cleres basochiens, mangeurs (*) du populaire.
Officiaulx, scribes et pharisiens,
Juges anciens, qui les bons parrochiens
Ainsi que chiens mettez au capulaire :
Vostre salaire est au patibulaire.
Allez y braire : ici n'est fait excès
Dont en vos cours on deust mouvoir procès.

Procès et débats
Peu font ici d'esbats ;
Où l'on vient s'esbattre.
A vous pour débattre
Soient en pleins cabats
Procès et débats.

Ci n'entrez pas, vous usuriers chichars,
Briffaulx, leschars (*), qui tousjours amassez,
Grippeminaulx, avaleurs de frimaats (*),
Courbés, camards, qui en vos coquemars
De mille marcs ja n'auriez assez
Poinct esgassés n'estes, quand cabassés
Et entassés, poltrons à ch cheface :
La male mort en ce pas vous defface.

Face non humaine
De tels gents, qu'on meine
Braire ailleurs : céans
Ne seroient séans.
Videz ce domaine,
Face non humaine.

Ci n'entrez, vous rassotés mastins,
Soirs ni matins, vieulx chagrins et jaloux.
Ni vous aussi séditieux mutins
Larves, lutins, de danger palatins,
Grecs ou Latins plus à craindre que loups ;
Ni vous galoux (159), vérolés jusqu'à lous.
Portez vos loups ailleurs paistre en bon heur,
Croustelevés (159) remplis de deshonneur.

Honneur, los, déduict,
Céans es déduict,

(159) Quand la syphilis se porte sur l'enveloppe cutanée elle peut y produire des tubercules, des pustules, des ulcères, qui forment des croûtes; les pustules de la gale se couvrent aussi de croûtes; d'où l'adjectif *croustelevés* appliqué aux galeux et aux vérolés. Fracastor, dans son livre *De morbis contagiosis*, avait très-bien observé l'état de ces derniers. « Il s'élève sur la peau des vérolés, dit-il, des pustules avec croûtes ; elles commencent dans les uns par attaquer la tête, et c'est le plus ordinaire; dans les autres elles paraissent ailleurs. D'abord elles sont petites, ensuite elles augmentent peu à peu jusqu'à la grosseur de la capsule du gland dont elles ont la figure. Elles sont du reste assez semblables aux croûtes de lait des enfants. »

— *Vérolés jusqu'à l'os !* Ce n'est pas là une figure, le squelette peut être atteint par la vérole ! malgré sa dureté. Les pièces qui le composent peuvent, sous l'influence du virus, se gonfler, se ramollir, se carier, tomber en nécrose. Cette terminaison de la syphilis est peu commune aujourd'hui que les moyens de traitement sont perfectionnés, mais elle n'était pas rare au temps où Rabelais exerçait la médecine, et surtout au XVe siècle. Fracastor, qui nous a laissé un tableau exact de cette maladie fameuse, dit dans l'ouvrage déjà cité : « Les ulcères consumaient non-seulemeut les chairs, mais même les os. »

Par joyeux accords :
Touts sont sains (*) au corps
Par ce bien leur duict
Honneur, los, déduict.

Ci entrez, vous, et bien soyez venus,
Et parvenus, touts nobles chevaliers,
Ci est le lieu où sont les revenus
Bien advenus : afin qu'entretenus
Grands et menus, touts soyez à milliers
Mes familliers serez, et péculiers :
Frisques, galliers, joyeux, plaisans, mignons :
En général touts gentils compagnons.

Compagnons gentils,
Sereins et subtils
Hors de vilité
De civilité
Ci sont les oustils,
Compagnons gentils.

Ci entrez, vous, qui le sainct Evangile
En sens agile annoncez, quoi qu'on gronde.
Céans aurez un refuge et bastille
Contre l'hostile erreur, qui tant postille
Par son faulx style empoisonner le monde:
Entrez, qu'on fonde ici la foi profonde
Puis, qu'on confonde, et par voix et par role,
Les ennemis de la saincte parole.

La parole saincte
Ja ne soit esteincte

En ce lieu très sainct.
Chacun en soit ceinct :
Chascune ait enceinte
La parole saincte.

Ci entrez, vous, dame de hault parage,
En franc courage. Entrez y en bon heur,
Fleurs de beaulté, à céleste visage,
A droict corsage (*), à maintien preude et sage.
En ce passage est le séjour d'honeur.
Le hault seigneur, qui du lieu fut donneur
Et guerdonneur, pour vous l'ha ordonné,
Et, pour frayer à tout, prou or donné.

Or donné par don
Ordonne pardon
A cil qui le donne :
Et très bien guerdonne
Tout mortel preud'hom
Or donné par don.

CHAPITRE LV

Comment estoit le manoir des Thélémites.

Au milieu de la basse court estoit une fontaine magnifique de bel alabastre. Au-dessus les trois graces, avecques cornes d'abundance ; et jectoient l'eau par (*) les mamelles, bouche, aureilles, yeulx, et aultres ouvertures du corps. Le dedans du logis sus la dicte basse court estoit sus gros piliers de cassidoine et porphyre, à beaulx arcs d'antique. Au dedans desquels estoient belles galleries longues et amples, ornées de painctures, de cornes de cerfs, licornes (160), rhinocerots, hippopo-

(160) Rabelais fait bien de mettre la licorne parmi les choses curieuses, car tel qu'on le décrivait avec son corps de neige, sa tête de pourpre et ses yeux d'azur, cet animal n'a jamais existé que dans l'imagination des anciens amis du merveilleux. Il peut se faire pourtant que notre auteur, au lieu de songer à la création de la fable, ait pensé à un animal qui existe réellement. Nous voulons parler du Narval, cétacé remarquable décrit par Albert Le Grand. Cette opinion peut être émise, quand on sait que les travaux du naturaliste de Cologne n'étaient pas inconnus de Rabelais.

tames, dents d'éléphants, et aultres choses spectables. Le logis des dames comprenoit depuis la tour Arctice, jusques à la porte Mesembrine. Les hommes occupoient le reste. Devant ledict logis des dames, afin qu'elles eussent l'esbattement, entre les deux premières tours, au dehors estoient les lices, l'hippodrome, le thêatre, et natatoires, avec les bains (161), mirifiques à tripe solier, bien garnis touts assortiments, et foison d'eau de myrrhe (161 *bis*). Jouxte la rivière estoit le beau jardin de plaisance. Au milieu d'icellui le beau labyrinthe. Entre les

(161) L'architecte a grandement raison de faire construire des bains pour l'usage des frères Thélémites. De nos jours, hélas ! il est plus d'un couvent où l'on ignore absolument l'usage de la baignoire, et chose plus triste à dire, nous savons des colléges qui sont couvents en ce point. Les anciens, les Romains surtout, abusaient un peu des bains; nous devons avouer que les modernes, les Français spécialement, n'en usent pas assez. Serait-ce parce qu'ils ont élevé des statues à un monarque, dit : Roi-Soleil, qui ne se baigna, le livre de Fagonen est témoin, qu'une seule fois dans sa vie ?

(161 *bis*) *Myrrhe.* On fabrique avec cette gomme-résine d'une odeur suave, un vinaigre assez estimé ; une petite quantité dans l'eau forme un liquide excellent pour faire des lotions stimulantes. Le professeur Fonssagrives, citant *les Proverbes,* dit que les fumées de la myrrhe et de l'aloès remplissaient les chambres des Hébreux. Le passage suivant de la Bible fait connaitre un autre usage de la myrrhe chez le peuple d'Israël :

« ... On préparait les filles destinées au roi pendant un ans. Les dix premiers mois on les frottait d'huile et de myrrhe.. » (*Esther.*)

deux aultres tours estoient les jeux de paulme, et de grosse balle. Du costé de la tour Cryere estoit le verger plein de touts arbres fructiers, touts ordonnés en ordre quincunce. Au bout estoit le grand parc, foisonnant en toute saulvagine. Entre les tierces tours estoient les butes pour l'arquebuse, l'arc et l'arbaleste. Les offices hors la tour Hespérie, à simple estage. L'escurie au delà des offices. La faulconnerie, au devant d'icelles, gouvernée par asturciers bien experts en l'art. Et estoit annuellement fournie par les Candiens, Vénitiens et Sarmates, de toutes sortes d'oiseaulx paragons, aigles, gerfaulx, autours, sacres, laniers, faulcons, esparviers, esmerillons et aultres : tant bien faicts et domestiques, que partants du chasteau pour s'esbattre és champs, prenoient tout ce que rencontroient. La vénerie estoit un peu plus loin tirant vers le parc.

Toutes les salles, chambres et cabinets estoient tapissés en diverses sortes selon les saisons de l'année. Tout le pavé estoit couvert de drap verd. Les licts estoient de broderie.

En chascune arrière chambre estoit un miroir de crystallin enchassés en or fin, autour garni de perles, et estoit de telle grandeur, qu'il povoit véritablement représenter toute la personne. A l'issue des salles du logis des dames estoient les parfumeurs et testonneurs, par les mains desquels passoient les hommes, quand ils visitoient

les dames. Iceulx fournissoient par chascun matin les chambres des dames d'eau rose (162), d'eau de naphe, et d'eau d'ange, et à chascune la précieuse cassolette vaporante de toutes drogues aromatiques.

---

(162) *L'eau rose* est tout simplement l'eau distillée de roses, elle a quelques propriétés astringentes, qui la font rechercher pour la toilette intime des dames.

— *L'eau de naphe* est l'eau de fleur d'oranger. Chacun connaît son odeur suave et ses qualités antispasmodiqnes. Merlin Coccaie dit des élégants :

« Ils estoyent parfumés de musc, de civette, d'*eau de naphe* » (*Hist. mac.*, liv. XXIII).

— *L'eau d'ange,* ou eau de myrte, était un cosmétique astringent qui devait rendre aux femmes, plus encore que l'eau de rose, des services fort goûtés. Hippocrate la conseillait de son temps, pour laver les excoriations des organes génitaux. En Assyrie et en Grèce, dit Salverte, on connaissait la propriété qui a fait consacrer le myrte à la déesse de l'amour, et qui, aux femmes fatiguées par l'accouchement ou par l'abus du plaisir, rend jusqu'à un certain point les apparences de la virginité. Avicenne avait écrit : « *Myrtus retinet solutionem.* »

— La salle aux parfums que Rabelais fait construire à Thélème rappelle l'*unctorium* des Romains. Dans les établissements de bains, c'était la chambre où l'on se parfumait.

CHAPITRE LVI

Comment estoient vestus les religieux et religieuses de Thélème.

Les dames, au commencement de la fondation, s'habilloient à leur plaisir et arbitre. Depuis furent réformées par leur franc vouloir en la façon qui s'ensuit. Elles portoient chausses d'escarlate, ou de migraine, et passoient lesdictes chausses le genoil au dessus par trois doigts, justement. Et ceste lisière estoit de quelques belles broderies et descoupures. Les jarretières estoient de la couleur de leurs bracelets et comprenoient le genoil au dessus et (162 *bis*) dessoubs. Les souliers, escarpins, et pantouphes de velours cramoisi rouge, ou violet, déchiquetées à barbe d'escrevisse.

(162 *bis*) Rabelais montre qu'il connaissait les inconvénients des liens étroits de constriction appliqués sur les membres. La jarretière large qu'il impose aux religieuses de Thélème ne risque point de produire des varices ou l'œdème des jambes, comme cela a quelquefois lieu avec les petits rubans servant à fixer les bas.

Au dessus de la chemise vestoient la belle vasquine de quelque beau camelot de soie : sus icelle vestoient la verdugale de tafetas blanc, rouge, tanné, gris, etc. Au dessous la cotte de tafetas d'argent faict à broderies de fin or, et à l'aiguille entortillé, ou (selon que bon leur sembloit et correspondant à la disposition de l'aer) ou de satin, damas, velours, orangé, tanné, verd, cendré, bleu, tanné-clair, rouge-cramoisi, blanc, drap d'or, toile d'argent, de canetille, de brodure selon les festes. Les robes selon la saison, de toile d'or à frisures d'argent, de satin rouge couvet de canetille d'or, de tafetas blanc, bleu, noir, tanné, sarge de soie, camelot de soie, velours, drap d'argent, or traict, velours, ou satin porfilé d'or en diverses portraictures.

En esté quelques jours, en lieu de robes, portaient belles marlotes de parures susdictes ou quelques borues à la moresque, de velours violet à frisures d'or sus canetille d'argent, ou à cordelières d'or garnies aux rencontres de petites perles indiques. Et tousjours le beau panache selon les couleurs des manchons, bien garni de papillettes d'or. En hyver, robes de tafetas des couleurs comme dessus, fourrées de loups cerviers, genettes (163) noires, martres de Calabre, zibelines et aultres fourrures précieuses. Les patenostres, anneaulx jaserans, carcans estoient de fines pierreries, escarboucles, rubis

(163) Voyez note 155.

balais, diamant, saphyrs, esmeraudes, grenats, agates, berylles, perles, et unions d'excellence. L'accoustrement de la teste estoit selon le temps : en hyver à la mode françoise ; au printemps à l'hespagnole ; en esté à la turque. Exceptés les festes et dimanches, esquels portoient accoustrement françois, parce qu'il est plus honorable, et mieulx sent sa pudicité matronale.

Les hommes estoient habillés à leur mode : chausses, pour les bas d'estamet, ou sarge drapée, d'escarlate, de migraine, blanc ou noir, les haults, de velours d'icelles couleurs, ou bien près approchantes, brodées et deschiquetées, selon leur invention. Le pourpoinct de drap d'or, d'argent, de velours, satin, damas, tafetas, de mesmes couleur, déchiquetés, brodés et accoustrés en paragon. Les aiguillettes de soie de mesmes couleurs, les fers d'or bien esmaillés. Les saies et chamarres de drap d'or, toile d'or, drap d'argent, velours porfilé à plaisir. Les robes aultant précieuses comme des dames. Les ceinctures de soie des couleurs du pourpoinct : chascun la belle espée au costé : la poignée dorée, le fourreau de velours de la couleur des chausses, le bout d'or et d'orfebvrerie ; le poignart de mesme. Le bonnet de velours noir, garni de force bagues et boutons d'or. La plume par dessus mignonnement partie à paillettes d'or au bout desquelles pendoient en papillettes beaux rubis, esmeraugdes, etc.

Mais telle sympathie estoit entre les hommes et les femmes, que par chascun jour ils estoient vestus de semblable parure. Et pour à ce ne faillir estoient certains gentilshommes ordonnés pour dire és hommes par chascun matin, quelle livrée les dames vouloient en icelle journée porter. Car le tout estoient faict selon l'arbitre des dames. En ces vestements, tant propres, et accoustrements tant riches, ne pensez que eulx ni elles perdissent leur temps aulcun, car les maitres des garde-robes avoient toute la vesture tant preste par chascun matin, et les dames de chambre tant bien estoient aprinses, qu'en un moment elles estoient presque habillées de pied en cap.

Et pour iceulx accoustrements avoir en meilleure opportunité, autour du bois de Thélème estoit un grand corps de maison long de demie lieue, bien clair et assorti; en la quelle demouroient les orfebvres, lapidaires, brodeurs, tailleurs, tireurs d'or, veloutiers, tapissiers, et haultelissiers et là œuvroient chascun son mestier : et le tout pour les susdicts religieux et religieuses. Iceulx estoient fournis de matière et estoffe par les mains du seigneur Nausiclete, lequel par chascun an leur rendoit sept navires des isles de Perlas et Canibales, chargés de lingots d'or, de soie crue, de perles et pierreries. Si quelques unions (164) tendoient à vétusté, et chan-

(164) Les belles perles s'appelaient à Rome *uniones*, comme nous l'apprennent les passages suivants de Pline :

geoient de naïve blancheur, icelles par leur art renouvelloient en les donnant à manger à quelques beaulx coqs, comme on baille cure és faulcons.

« Tout le mérite des perles consiste dans la blancheur, la grosseur, la rondeur, le poli et la pesanteur, qualités qui se trouvent si rarement réunies qu'on ne voit jamais deux perles parfaitement semblables. Aussi tiennent-elles de la délicatesse romaine le nom d'*unio*, c'est-à-dire sans pareille. » (*Hist. nat.*, liv. IX, chap. 56.)

« Ælius Stilon nous apprend que ce fut pendant la guerre de Jugurtha que les plus grosses perles furent désignées sous le nom d'uniones. » (*Loc. cit.*, IX., 59).

— Nous avons cherché longtemps un auteur qui parlât du moyen indiqué par Rabelais, pour rendre aux perles leur première blancheur, nous avons enfin trouvé ceci :

« Les perles, quand elles sont vieilles, elles iaunissent, mais leur couleur première leur est rendue en leur ostant la première peau. Or elle s'oste avec l'esprit du vitriol, mais il faut apporter de garde qu'elles n'en ressentent quelque outrage. Par autre moyen on leur rend leur première ieunesse, si on les faicts dévorer aux colombes. »

Ce qui précède est extrait d'un ouvrage portant ce titre : l'*Histoire des Pierreries*, par *Anselme Boece de Boot, médecin de l'empereur Rodolphe II, avec des additions et commentaires*, par le *docteur André Toll*.

CHAPITRE LVII

Comment estoient réglés les Thélémites à leur manière de vivre.

Toute leur vie estoit employée non par lois, statuts, ou règles; mais selon leur vouloir et franc arbitre. Se levoient du lict quand bon leur sembloit; buvoient, mangeoient, travailloient, dormoient, quand le désir leur venoit. Nul ne les esveilloit, nul ne les parforçoit ni à boire ni à manger, ni à faire chose aultre quelconque. Ainsi l'avoit establi Gargantua. En leur règle n'estoit que ceste clause :

FAY CE QUE VOULDRAS.

Parce que gents libères, bien nés, bien instruicts, conversants en compagnies honestes, ont par nature un instinct et aiguillon, qui tousjours les poulse à faict vertueux, et retire de vicce : lequel ils nommoient honeur. Iceulx, quand par vile subjection et contraincte sont déprimés et asservis, destournent la noble affection par laquelle à vertus franchement tendoient,

à déposer et enfreindre ce joug de servitude. Car nous entreprenons tousjours choses deffendues, et convoitons ce que nous est dénié. Par ceste liberté entrarent en louable émulation de faire touts ce qu'à un seul voyoient plaire. Si quelqu'un disoit buvons, tout buvoient. S'il disoit jouons, touts jouoient. S'il disoit allons à l'esbat és champs, tous y alloient. Si c'estoit pour voler, ou chasser, les dames, montées sus belles haquenées, avecques leur palefroi gorrier, sus le poing mignonnement engantelé portoient chacune ou un esparvier, ou un laneret, ou un esmérillon : les hommes portoient les autres oiseaux. Tant noblement estoient apprins, qu'il n'estoit entre eux cellui, ne celle qui ne sceust lire, escripre (*), chanter, jouer d'instrument harmonieux, parler cinq à six languages, et en iceulx composer, tant en carme qu'en oraison solue. Jamais ne furent vus chevaliers tant preux, tant galants, tant dextres à pied, et à cheva , plus verds, mieulx remuants, mieulx maniantls touts bastons, que là estoient.

Jamais ne furent vus dames, tant propres (164 *a*), tant mignonnes, moins fascheuses, plus doctes, à la main, à l'aguille, à tout acte mulièbre, que là estoient.

Par ceste raison, quand le temps venu estoit que aulcun d'icelle abbaye, ou à la requeste de ses parents, ou aultre cause voulust issir hors,

(164 *a*) Voyez note 161.

avec soi il emmenoit une des dames, celle laquelle l'auroit prins pour son dévot, et estoient ensemble (164 *b*) mariés. Et si bien avoient vescu à Thélème en dévotion et amitié, encore mieulx la continuoient-ils en mariage : aultant s'entreaimoient-ils à la fin de leurs jours, comme le premier de leurs nopces. Je ne veulx oublier vous descripre un énigme qui fut trouvé aux fondements de l'abbaye, en une grande lame de bronze. Tel estoit, comme s'ensuit.

(164 *b*) Voyez note 157 *bis*. Rabelais proteste de nouveau contre le célibat des prêtres. Comme le pape Pie II, il pense que si l'on a eu de bonnes raisons pour interdire le mariage aux religieux, on en aurait de meilleures pour le leur rendre.

CHAPITRE LVIII

Énigme en prophétie.

Pauvres humains, qui bon heur attendez,
Levez vos cœurs, et mes dicts entendez.
S'il est permis de croire fermement,
Que, par les corps qui sont au firmament,
Humain esprit de soi puisse advenir
A prononcer les choses à venir :
Ou si l'on peult par divine puissance
Du sort futur avoir la cognoissance,
Tant que l'on juge en asseuré décours,
Des ans lointains la destinée et cours,

Je fais sçavoir à qui le veult entendre,
Que ces hyver prochain, sans plus attendre,
Voire plus tôt, en ce lieu où nous sommes,
Il sortira une manière d'hommes
Las du repos et faschés de séjour,
Qui franchement iront, et de plein jour,
Suborner gents de toutes qualités
A différents et partialités.
Et qui vouldra les croire et escouter

(Qui qu'il en doibve advenir et couster),
Ils feront mettre en débats apparents
Amis entre eulx et les proches parents.
Le fils hardi ne craindra l'impropère
De se bander contre son propre père;
Mesme les grands de noble lieu saillis
De leurs subjects se verront assaillis,
Et le debvoir d'honneur et révérence
Perdra pour lors tout ordre et différence :
Car ils diront que chasçun à son tour
Doit aller hault, et puis faire retour.
Et sus ce poinct aura tant de meslées,
Tant de discords, venues et allées,
Que nulle histoire où sont les grands merveilles,
Ha faict récit d'émotions pareilles,
Lors se voirra maint homme de valeur
Par l'aiguillon de jeunesse (*) et chaleur,
Et croire trop ce fervent appétit,
Mourir en fleur et vivre bien petit.
Et ne pourra nul laisser cest ouvrage,
Si une fois il y met le courage,
Qu'il n'ait empli par noises et débats
Le ciel de bruit et la terre de pas.
Alors auront non moindre autorité
Hommes sans foi, que gents de vérité :
Car touts suivront la créance et estude
De l'ignorante et sotte multitude,
Dont le plus lourd sera receu pour juge.
O dommageable et pénible déluge!
Déluge, di-je, et à bonne raison :
Car ce travail ne perdra sa saison

Ni n'en sera délivrée la terre,
Jusques à tant qu'il en sorte à grand'erre
Soubdaines eaux (*) : dont les plus attrempés
En combattant seront prins et trempés,
Et à bon droict; car leur cœur adonné
A ce combat, n'aura poinct pardonné
Mesme aux troupeaulx des innocentes bestes
Que de leurs nerfs (*) et boyaulx deshonestes,
Il ne soit faict, non aux dieux sacrifice,
Mais aux mortels ordinaire service.
Or maintenant je vous laisse penser
Comment le tout se pourra dispenser,
Et quel repos en noise si profonde
Aura le corps de la machine ronde.
Les plus heureux, qui plus d'elle tiendront,
Moins de la perdre et haster s'abstiendront,
Et tascheront en plus d'une manière
A l'asservir et rendre prisonière :
En tel endroit que la pauvre deffaicte
N'aura recours qu'à celui qui l'ha faicte,
Et, pour le pis de son triste accident,
Le clair soleil, ains qu'estre en Occident,
Lairra espandre obscurité sur elle,
Plus que d'eclipse, ou de nuict naturelle :
Dont en un coup perdra sa liberté,
Et du hault ciel la faveur et clairté,
Ou pour le moins demourera déserte.

Mais elle, avant cette ruine et perte,
Aura longtemps monstré sensiblement
Un violent et si grand tremblement,

Que lors Etna ne fut tant agitée,
Quand sus un fils de Titan fut jectée :
Et plus soubdain ne doibt estre estimé
Le mouvement que feit Inarimé,
Quand Tiphœüs si fort se despita,
Que dans la mer les monts précipita.
Ainsi sera en peu d'heures rangée
A triste estat, et si souvent changée,
Que mesme ceulx qui tenuë l'auront
Aux survenants occuper la lairront.
Lors sera près le temps bon et propice
De mettre fin à ce long exercice :
Car les grand's eaux (*) dont oyez deviser
Feront chascun la retraicte adviser.
Et toutesfois devant le partement
On pourra voir en l'aer apertement
L'aspre chaleur d'une grand'flamme esprinse :
Pour mettre fin les eaux et l'entreprinse.
Reste en après ces accidents parfaicts
Que les eslus joyeusement refaicts
Soient de touts biens et de manne céleste :
Et d'abundant, par récompense honeste,
Enrichis soient. Les aultres en la fin
Soient dénués. C'est la raison affin
Que ce travail en tel poinct terminé
Un chascun ait son sort prédestiné.

Tel fut l'accord. O qu'est à révérer
Cil qui en fin pourra persévérer!

La lecture de cestui monument parachevée, Gargantua souspira profondément, et dist aux

assistants : « Ce n'est de maintenant que les gents réduicts à la créance évangélique sont persécutés. Mais bien-heureux est celui qui ne sera scandalisé, et qui tousjours tendra au but et au blanc que Dieu par son cher fils nous ha prefix, sans par ses affections charnelles estre distraict ni diverti. — Le moine dist : « Que pensez-vous en vostre entendement estre par cest énigme désigné et signifié ? — Quoi ? dist Gargantua, le décours et maintien de vérité divine. — Par sainct Goderan, dist le moine, telle n'est mon exposition : le style est de Merlin le prophète. Donnez-y allégories et intelligences tant graves que vous vouldrez, et y resvassez, vous et tout le monde, ainsi que vouldrez. De ma part, je n'y pense aultre sens enclos, qu'une description du jeu de paulme soubs obscures paroles. Les suborneurs de gents sont les faiseurs de parties, qui sont ordinairement amis. Et après les deux chasses faictes sort hors le jeu celui qui y estoit, et l'aultre y entre. Ou croit le premier qui dict si l'esteuf est sus ou soubs la chorde. Les eaux sont les (*) sueurs : les chordes des raquettes sont faictes de boyaulx de moutons ou de chèvres. La machine ronde est la pelotte ou l'esteuf. Après le jeu, on se refraischit devant un clair feu, et change-t-on de chemise. Et voluntiers bancquette-t-on, mais plus joyeusement ceulx qui ont gagné. Et grande chère. »

FIN DE GARGANTUA.

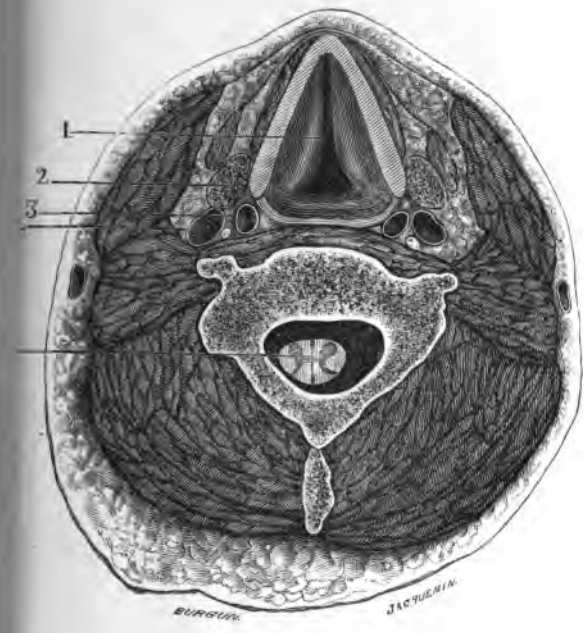
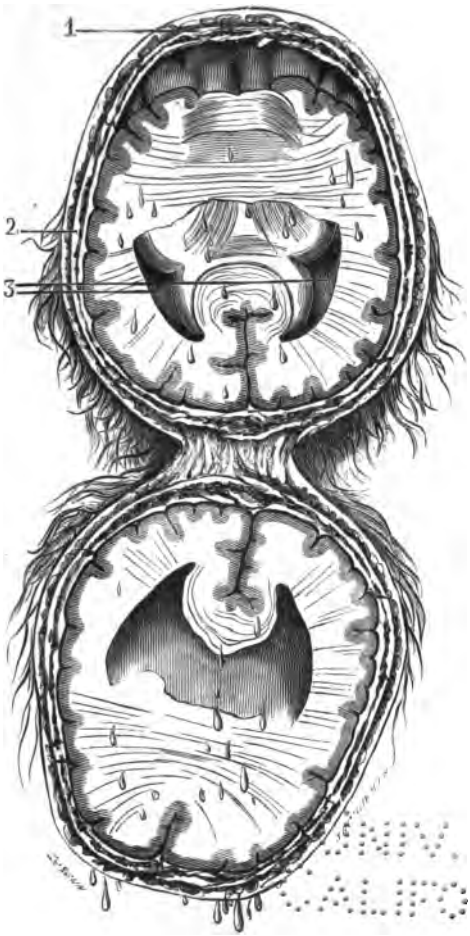


FIGURE I. (Page 245, note 147.)
1. *Gargaréon.* — 2. *Adènes.* — 3. *V. Jugulaire.* — 4. *A. sphagitide.*
5. *Moelle spinale.*



UNIV. OF CALIFORNIA

Figure II. (Page 246, note 148.)
1. *Os*. — 2. *Méninges*. — 3. *Ventricules*.

IMPRIMÉ PAR TOLMER ET Cie
43, rue du Four-St-Germain, Paris.

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS
WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN
THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY
WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH
DAY AND TO $1.00 ON THE SEVENTH DAY
OVERDUE.

AUG 23 1944

15Nov'49MW

20Mar'5[illegible]

REC'D LD
NOV 22 1959

28Jan'65YS

REC'D LD
JAN 21 '65 -8 AM

LD 21-100m-12,'43 (8796s)

YB 49945

M260396

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY